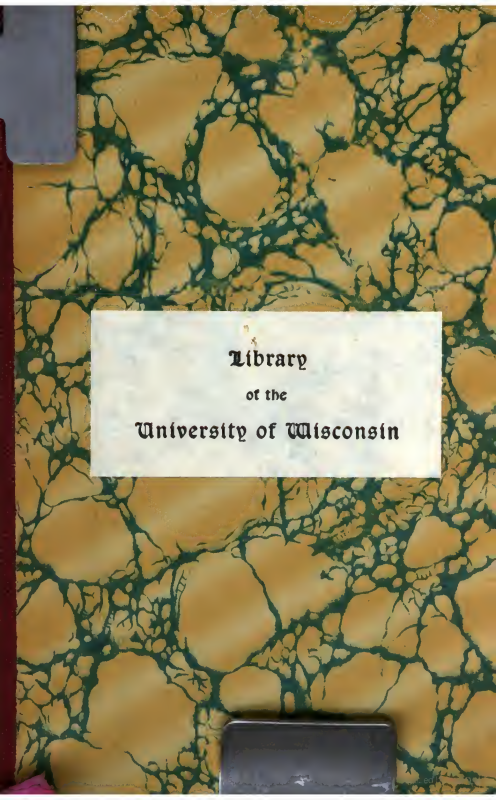
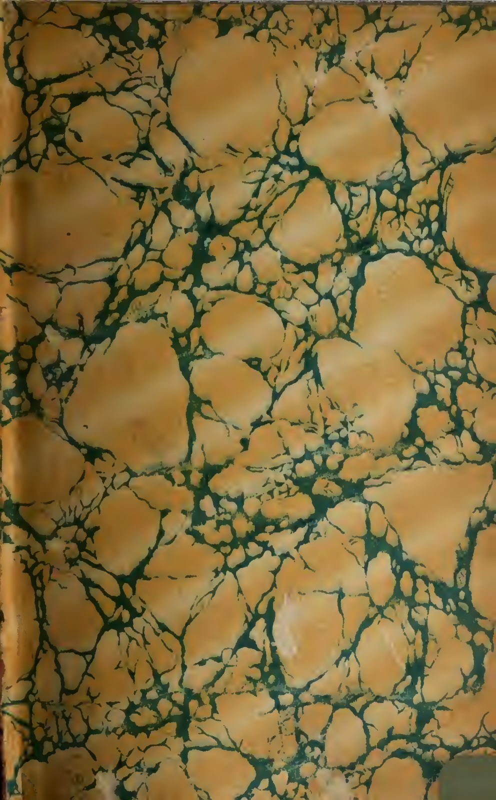


Crispi, Bismarck et la Triple-alliance en caricatures

John Grand-Carteret



Library
of the
University of Wisconsin



JOHN GRAND-CARTERET

CRISPI
BISMARCK
ET LA TRIPLE ALLIANCE
EN CARICATURES

Ce n'est pas en injuriant l'ennemi,
c'est en l'appréciant à sa juste valeur
qu'on s'honore.

Avec 140 caricatures
italiennes, françaises et autres
dont 2 coloriées



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRA

15, RUE SOUFFLOT, 1

CRISPI

BISMARCK ET LA TRIPLE-ALLIANCE

EN CARICATURES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE VOLUME :

20 exemplaires numérotés et paraphés sur papier de Chine.

10 exemplaires numérotés et paraphés sur papier du Japon.

VOLUMES DE M. GRAND-CARTERET

SUR LA CARICATURE.

Dans la même Série :

Bismarck en Caricatures. Un volume avec 140 illustrations (8e mille). Paris, 1890. Perrin et Cie, éditeurs . . . 3 fr. 50

L'Histoire par l'Image.

Les Mœurs et la Caricature en Allemagne, en Autriche, en Suisse, avec préface de Champfleury et 337 illustrations. Paris. 1885, Westhausser, éditeur . . . . 25 fr.

Les Mœurs et la Caricature en France, avec 450 illustrations. Paris, 1888. Librairie Illustrée. . . . . 30 fr.





MON ANCIENNE !!!

COMPOSITION ORIGINALE DE TIRET-BOONET.

JOHN GRAND-CARTERET

CRISPI

BISMARCK ET LA TRIPLE-ALLIANCE

EN CARICATURES

Avec 140 reproductions de caricatures italiennes, françaises et autres, dont 2 coloriées.

DESSINS ORIGINAUX DE

J. BLASS, MOLOCH, DE STA, TIRET-BOGNET, PILOTELLE.

DEUXIÈME MILLE



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1891





A M. ANGELO DE GUBERNATIS

PATRIOTE ITALIEN

AMI DE LA FRANCE

AUX VAILLANTS DESSINATEURS

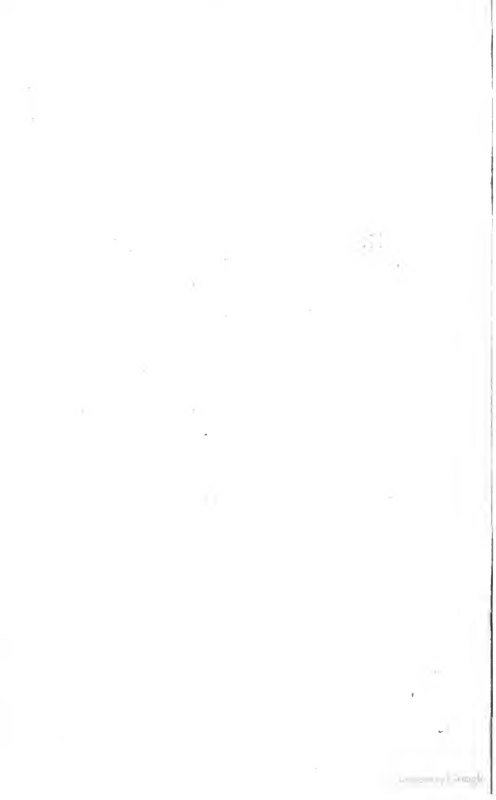
DU *DON CHISCIOTTE*, DE L'*ÉPOCA*, DU *FISCHIETTO*,
DU *PASQUINO*,

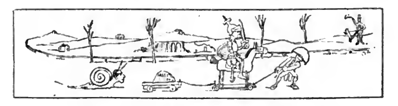
**Je dédie ce livre sur Crispi
le dernier des trois cheveux de la « Triplice ».**

J. G.-C.









L'honorable Crispi se mettant en route pour Rome.
(*Don Chisciotte*, 8 octobre 1889.)

AVANT-PROPOS

Esprit de ce livre. — L'impartialité est la règle de l'historien. — Quelques documents pour *Bismarck en caricatures*. — De l'utilité du document graphique.

Pas plus que pour Bismarck, il ne s'agit ici d'un livre de haine. Je n'ai de rancune ni à l'égard des hommes, agents plus ou moins conscients de certains courants, ni à l'égard des peuples. Quand on veut apprécier les événements en philosophe, au moins faut-il savoir se placer au-dessus des bassesses humaines.

J'ai toujours estimé, plus que jamais je pense que si l'on imposait silence aux journaux inavouables — ces perpétuels agents de discorde — on rendrait un service considérable à la cause de la paix sociale.

1

Donc on ne trouvera ici aucune insulte, ni à l'égard de l'Italie, ni à l'égard de celui que notre sœur latine paraît avoir considéré, un certain temps, comme un homme d'État de haute conception. Certes, Crispi n'intéresse pas au même degré que Garibaldi, ce « frère des mauvais jours » à qui nous payons bien tardivement une dette sacrée : sa figure n'a ni la même noblesse, ni le même désintéressement; elle ne les a plus tout au moins. Ce n'est pas le héros des temps antiques, c'est le conspirateur parvenant à ses fins après mille incidents; personnage double, multiple même, triple en tout cas, se pliant à tout, changeant de peau avec une souplesse inouïe, et, dans son ensemble, plus avide de pouvoir que soucieux du bien public. Mais il ne faudrait point pour cela méconnaître sa valeur.

Avec Bismarck le voici devant nous, brillant météore à la lanterne éteinte. Comme Bismarck je préfère l'étudier ainsi, au repos, en cet état d'effacement plus ou moins momentané, parce que j'estime l'instant plus favorable pour faire passer sous les yeux du public les pièces du procès.

Il ne s'agit donc point d'insulter lâchement à

l'aide de la plume ou du crayon un ministre tombé. Trop de gens, déjà, se sont chargés de cette peu enviable besogne. L'ennemi est à terre, on doit le respecter. Il est même permis de l'admirer si, dans son infortune, il fait preuve de grandeur d'âme.

Le succès obtenu par mon *Bismarck en caricatures* m'a, du reste, amplement démontré qu'on ne faisait pas inutilement appel aux sentiments élevés. Et si ce livre a été quelque peu tiré par les cheveux, la faute en est non pas à l'auteur, mais bien au tout-puissant ministre qui laissera dans l'histoire un rayonnement tri-capillaire. J'ai, il est vrai, contribué à augmenter la collection des caricatures bismarckiennes, et, sans avoir jamais ni interviéwé, ni visité le grand chancelier, je me suis trouvé prendre place à ses côtés. D'où certaines images qui amuseront peut-être mes lecteurs, et tous ceux qui, avec moi, recherchent, aujourd'hui, le document illustré.

Pour ma part, j'ai été particulièrement sensible aux marques de sympathie qui me sont venues de France et même d'Allemagne, comme j'ose espérer qu'il m'en viendra, cette fois, de France et d'Italie. Et ceci pour deux raisons.

Lorsque, en mai 1890, parut ce Bismarck expliqué par l'estampe, il y eut, de part et d'autre, un moment d'hésitation : les uns « espéraient »



Caricature sur l'auteur, à propos du *Bismarck en caricatures*, par Bordallo Pinheiro.

(*Pontos nos Ii*, de Lisbonne, juillet 1890.)

un débordement d'injures — le genre de revanche cher aux braillards — ; les autres craignaient un de ces ouvrages qui déshonorent toujours celui qui s'en reconnaît l'auteur. En Allemagne,

certains libraires évitèrent de placer le volume en évidence ; à Berlin, un médecin de mes amis, alors au Congrès de chirurgie, eut quelque peine à se le procurer. « Un livre sur Bismarck



L'auteur présentant à Bismarck son volume, par Camillo Marietti.
(*Fischietto*, de Turin, juin 1890.)

avec des caricatures, venant de Paris, cela doit être un pamphlet insultant », répétait-on volontiers.

Eh bien non! La France, quoi qu'on dise, quoi qu'on veuille faire, est, dans son ensemble, le pays de la sereine impartialité, des sentiments nobles

et élevés. Que peuvent quelques brochures injurieuses, quelques articles « d'aboyeurs » devant les études de M. Amédée Pigeon ou de M. de Saint-Mesmin dans le *Figaro*, devant les ouvrages courageux, réellement français, de M. Victor Cambon ou de M. Félix Narjoux, ces livres qui seront l'éternel honneur du pays et de leurs auteurs?

L'époque des récits fantaisistes est passée; il ne s'agit plus de tromper le public, mais bien de l'éclairer.

C'est pourquoi, laissant de côté pour l'instant les physionomies historiques comme Jeanne d'Arc, comme les Napoléon, comme Thiers, qui, successivement, prendront place dans ma galerie des personnages illustres « vus par l'image », je consacre à Crispi ce second volume où le document dessiné prend une si grande importance.

Apprendre aux uns et aux autres ce qu'ils ignorent, tel est le but de cette collection poursuivant par le livre le même but que le *Figaro* par les intéressantes expositions de périodiques illustrés qui se succèdent chaque semaine, en sa salle des dépêches. Aux Italiens je viens donc dire : Voici de quelle façon les étrangers vous comprennent, vous apprécient, vous représentent; aux



Français : Voici de quelle façon l'Italie personnifie la France, voici comment la presse caricaturale de la péninsule a combattu, ridiculisé, le ministre qui vient de tomber.

Au lieu de toujours désunir, mieux vaudrait chercher à rapprocher. Au lieu de, sans cesse, jeter de l'huile sur un feu mal éteint, au lieu de reproduire avec force commentaires des articles excitateurs, anti-français, anti-italiens, anti-allemands, mieux vaudrait faire connaître de part et d'autre le côté comique que l'esprit populaire a su dégager des événements politiques.

Grossis par les journalistes reptiliens, les moindres faits prennent une importance dérisoire. Avec l'image, ils restent en place : les caricatures sont à la fois plus topiques et plus concluantes.

Devant telle gravure qu'on retrouvera ici, le peuple eût compris, et, désarmé par le rire, tout esprit de rancune eût disparu. Comment en vouloir aux Italiens des « frasques » de don Ciccio [1] quand on voit ces mêmes Italiens tourner en ridicule avec un entrain endiablé les « crispinades » du plus grand homme de la Trinacrie!

1. Diminutif napolitain du nom de Francesco. Crispi est toujours appelé « don Ciccio » par les journaux humoristiques.

Tout passe, tout casse, tout lasse,... tout tombe, même les premiers ministres, à trois cheveux, à trois portefeuilles, à trois alliances.

Et c'est pourquoi l'image qui nous fait assister aux péripéties des grandeurs et des décadences humaines, est éminemment consolante.

N'avait-elle pas dès le mois de mars 1890 — il y a une année — remisé Crispi dans l'armoire aux retraités à côté de ses amis Bismarck et Tisza?

Le crayon se faisant prophétique! Qui donc, maintenant, osera méconnaître son importance sur les destinées humaines?

Un dernier mot, et ce sera pour remercier ceux qui ont bien voulu me prêter à nouveau leur gracieux concours; d'abord les directeurs des journaux illustrés dont les caricatures sont ici reproduites très fidèlement, quoique réduites pour la plupart dans des proportions considérables; ensuite les artistes qui, comme Blass, Tiret-Bognet, Moloch, Trewey — le silhouetteur aux fantaisies amusantes — m'ont permis d'ajouter au côté documentaire des compositions inédites.

Blass, le spirituel caricaturiste qui avait déjà habillé d'une façon si pittoresque mon « Bismarck », a trouvé pour ce volume le vêtement



qui lui convenait, en rivant au sol et en fixant les uns aux autres par de triples anneaux, les trois compères de la Triple-Alliance, Bismarck, Crispi, Tisza. Sa couverture va encore avoir le succès des vitrines.

Quant à Tiret-Bognet, ses allégories politiques pleines d'allure et de mouvement, en nous rappelant ce que fut la grande caricature, montreront à tous ce que doit être le dessin satirique, à la fois œuvre d'art et de pensée. Puissent-elles ouvrir la voie aux crayons de l'avenir!

JOHN GRAND-CARTERET.

Paris, en mai 1891.



(*Figaro*, de Vienne, 1890.)

CRISPI
BISMARCK ET LA TRIPLE-ALLIANCE
EN CARICATURES

I

QUELQUES PARTICULARITÉS DES CARICATURES ITALIENNES

Liberté de la caricature en Italie. — Violence des caricatures contre Crispi. — Différences des genres. — Deux particularités de la caricature italienne : l'androgynat et les réminiscences romaines.

Les caricatures italiennes surprennent grandement ceux qui ignorent les choses et les mœurs de l'étranger.

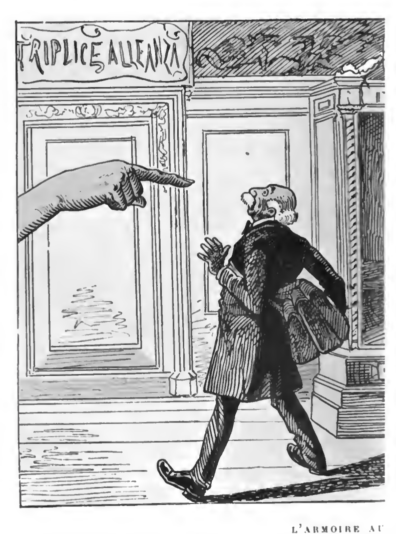
D'abord ces caricatures, par la persistance des attaques personnelles, indiquent un régime de liberté que beaucoup croient incompatible avec une monarchie, même libérale, même parlementaire; ensuite, elles ont une allure, un caractère artistique et surtout individuel que nous ne

sommes plus habitués à rencontrer en France.

La personne du Roi mise de côté, la presse italienne peut discuter les actes politiques du gouvernement, par la plume et par le crayon, comme bon lui semble. Il faut rendre à Crispi cette justice que s'il a été quelquefois peu tolérant à l'égard des journaux étrangers, il a toujours eu l'esprit de se laisser caricaturer sous toutes les formes par les journaux de son pays.

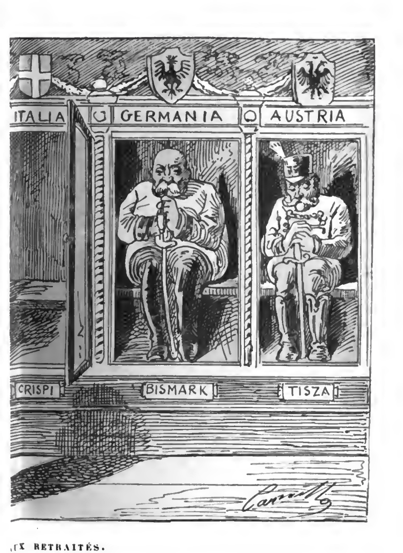
Ceux qui voyaient en Crispi un dictateur usant vis-à-vis de la presse de procédés arbitraires, se trompaient étrangement. Ceux qui vont voir défiler, à travers ces pages, les plus amusantes compositions de la campagne satirique menée contre l'ancien révolutionnaire apprendront tout un côté de l'histoire européenne qui, très certainement, leur avait échappé.

Vous vous étiez imaginé Crispi encensé d'un bout à l'autre de la péninsule, vous vous l'étiez figuré trônant à l'ombre des platanes, mollement étendu et bercé par des chants d'allégresse. Or voilà que, devant les irrévérences, devant les libertés du crayon, tout cela disparaît : Crispi, loin d'être un Dieu, n'est plus que le ministre très caricaturé d'un pays encore plein d'ardeur pour



L'ARMOIRE AU

Prends garde à toi...



,IX RETRAITÉS.

.. Regarde la main...
(*Fischietto*, 22 mars 1890.)

les luttes politiques. Car là est la caractéristique de cette imagerie, menant le bon combat pour la liberté, mettant ses armes au service des idées libérales contre les tendances autoritaires d'un homme d'État. Il y a plus; dans la masse des périodiques illustrés, je cherche vainement le journal ayant défendu la politique crispinienne.

Là où les Allemands, soit par respectueuse sympathie, soit par crainte des foudres jupitériennes, s'étaient évertués à ne présenter qu'un Bismarck humoristique, toujours bon enfant, ange de douceur que ses ennemis, par haine, transformaient en classique Barbe-Bleue, les Italiens, au contraire, paraissent avoir voulu ridiculiser leur tout-puissant ministre, sans, toutefois, jamais rien publier qui pût porter atteinte à la dignité de l'homme ou du pays.

Ce qu'ils ont visé c'est l'ambition, l'orgueil, les tendances autoritaires, la politique même de Crispi, et c'est pourquoi cette caricature a si grande allure. On sent des crayons libres, aux mains de consciences individuelles, des citoyens prenant part à la lutte, et non des instruments sous la dépendance de spéculateurs marrons battant monnaie avec des images satiriques au goût

du jour. Ces crayons ont une pensée individuelle : ils ne sont pas à la solde « d'entrepreneurs de canards » faisant exécuter par de misérables manœuvres des barbouillages sans nom.

En Italie, comme aux beaux temps de la caricature française, c'est l'artiste qui est l'âme du journal : on ne voit pas, spectacle attristant pour nous, des journalistes boursicotiers ou des ex-clercs d'huissier commander sur mesure des insanités graphiques, sans dessin, sans esprit, et repousser systématiquement tout ce qui a du souffle, du mouvement, une recherche d'art et de vérité.

Pour mon *Bismarck en caricatures* j'avais dû recourir spécialement aux grandes images chromolithographiques du *Papagallo*, les seules connues du public français, parce que ces images rendaient bien le côté international de la caricature italienne; ici nous allons pénétrer plus avant dans l'art satirique de nos voisins, nous allons le voir et dans les journaux hebdomadaires aux tendances plus élevées, et dans la presse quotidienne.

Ici, c'est le *Pasquino* avec Téja; là, c'est le *Fischietto* avec Camillo Marietti : deux crayons exer-

cés, deux esprits ouverts à toutes les formes du comique. *Pasquino*, *Fischietto*, avec le défunt *Spirito Folletto* sont les véritables revues illustrées de la vie politique italienne : tout ce qui depuis quarante ans a intéressé ou agité le pays à un titre quelconque se retrouve là, en images amusantes, plus ou moins vives, mais jamais ordurières; en lithographies grenées, de tous formats, souvent traitées avec maîtrise; en grandes pages mises en couleurs, visant sans cesse au tableau, au décor, et produisant quelquefois les plus heureux effets. Dans ce domaine plus étroit du métier, on est étonné des résultats obtenus par les Italiens avec des rouges mis à plat, habilement mélangés aux blancs et aux noirs de leurs crayons gras.

Et partout, dans tous les centres de quelque importance, se sont multipliés les journaux satiriques apportant leur concours contre l'épopée crispinienne : le *Monello*, l'*O di Giotto* et bien d'autres.

Ici, c'est le *Don Chisciotte*, là c'est l'*Época*, deux quotidiens comme nous n'en possédons aucun; l'un à Rome, l'autre à Gênes; l'un s'amusant à annoter au jour le jour par de petites

vignettes au trait les frasques du grand homme, l'autre lançant contre le terrible dictateur de grandes compositions empreintes d'un souffle puissant et très habilement dessinées en vue de l'effet à produire. La « Crispinade » se trouvera ainsi avoir ses anecdotiers du crayon et ses peintres.

C'est M. Vassallo, un journaliste de talent, qui dirige le *Don Chisciotte*, prodiguant son humour et sa verve par la plume et par le crayon, esquissant d'un trait des portraits-charge très personnels, faisant danser dans son *Pupazzetto* les grands hommes de l'Italie comme les poupées d'un guignol. A l'*Época*, della Valle, E. Sanesi, G. Amato, Tomaselli signent les planches au travers desquelles on sent passer quelque chose de l'esprit qui animait contre Louis-Philippe les dessinateurs de *La Caricature*.

Qu'ils dirigent ou qu'ils soient dirigés, qu'ils cherchent l'anecdote, le grotesque ou l'empoignant, ces crayons sont donc inspirés. Ils connaissent l'importance du dessin; ils savent qu'ils s'adressent à une race esthétique éminemment impressionnable. Ce n'est point en mettant bas les culottes des gens et en les faisant déposer le



RÉOUVERTURE DU GRAND CIRQUE MIMO-ACROBATICO-CHARLATANNESCO-POLITIQUE DE MONTECITORIO, DIRIGÉ PAR L'ILLUSTRE ÉCUYER DON CICCIO

La représentation a été splendide. Le public fort enthousiaste, au début, a fini cependant par montrer son mécontentement, la direction ayant présenté au lieu de miss Ella-Giolitti, artiste très aimée, miss Bernardina... Grimaldi, artiste trop connue pour ses complaisances à l'égard du directeur.

Le public par déférence envers le Roi n'a pas sifflé, mais dès à présent l'on peut prévoir que l'orage éclatera aux représentations suivantes.

(*Fischietto*, 13 décembre 1890.)

* Grimaldi, ex-ministre des finances, que les journaux satiriques baptisèrent du nom de *Grimaldello* (le rossignol des voleurs). Giolitti était le député qu'on voulait faire prendre à Crispi comme ministre.

long des murs des ordures de mauvais goût qu'ils s'emparent de l'esprit public : c'est en s'adressant aux imaginations, c'est en les capti-



Projet de la Cité des Fleurs (Florence) pour l'Exposition des fleurs de rhétorique de la « Flora Crispina ».

(*Fischietto*, 11 octobre 1890.)

vant par la couleur et par la grandeur du sujet.

Comme en tous pays, comme tous les hommes politiques, Crispi passera par mille fantaisies, par mille transformations : on verra des Crispi pâtissier comme il y a des Bismarck portier ou des

Jules Ferry garçon de café; il revêtira tous les costumes, il se placera — tête de Turc — sur le corps de maints animaux : autruche, girafe, éléphant.

Ceci c'est le domaine habituel; c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, la garde-robe internationale de la caricature. Mais voici un point très particulier à la satire italienne; le changement des sexes, la facilité avec laquelle un homme politique, plus ou moins laid, devient une femme bien bâtie. Rarement employé en France, — Thiers, Jules Favre et Gambetta furent, je crois, les plus *désexualisés*, — l'androgynat se rencontre sans cesse dans les images d'en deçà les Alpes. Les faux appas viennent orner ainsi les poitrines les plus nobles et les plus plates, les hanches se contournent, l'attitude générale se féminise. Ici ce sera Crispi qui promènera par la main, qui exhibera tour à tour les « numéros » féminins de son cirque politique; là, ce sera lui-même qui se transformera en Ève ou en déesse de la nature. Et il fera des grâces, et son corps prendra des contorsions serpentines. En France, on se contente de changer le vêtement, la jupe se pose à la place du pantalon et tout est dit. En Italie, ces modifications de

sexe doivent être complètes : c'est ainsi que la tête d'un illustrissime premier ministre pourra se voir sur la charpente d'une Vénus.

Quoi qu'il en soit, tout indique chez les anciens Latins une forte éducation esthétique, la recherche du beau, le sens de la couleur et de la composition; choses aujourd'hui bien perdues en France où une basse caricature politique, trop souvent, prend ses sujets dans le ruisseau et trempe son pinceau dans la moutarde.

Du reste, dernière particularité, ce n'est pas en politique seulement que l'Italie cherche à faire revivre le monde romain; ses mœurs, sa littérature, ses arts sont encore imprégnés de réminiscences classiques. Tout naturellement, il y a là une défroque spéciale dont les dessinateurs usent plus ou moins suivant l'importance du personnage à caricaturer.

Et pour Crispi il sera fait une ample consommation de ces profils « augustes ».

II

LA FRANCE ET L'ITALIE VUES PAR LE CRAYON DES DESSINATEURS

Susceptibilités italiennes. — Origine des rancunes franco-italiennes; historique de la question. — Quelques mots sur les caricatures contre Napoléon III. — L'Italie ne peut pas en vouloir à la France des caricatures faites contre elle dans tous les pays. — Personnification de la France par les dessinateurs italiens : le type de Nana. — L'Italie, grande dame; la France, « dame capricieuse ». — Attitude et sentiments de Crispi à l'égard de la France.

Peut-on parler de Crispi sans toucher à l'Italie? je ne le crois pas; peut-on s'occuper des choses italiennes sans, par cela même, entrer dans certaines considérations franco-internationales? je ne le pense pas davantage.

Sur les caricatures italiennes nous allons trouver la Gaule; sur mainte image française se dresse l'Italie classique.

On ne saurait se soustraire à cet agrandissement forcé du sujet : l'homme appelle le pays. Crispi, ministre de la Triple-Alliance, forcément

met en présence l'Italie et la France, forcément amène les deux « sœurs ennemies » sous le crayon des dessinateurs.

M. Félix Narjoux nous a dit, et j'ai déjà noté le fait, que les Italiens se trouvaient blessés des plaisanteries parisiennes sur eux et sur leur souverain. Je crois cela d'autant plus volontiers que, très souvent, les provinciaux eux-mêmes se montrent assez mal disposés à l'égard de l'esprit boulevardier. En voyant certaines de nos caricatures les Italiens se sentiraient atteints dans leur amour-propre comme nation, et dans leur idéal féminin, je veux dire dans le type idéal qu'ils ont créé pour leur patrie. La question du beau, question à laquelle personne n'avait encore songé! Ce point particulier peut nous échapper, mais comme tout peuple, comme toute agglomération humaine, nous avons notre orgueil national : donc cette prétention ne doit pas nous surprendre.

Toutefois, s'il ne s'agissait que d'articles de journaux ou de simples caricatures, si l'on ne se trouvait qu'en présence de pures susceptibilités, le désaccord ne serait pas grave. Les Italiens, qui ont ridiculisé Napoléon III avec le plus parfait

ensemble, ne sauraient nous en vouloir éternellement pour quelques caricatures contre Humbert I et Crispi, fussent-ils même représentés en musiciens ambulants raclant du violon devant Guillaume et Bismarck. Malheureusement, il faut voir les choses sous un aspect plus sérieux, c'est-à-dire sous leur vrai jour.

Et ici je ne saurais mieux faire que d'avoir recours à M. Félix Narjoux qui, dans ses ouvrages sur l'Italie et sur Crispi, me paraît avoir exposé avec beaucoup de vérité, de tact et d'impartialité — qualités essentielles en pareil cas — les pièces du grand procès pendant entre les deux sœurs latines. La gravité, l'importance du sujet serviront d'excuse à l'ouverture de cette longue parenthèse purement historico-politique.

« Le reproche que les Français adressent en général à la jeune Italie, dit M. Narjoux, celui sur lequel ils insistent le plus vivement et qu'ils répètent avec le plus de conviction, est le reproche d'ingratitude.

« C'est à la France que l'Italie doit son unité, son indépendance; c'est le sang français qui a coulé pour faire l'Italie unie et libre. Loin de s'en souvenir, loin de nous tendre la main, de venir à

notre aide lors des mauvais jours, elle a fait alliance avec nos pires ennemis.

« C'est là un thème aux développements faciles et qui assure un succès infaillible à tous ceux sachant s'en servir. Mais c'est un thème dangereux, qui prête à la discussion.

« Tout d'abord, si nous avons contribué à faire l'Italie une, nous n'avons pas été seuls à la tâche; les Italiens y ont bien contribué pour quelque chose. Garibaldi a conquis le royaume de Naples et la Sicile. La Toscane, l'Émilie, les États pontificaux, se sont soulevés pour se réunir au Piémont. C'est à l'Allemagne que l'Italie doit Venise et Rome dont la possession lui tenait tant au cœur. Nous avons, pour notre part, conquis, de concert avec les Piémontais, Milan et la Lombardie.

« Le point de départ de l'alliance franco-piémontaise a été le serment fait à la *Vente* de Milan par Napoléon III, alors qu'il était simple carbonaro. Il avait juré, dit-on, s'il montait sur le trône, d'aider ses frères lombards à expulser l'Autrichien. Mis en demeure, de la façon la plus énergique, de tenir son serment il dut s'exécuter. Pour sceller l'alliance contractée, un

prince français épousa une princesse piémontaise.

« Peu après, nous partons en guerre et nous nous mettons en campagne, ayant à nos côtés nos amis piémontais et criant à toute l'Europe : « L'Italie sera libre jusqu'à l'Adriatique! » C'était notre programme. Nous en avons rabattu et avons bien fait, dit-on; nous sommes restés en route, à moitié chemin, laissant les Italiens entre l'espérance et la déception; à peu près dans la même situation que des gens affamés auxquels on permettrait la vue d'une table copieusement servie et qui, ensuite, devraient se contenter d'un morceau de pain.

« Il faut avoir vu Venise le soir du jour où des pêcheurs, accourant à force de rames, racontèrent que les feux de la flotte française paraissaient derrière le Lido. Il faut l'avoir vue, le lendemain, lorsque les bâtiments eurent disparu, pour se faire une idée de ce qu'est la joie d'un peuple croyant avoir recouvré son indépendance, et ce qu'est son désespoir quand il croit l'avoir perdue pour toujours!

« De la conquête du Milanais, nous avons été payés; notre service a reçu son salaire. La Savoie et le comté de Nice sont devenus Français. Et,

pour remplir ses engagements, tenir parole à son allié, rien n'a coûté à Victor-Emmanuel. Il a cédé le lieu de sépulture de sa race, le lieu de naissance du libérateur, s'aliénant de ce fait les sympathies de tous les patriotes, amis de Garibaldi. »

Ainsi, échange de services, aide et protection mutuelle, tel est jusqu'à ce moment le bilan de la politique franco-italienne, politique reposant tout entière sur la défense des idées libérales.

Depuis lors, que s'est-il passé? Les Italiens voulaient aller à Rome; ils voulaient être maîtres chez eux comme nous le sommes chez nous; ils voulaient surtout se débarrasser de leur « Avignon papal ». Pour répondre à leurs désirs, nous nous sommes faits les défenseurs du pouvoir temporel comme si la France était toujours la « Fille aînée de l'Église ». La persuasion, les influences pacifiques n'ayant pas suffi à calmer les ardeurs italiennes on a eu recours aux moyens énergiques, et, suivant l'expression aujourd'hui historique, les « chassepots ont fait merveille » contre nos amis. Puis, malgré réclamations, malgré protestations, nous sommes restés maîtres de Rome, pour « assurer la défense des droits du Saint-Siège ».

Un peu plus tard — cette fois les mauvais jours étaient venus pour nous — nous avions pensé, malgré Mentana, trouver l'Italie à nos côtés. Et l'Italie ne s'est pas levée. Pourtant elle ne nous avait pas oubliés : il ne faudrait point l'accuser à ce propos d'ingratitude invétérée. Voici en effet ce qui s'était passé :

« Les souvenirs diplomatiques », dit M. Félix Narjoux, « constatent qu'après la déclaration de guerre entre l'Allemagne et la France, Victor-Emmanuel offrit à l'Empereur de tenir à sa disposition 300,000 hommes et de se mettre à leur tête. Il demandait en échange, pour donner satisfaction aux aspirations de son peuple, l'évacuation de Rome par les troupes françaises. L'influence de l'Impératrice fit échouer la négociation. Il lui sembla que l'abandon de la cause du pape priverait les armées françaises de la protection divine. »

Certes l'offre était acceptable : Henri IV, ce grand politique, ne l'eût point repoussée. L'Impératrice, elle, ne voulut pas sacrifier une messe à 300,000 hommes. Telle est la vérité que l'impartiale histoire enregistrera.

Or, malgré l'échec de 1870, le parti clérical n'a

3.

pas désarmé. Il n'a plus les « chassepots », cela est vrai ; mais il a ses organes à l'aide desquels il récrimine et il menace. L'expulsion de Rome du *Piémontais* est toujours un de ses articles de foi ; l'Italien ne l'ignore pas et c'est ce qui l'irrite.

Ceci bien établi, quittons le domaine de l'histoire pure et ouvrons les journaux à caricatures : ils vont traduire admirablement cet état d'esprit. Jusque vers 1863 l'image est pour Napoléon III et pour les Français : à partir de ce moment elle ridiculise le souverain, elle combat notre influence, « l'occupation masquée », comme l'appellera une des grandes satires dessinées par Mata [1]. L'Empereur devient le « singulier merle » ayant pour cage la crinoline d'Eugénie ou le rat dont il faut à tout prix débarrasser la botte italienne. Il n'enjôlera plus la jeune monarchie libérale : Garibaldi le montre du doigt à l'Italie alors qu'il fait la cour à l'Espagne. N'est-ce pas lui qui rôde autour de la gent papaline?

Qui émancipera l'Italie, qui la sauvera des mains de la réaction? La Prusse. En vain Cham, dans ses belles compositions du *Charivari*, lui ré-

1. Mata, caricaturiste de haute valeur, qu'on a surnommé le « Cham » de l'Italie, est mort il y a quelques années.

pétera sur tous les tons : « N'écoutez pas le Prussien! regardez le Danemark, vous verrez comment il protège les faibles »; en vain Cham lui rappellera les souvenirs de 1859, les soldats fran-



Printemps allemand et automne italien.
(*Kladderadatsch*, de Berlin, 26 octobre 1890.)

*Vignette destinée à montrer de quelle façon les pays de la Triplice représentent l'Italie, leur « bonne alliée ».

çais gagnant des batailles et conquérant les cœurs [1]; l'Italie se sent forte, elle est pour la Prusse, parce que la Prusse est contre le pouvoir temporel du pape.

1. *Le Charivari* de l'époque, libéral, eut des caricatures d'une grande allure, toujours dirigées plus ou moins ouvertement contre l'expédition de Rome et soutenant l'Italie dans ses désirs d'unification.

Dès lors, à ses yeux, la France représentera la réaction. Aujourd'hui encore, à certains moments, l'on verra ses caricaturistes diriger leurs traits « contre l'esprit rétrograde du peuple français ».

Comme l'Allemagne, l'Italie ridiculise par ses images ce qu'elle appelle l'alliance de la République et du cléricalisme. Sur le drapeau français elle brode la « pantoufle romaine », armoiries papales, et elle invente une nouvelle triplice « tricolore, à la *francese* », la République en bonnet phrygien donnant le bras au jésuite coiffé de l'éteignoir et au Cosaque armé du knout.

Précieuse indication sur l'idée qu'on se fait de nous à l'étranger.

Et maintenant, la question ainsi posée, revenons au premier point, c'est-à-dire au grief que l'Italie formule contre nous, contre la façon dont elle est traitée par nos images.

De même que l'Angleterre se trouve personnifiée en un Mercure à la longue crinière, de même l'Italie a été de toute antiquité figurée en lazzarone, en pifferari, en joueur d'orgue, ou bien en Napolitaine, suivant le type, partout connu, des modèles d'atelier. Si elle nous en veut de l'accoutrement qu'on lui octroie, elle doit

en vouloir de même à toutes les autres nations,



En carnaval, toutes les plaisanteries sont admises,... mais si la France voulait sérieusement entrer dans une triple ou quadruple alliance, quel mal à cela ?

(*Fischietto*, 14 janvier 1890.)

car, à Vienne et à Berlin, pays amis, pays de la Triplice, elle n'est pas représentée autrement.

Tantôt c'est une maritorne à ses fourneaux, tantôt une pauvresse qui, son sac à la main, mendie le long des routes poussiéreuses; tantôt encore un brigand calabrais détroussant les puissances, figurées sous les traits de simples passants.



A Toulon.

Don Ciccio, ramant à la proue, dirige sa barque du mieux qu'il peut, dans des eaux pacifiques.

(*Pasquino*, 13 avril 1890.)

Or ce qui est offensant pour son amour-propre national venant de contrées françaises, doit l'être au même titre, venant des autres contrées étrangères. Qu'elle regarde les journaux anglais d'avril 1891 : elle verra comment la traitent les caricaturistes anglais à propos de ses démêlés avec les États-Unis. Dans le même numéro du *Moonshine*



ENTRE SŒURS

Sur mer, à Toulon, la France et l'Italie se sont donné l'accolade fraternelle. Pourquoi l'accord ne pourrait-il pas continuer et durer sur un terrain moins mobile que les ondes, agitées au gré des vents?

(*Fischietto*, 22 avril 1890.)

où sous le croissant habituel du journal figure M. de Rudini [1], une grande composition montre le roi Humbert jouant de l'orgue et faisant danser un singe devant M. Blaine.

Donc, à ce point de vue, l'Italie, ce semble, ne saurait avoir aucun grief particulier contre sa grande sœur latine, à moins qu'elle ne mette encore sur le compte de l'esprit boulevardier les satires des crayons anglais ou allemands.

A notre tour, voyons de quelle façon on nous habille de l'autre côté des Alpes.

La France, pour les dessinateurs italiens, c'est le coq aux braies gauloises, c'est la République en bonnet phrygien ayant crête et queue de gallinacé, tantôt avec des allures de conquérante, tantôt, le plus souvent, avec des allures de cocotte.

La R. F. c'est Nana, beau brin de fille, peu prude, aux gestes cavaliers, la poitrine au vent, les jambes à l'air. Cette « nanification » de la France, générale en quelque sorte à l'étranger, est peut-être un hommage rendu à notre littérature, mais je ne sache pas que ce soit là compa-

1. Numéro du 18 avril 1891.

raison fort honorable pour notre dignité nationale. En tout cas nous pourrions, en la matière, nous montrer aussi susceptibles que les Italiens, d'autant plus que ces derniers ont soin de donner à leur mère patrie une tout autre allure.

En effet, si la France est une femme légère, bonne fille du reste, et d'un physique agréable, l'Italie, elle, non moins gentille, personnifie la femme honnête. Droite, toujours correcte d'attitude, la couronne en tête, elle se drape dans sa majesté. C'est une femme sérieuse, s'occupant de ses affaires, de ses enfants, ennemie du bruit, et qui, volontiers, vivrait en bonne intelligence avec sa voisine si elle n'était pas aussi extravagante. Quand on a des mœurs irréprochables, on ne saurait se compromettre! Donc la correcte Italie et la Gaule « encrêtée » se trouvent souvent en présence sous le crayon des dessinateurs. L'Italie respectueuse des traités, ne désirant que la bonne harmonie entre les nations; la France turbulente, d'humeur difficile, faisant parler d'elle plus que de raison. C'est la « dame capricieuse », c'est l'éternelle gêneuse. N'a-t-elle pas devancé, déconcerté les aspirations italiennes en prenant Tunis? Ne cherche-t-elle pas à mettre dehors les ouvriers



Faisant, à la fois, tout ce qu'ils peuvent pour attirer la France dans la Triplice et pour l'empêcher d'y entrer.



L'on croit, cependant, que si le Prussien et « monsieur Crispi » s'en allaient pour de bon, la France mettrait le plus grand empressement à faire partie de la Triplice avec son ami le Cosaque.

(*Fischietto*, 23 septembre 1890.)

LA FRANCE ET LA TRIPLICE

OU UNE FEMME BIEN EMBARRASSÉE

italiens qui envahissent la Provence, qui viennent jusqu'à Paris?

Pour traiter avec une personne aussi hirsute, mieux valent des défenses que des gants. De là les trois pointes de Bismarck. Combien n'en faudrait-il pas à la pauvre Italie pour qu'elle puisse se défendre ! Du reste, personne sage et de bon conseil, elle cherche, sans cesse, à retenir, à diriger l'enfant terrible au cerveau détraqué.



La presse française accusant don Ciccio de faire le porte-monnaie de la France.
(*Fischietto*, 4 octobre 1890.)

Ici elle lui dit : « Tu devrais bien mettre un frein aux esprits de parti qui te montent à la tête ». Là, tandis que Carnot et Crispi, les deux jardiniers nationaux, arrosent, côte à côte, leurs rosiers, elle lui fait remarquer les vauriens qui, derrière elle, sèment des orties. Or, les vauriens ce sont les journaux excitateurs. Assurément, on ne saurait voir, en ces images, des intentions hostiles; plusieurs même affichent hautement des

désirs de paix, de conciliation. « Nous nous sommes donné l'accolade fraternelle sur mer, insinue la toujours gracieuse Italie : pourquoi ne nous entendrions-nous pas aussi sur terre? » Et elle fait des avances, même en matière commerciale, la grosse raison des différends, le point noir



L'altière dame ne pliera que lorsque Hérode Crispi lui aura apporté sur un plat d'argent la tête de Jean-Baptiste Crispi.
(*Pasquino*, décembre 1889.)

à l'horizon du ciel franco-italien. Et elle déclare que si la France voulait entrer dans une nouvelle triple ou quadruple alliance, elle ne verrait, quant à elle, aucun mal à cela.

Malheureusement, elle le reconnaît elle-même, il y a un obstacle, Crispi, la bête noire de la « dame turbulente »; Crispi que la France charge de tous les crimes, qu'elle accuse de faire le porte-monnaie, dont elle réclame la tête sur un

plat d'argent; Crispi dont la chute sera pour elle un jour d'allégresse publique, qu'elle eût, avec une joie sans pareille, traîné sur la guillotine au nom de la liberté et de la fraternité.

Crispi est tombé, abandonné par ses fidèles. L'Italie, toujours correcte, montre la « petite Gallia » exécutant en l'honneur de cet événement tant désiré un royal cancan, ou clouant solidement dans sa bière don Ciccio avec force inscriptions, force de profundis.

On sait avec quelle violence le reproche de misogallisme a été formulé contre l'homme d'État italien : chaque jour, pour ainsi dire, la presse française a publié sur lui des notes désobligeantes. Ceci l'Italie ne manque aucune occasion de le rappeler.

S'il faut en croire M. Narjoux qui, impartialement comme toujours, a mis sous les yeux du public les pièces du procès, il y aurait beaucoup d'exagération dans ces griefs et, pour le prouver, notre auteur publie quelques extraits des discours de Crispi, en 1881, en 1882, en 1885.

En ces extraits on voit Crispi se déclarer heureux de tout ce qui pourrait survenir de favorable à la France et appeler de tous ses vœux l'accord



L'Italie. — Tu vois, je viens de te rendre le passage libre : n'est-ce pas là une preuve de bonne volonté et de fraternité me permettant d'espérer la réciprocité?

La France. — Tant que tu ne m'apporteras pas la tête de Crispi et de Bismarck, il te faudra abaisser la tienne si tu veux faire entrer tes marchandises chez moi.

(*Fischietto*, 3 décembre 1889.)

* Il ne me paraît pas sans intérêt de rapprocher de cette image ce que M. Félix Narjoux écrivait au sujet des relations commerciales franco-italiennes dans son *Francesco Crispi* :

« Il est difficile de s'expliquer l'aigreur avec laquelle nous faisons un grief, à l'Italie, de la rupture de nos relations commerciales. Nos journaux établissent, tous les jours, à grand renfort d'exposés, de raisonnements, de tarifs, que la dénonciation de ce fameux traité de commerce est, pour l'Italie, une cause de ruine prochaine, infaillible; qu'elle a déjà eu, pour

entre les gouvernements, entre les citoyens des deux pays. On le voit également à la cour d'Aix, où il venait en 1885, comme avocat, faire cette pompeuse profession de foi : « Je suis ici avec le cœur italien, avec l'amour de la France. »

Tout cela c'est le bon miel des déclarations officielles, l'éternelle histoire de ces amis qui vous font force courbettes par devant et vous déchirent à belles dents par derrière. Aussi M. Narjoux, par la publication de lettres personnelles, non destinées au grand jour, cherche-t-il à nous démontrer que le Crispi, homme privé, se trouve entièrement d'accord avec le Crispi homme public, que ce que l'homme écrit dans l'intimité est conforme à ce qu'il affiche *coram populo*.

Je laisse à d'autres le soin de prononcer en dernier ressort.

Pour ma part, je ne veux que retenir l'image suivante, importante elle aussi, puisqu'elle est italienne, — car s'il y a de l'autre côté des Alpes

conséquences, le malaise financier, la crise immobilière, la misère dont souffre le pays... Quant à nous, ajoutent-ils, la chose nous touche peu; elle doit nous être indifférente, elle ne nous cause ni pertes, ni dommage.

« Alors pourquoi la prendre si fort à cœur? pourquoi nous occuper avec tant d'ardeur d'une chose étrangère à nos intérêts; et pourquoi en vouloir à l'Italie d'un tort qu'elle se fait à elle-même, sans que nous ayons à en souffrir? Si la logique était, à notre époque, une chose en faveur autrement qu'en paroles, ce serait bien l'occasion d'en tenir compte. »

des gallophobes, il y a également des gallophiles



Crispi, l'ennemi le plus acharné de la France : si cela ne dépendait que de lui l'Italie déclarerait immédiatement la guerre à la France.
(*Epoca*, 30 mai 1882.)

— et parce qu'elle fut publiée peu après la célébration de l'anniversaire des Vêpres siciliennes, en 1882.

L'ex-ministre prétendait avoir ouvertement protesté contre toute pensée d'agression à l'égard de la France et, deux mois après, de nombreuses vignettes italiennes — celle-ci n'est point isolée — le représentaient comme l'ennemi le plus acharné de la France.

Que penser? que croire?

Crispi est, par excellence, l'ambitieux, l'orgueilleux. J'ajouterai un orgueilleux d'espèce spéciale, affligé de la maladie de l'imitation. Son idée constante a été de vouloir jouer au Bismarck, d'enfler la voix, de se poser en ogre, en homme terrible. En 1882, il n'était plus ministre — on n'ignore pas à la suite de quelles affaires intimes il dut donner sa démission [1] — il cherchait donc une occasion, un événement pour reconquérir la position perdue.

Tout le monde connaît l'effet produit sur les masses par l'évocation d'un spectre quelconque — politique ou social — quand on sait l'agiter à propos; et à ce petit jeu Crispi était passé maître. Très certainement, le Bismarck italien a voulu voir ce qu'il pouvait obtenir de son public en

1. Il avait été accusé de bigamie et se défendit victorieusement contre cette accusation.

surexcitant son patriotisme, en remettant sous ses yeux les hauts faits du passé, les actions d'éclat et surtout les souvenirs des guerres d'indépendance.

En 1888, le bon apôtre s'est fait ermite : il est



Espérons que cet échange de bons procédés ne prendra pas fin avec le changement de ministère.

(*Pasquino*, 3 mars 1889.)

* Il y a dans l'original italien un jeu de mots sur *change* et *échange* qui disparaît à la traduction.

ministre; son ambition est satisfaite. En 1882, il fallait remonter à l'assaut de ce pouvoir à peine possédé. Tous les spectres n'étaient-ils pas bons à agiter, dans la chaleur de l'improvisation, alors surtout que la langue se prête si facilement aux exagérations de geste et de pensée, et quand il

s'agit de faire mousser un patriotisme de date récente.

Je n'accuse nullement Crispi. Je constate seulement qu'en 1882 les crayons des dessinateurs italiens le représentent comme ennemi de la France.

En 1889, il est vrai, tout serait changé. Crispi aime cette même France un peu, beaucoup,... passionnément. Voyez avec quel enthousiasme il lui offre son cœur; voyez comme il est galant! Que ne ferait-il point pour elle? Si cet amour est quelque peu intéressé, la vignette du *Fischietto* fera au moins le bonheur de Mme Adam. Car si Crispi apporte son cœur — et quel cœur! — à la *dona mobile*, c'est que la *dona mobile* a, dans son tablier, de quoi satisfaire amplement cet adorateur. Oui? - Des bombes!

La vérité est que la « petite Gallia » s'est toujours méfiée des allures tapageuses et matamoresques de don Ciccio et qu'à son cœur — don platonique — elle eût bien préféré sa tête [1].

Et quand l'Italie sur les caricatures du *Pas-*

1. Les journaux ont publié tout récemment (avril 1891) une nouvelle lettre de Crispi adressée à un de ses amis à Paris, M. Comini. On y lit ce qui suit relativement à la France :

« On a accrédité en France une légende sur moi. On a dénaturé mes paroles, mes sentiments; on a méconnu les aspirations et les principes de liberté dont je suis animé, et cela d'une façon qui a nui à la France et à l'Italie en rendant difficile un accord entre les gouvernements des deux pays. Ancien

quino et du *Fischietto* lui dit : « Tu dois être satisfaite, maintenant, enfant terrible », m'est avis qu'elle voit juste.

Puisse le départ de Crispi être le signal, le premier germe de la réconciliation franco-italienne !

soldat de la démocratie, j'aime tous les peuples et j'en ai toujours défendu les intérêts.

« On a cherché à faire croire que je voulais faire la guerre à la France, que je voulais sa ruine. Outre que la France est assez forte pour ne pas nous craindre, j'estime que ce serait une iniquité de parler de guerre, une folie que de chercher à détruire une nation dont l'existence et la grandeur sont indispensables à l'équilibre européen.

« J'ai beaucoup d'amis en France qui connaissent mon cœur, je ne m'occupe pas du vulgaire, et j'attends que le temps me juge.

« Je m'en tiens là. »

Qu'on relise les lettres publiées par M. Narjoux. On verra que c'est toujours la même missive, la même leçon apprise par cœur, la même déclaration destinée à voyager à travers les colonnes des journaux européens. Cela peut être sincère, mais c'est, au fond, du pur lieu commun.

III

BISMARCK ET CRISPI

Diversité des deux types. — L'association des deux noms est la suite de l'entrevue de Varzin. — Même renversés, les deux ministres n'ont entre eux aucun point de ressemblance.

L'on a souvent mis en parallèle Bismarck et Crispi. A-t-on jamais mis en présence les points de contact?

Tous deux ont la pleine calvitie; tous deux ont la moustache plus ou moins broussailleuse; tous deux ont de la poigne, au physique et au moral. Le poing, lorsqu'il tombe, s'abat lourdement. A part cela, je cherche les ressemblances.

L'un est tout d'une pièce, c'est une manière de géant, un arbre taillé en pleine forêt germanique. L'autre, onctueux, insinuant, a du vif-argent dans les veines : c'est un agité qui, sans cesse, se passionne et s'excite.

L'un eut une jeunesse bruyante et coula des jours heureux. L'autre passa ses belles années à

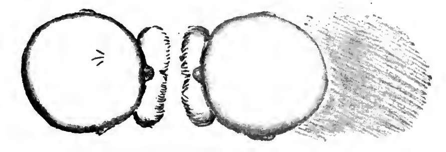
forger des conspirations. Et il s'en flatte. En 1877, ministre de l'Intérieur de S. M. Victor-Emmanuel, ne disait-il pas à un journaliste : « Voyez-vous, je suis un vieux conspirateur et l'espèce des bons conspirateurs est rare. Il n'y en a eu que trois en ce siècle qui soient dignes de ce nom : Mazzini, Napoléon III et moi. »

L'un représente les privilèges de race et tout un système d'aristocratie militaire; l'autre est d'émanation populaire, il est le résultat de la sélection qui s'opère naturellement parmi les individus.

L'un n'a jamais varié : sous quelque forme que ce soit, il a toujours été l'homme du célèbre axiome : « la force prime le droit », il a toujours été par principe le défenseur-né des classes dirigeantes. L'autre, jadis sans fortune, chassé de pays en pays, ballotté dans la vie, ne paraît pas avoir eu des principes plus stables : tour à tour chef d'insurgés, mazzinien, fabricant de bombes, chemise rouge, secrétaire d'État du dictateur Garibaldi, commis voyageur politique à la recherche d'interviews, il a fini ministre — et quel ministre! à triple portefeuille!! — d'un de ces souverains dont il disait jadis : « Les rois ne

feront jamais rien pour le peuple dont ils ont toujours été, dont ils seront toujours l'ennemi. »

L'un est un monarchiste socialiste, l'autre est un révolutionnaire royaliste. Il garde la République par devers lui comme un épouvantail pour le jour où il aura à se venger.



A ceux qui estiment que les têtes de Bismarck et de Crispi, vues de haut, se peuvent confondre.
(*Pasquino*, 1889.)

L'un a été réellement individuel, imposant à son souverain une politique qui, souvent, blessa ses sentiments intimes; il a été Bismarck, c'est tout dire. L'autre, toujours ondoyant, soucieux avant tout de se maintenir au pouvoir, ne s'aventure qu'à bon escient. Assurément, quoi qu'aient pu raconter certains journaux à la mauvaise foi proverbiale, il n'est point l'auteur du fameux traité de la Triple-Alliance; il n'a fait que l'observer et l'appliquer au mieux de ses intérêts. Il

s'est rangé du côté de l'Allemagne pour asseoir, sur des bases solides, son autorité contestée et antipathique au souverain, parce que l'influence allemande prédominait à la cour lors de son arrivée aux affaires. « Le bon vent venait d'Allemagne », écrit quelqu'un qui ne lui est point hostile, M. Félix Narjoux, « c'était de ce côté que Crispi devait s'orienter. Qui, là-bas, pouvait le servir? Qui pouvait être l'instrument dont il avait besoin pour faire changer les dispositions des souverains à son égard, transformer en bienveillance leur froide réserve? »

Les événements ont répondu par le voyage de Varzin, par l'entrevue avec M. de Bismarck, entrevue — que ne donnerait-on pour en posséder le compte rendu sténographié! — dans laquelle la finesse italienne paraît avoir eu raison de la duplicité borussienne. Crispi, qui avait à cœur les sarcasmes du grand chancelier en 1877, sut manœuvrer en maître. Une seule chose surprend, c'est de voir, en 1887, chez le ministre tout-puissant, celui qui avait dit à Palerme le 24 septembre 1879 : « Nous avons été humiliés à Berlin et traités comme le dernier peuple de l'Europe; nous y avons été bernés, déshonorés. »

Alors, pourquoi le voyage de 1887, ce voyage qui a donné à la Triplice un nouveau relief, une nouvelle force? Pourquoi? On vient de nous



Retirés des affaires.

— A mon tour me voilà mis au rencart. Cela t'épate, mon vieux!
— Nullement, ne suis-je pas, moi aussi, à la retraite? Ce qui me surpasse c'est que le monde puisse, sans nous, continuer à marcher.

(*Fischietto*, 10 février 1891.)

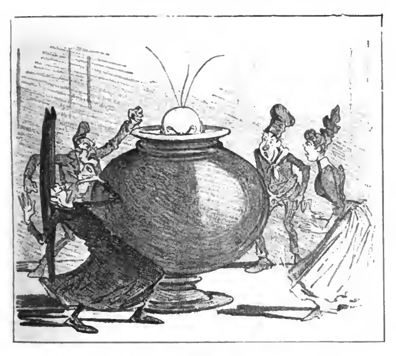
le dire : parce que Crispi avait besoin d'un appui, d'un protecteur de haute envergure. Et peu lui importait d'aller le chercher là où son pays avait été « berné, déshonoré ».

Dans le fait, c'est cette entrevue qui a uni de si intime façon les noms de Bismarck et de Crispi; c'est elle qui a mis à la mode la recherche des points de contact entre les deux gouvernants; c'est depuis elle qu'on s'est amusé à écrire Crispimarck, qu'on a appelé le ministre italien un Bismarck sans le casque et sans les trois poils. Supprimez l'entrevue et Crispi sera caricaturé comme tous les ministres passés, présents ou futurs.

Aujourd'hui, les deux politiciens sont tombés. Nouveau point de contact, disent ceux qui tiennent à la ressemblance quand même. Voyons.

Bismarck a été remercié, mis à la retraite par son souverain. L'élève a dit au maître : « Je ne veux plus de la politique Bismarck; je veux ma politique à moi, Guillaume II ». Crispi a été renversé par sa Chambre, par ses fidèles. Ici, décision de haut, volonté nettement exprimée; là, simple coup de majorité, mouvement de mauvaise humeur ou de lassitude. Un empereur qui s'appelle Guillaume II ne rappelle pas un ministre dont les vues personnelles le gênent; un Parlement fait et défait à sa guise, appelle ou renverse suivant les courants qu'il subit. C'est pour lui jeu d'enfant.

Et les conséquences de ces deux démissions sont aussi curieuses que différentes. Mis à la



En Allemagne. Surprise électorale.
(*Fischietto*, 10 mars 1891.)

* Caricature publiée à propos de la candidature du prince de Bismarck! Le *Fischietto* n'a été ici prophète qu'à demi; les trois poils légendaires ont manqué rester au fond de l'urne.

retraite, Bismarck doit s'effacer, disparaître, se perdre dans la foule : il ne lui est pas permis d'opposer sa politique à la politique du souverain, car ce serait presque un crime de lèse-ma-

jesté. Crispi, au contraire, ayant perdu sa majorité, n'a qu'à reprendre la direction de cette opposition dont il fut si longtemps le chef écouté. Qu'il se retrouve une majorité, quelle que soit sa nature, et, de nouveau, il sera au pinacle. Ainsi vont les choses.

Qui sait, cependant, si les événements ne prendront pas une direction absolument différente!

Peut-être verrons-nous Bismarck, depuis 1860 défenseur-juré de la couronne de Prusse contre toutes les velléités d'indépendance parlementaire, finir en révolté, en conspirateur [1], donnant ainsi le

1. On sait que le prince de Bismarck s'est laissé porter candidat à l'élection du cercle de Geestemunde en Hanovre. On connaît également le résultat de cette élection qui fit grand bruit et qui suscita, dans tous les camps, de vives polémiques. Le professeur Delbrück avait résumé ainsi la situation dans un article des *Preussische Jahrbücher*, revue d'un esprit particulièrement sérieux :

« Si le prince de Bismarck échoue, ce sera une honte pour le pays qu'un tel homme subisse un pareil affront; s'il triomphe ce sera un malheur, car de deux choses l'une, ou il renversera le gouvernement et arrivera ainsi de nouveau au pouvoir, ce qui sera contraire à la constitution monarchique; ou il sera écrasé par le gouvernement, et quelle fin lamentable ce serait là pour un tel homme! Pour les hommes de la taille de M. de Bismarck, il n'y a qu'une alternative : gouverner ou se taire. »

Or le prince de Bismarck, quoique nommé au scrutin de ballottage, n'en a pas moins subi un premier affront. Il triomphe, mais amoindri. Révolté, dès aujourd'hui, que sera-t-il demain? Le professeur Delbrück avait raison : c'est quand même une fin lamentable.

spectacle peu commun d'un fidèle sujet émancipé sur ses vieux jours.

Peut-être, par opposition, verrons-nous Crispi, le conspirateur breveté, finir en petit saint Jean, en parfait rentier, en vulgaire Prudhomme.



Vu à travers les lunettes de notre voisin* d'outre-Fréjus et de son fidèle moniteur de la Via Pasquirolo, Crispi apparaît comme un point noir à l'horizon.

(*Pasquino*, 1889.)

* **Il s'agit ici du *Secolo*, de Milan, journal dévoué à la France.**

Quelle mine pour les caricaturistes!

Bismarck conspirateur, avec le feutre, les guêtres, le poignard du brigand calabrais, Crispi grand pontife de la majorité, faisant la roue dans les salons du Quirinal; non, nous ne verrons point cela, car ce serait par trop drôle. Une telle somme d'humour n'entre point dans l'humaine nature!

Et, d'autre part, quoi qu'il arrive, Bismarck restera toujours un des esprits les plus machiavéliques, une des personnalités les plus puis-

santes du siècle. A peine renversé, Crispi semble déjà oublié. Il est vrai que le personnage va s'agiter, se remuer; mais, comme pour Jules Ferry, le noir continent sera son Tonkin. Les deux hommes d'État les plus en évidence de cette fin de siècle, en Italie et en France, auront péri par leur politique coloniale.

Il fut le point noir à l'horizon de la troisième République, et je crois que celle-ci a pour beaucoup contribué à sa renommée internationale. Comme Bismarck, chose assez caractéristique, c'est par et contre la France qu'il a grandi. Ces deux « gallophobes » ne devraient pas tant en vouloir à la vieille Gaule, puisque, sans elle, ils n'existeraient pas. (!!!)

Mais bientôt peut-être, Crispi ne sera même plus un point noir, ni une tête d'épingle : la figure du dictateur italien se sera effacée.

Seul, Gavroche qui ne perd jamais la mémoire des gens, se souviendra du monsieur à qui manquaient, pour être un Bismarck de race et non de contrebande, les trois cheveux professionnels.

IV

LES PORTRAITS DE CRISPI

Formation et accentuation du type. — Crispi en portraits dessinés. — Crispi observé par M. Jacques Saint-Cère et par M. Narjoux. — Fantaisies humoristiques du *Pasquino* sur la tête de Crispi.

Droit, pouvant passer pour grand, par suite de sa taille élancée, très vert, la démarche assurée, tel apparaît Francesco Crispi, âgé, on ne s'en douterait guère, de soixante et onze ans.

A trente ans, lorsqu'il était l'enragé politicien dont on a, de toutes parts, rapporté les exploits, d'épais cheveux noirs bouclés — chevelure de Sicilien — encadraient son visage; une fine moustache ombrageait légèrement la lèvre; les yeux, largement ouverts, avaient l'expression ardente. L'ensemble, si l'on en juge par d'anciens portraits, ne manquait pas d'un certain charme. Le conspirateur qui faisait l'effroi des carabiniers de sa patrie — à cette époque, ils n'arrivaient

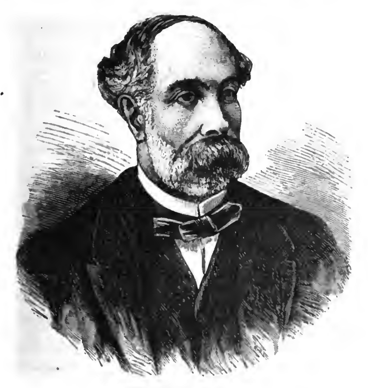
6

pas toujours trop tard — devait faire en même temps la conquête des belles Italiennes et des jeunes blanchisseuses. C'était absolument romantique. Il y a là un Crispi de mélodrame, un jeune ténor des Vêpres siciliennes du XIXe siècle, dont malheureusement nous ne pouvons juger que par à peu près.

Vingt-huit ans plus tard, une barbe aux poils durs encadre le menton; la moustache est devenue un buisson broussailleux collé là comme un bourrelet postiche — une vraie moustache de faux-nez —; l'œil rond, très gros, semble vague. Et, particularité qui ne contribue pas peu à donner à l'ensemble un aspect singulier, la moustache se détache, noire, sur un collier de barbe déjà blanc. L'homme vient d'être nommé ministre de l'intérieur : c'est quelqu'un par la situation, encore personne comme physionomie. Aucun rayon lumineux n'éclaire du reste le visage dont l'expression est quelconque : si ce n'était un avocat, ce pourrait être, tout aussi bien, un industriel enrichi.

Mais, dix ans après, le type s'est dégagé, l'attitude extérieure paraît s'être modelée sur l'individu intime : ce n'est plus ni un jeune premier,

ni un personnage politique hésitant, ne sachant comment se maintenir au pouvoir : c'est le maître, celui qui commande, qui entend être obéi.



Francesco Crispi,
d'après un portrait exécuté entre 1870 et 1875.

Et, ma foi, il a une certaine allure : le nez impérieux, les narines au vent, la tête droite, le facies développé à la César. L'œil sera doux ou sévère ; la moustache maintenant bien plantée sur le

visage rasé, tombe en blancs flocons, légèrement broussailleux. Les mains, du reste soignées, indiquent à la fois, la volonté et le besoin d'autorité.

L'abord est facile; l'accueil, dit-on même, sait être souriant. D'aucuns veulent voir en lui un charmeur, dont toute la rudesse ne serait qu'à fleur de peau. A la finesse des attaches répondrait la finesse de l'esprit.

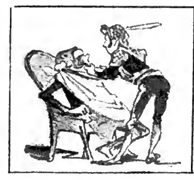
La particularité la plus piquante, la voici : Crispi est un Italien mélangé d'Arabe, tout comme Bismarck est un Allemand mélangé de Borusse. Au point de vue de la race, l'un est extrême sud, l'autre extrême nord. Au point de vue de la physionomie générale, l'un n'a que les moustaches pour rompre l'unité du visage; l'autre est tout sourcils et tout moustaches. La volonté, l'énergie empreintes sur le visage de l'homme d'État italien forment le contraste le plus absolu avec l'air dur, sévère, rébarbatif, de l'homme d'État allemand.

L'un tient du hérisson avec ses terribles avancées de sourcils et de moustaches; l'autre produit quelque peu l'effet d'un œuf, à la coquille historiée.

L'un a du fer et du brouillard, l'autre de la pleine lumière; l'un est gris, presque terreux

de tonalité; l'autre est d'une riche polychromie.

Et maintenant que j'ai ainsi esquissé la figure qui va défiler devant nous en une succession d'images caricaturales, je cède la parole à ceux qui me paraissent avoir tracé le meilleur portrait physique et moral de l'homme d'État italien.



Don Ciccio, à Naples, se prêtant complaisamment aux désirs du *Figaro*.
(*Fischietto*, 4 octobre 1890.)

« M. Crispi homme privé n'est pas du tout, oh! mais pas du tout le Crispi que l'on s'imagine en France, écrivait M. Jacques Saint-Cère dans le *Figaro*. Grand, mince, d'une agilité surprenante pour un homme de soixante et onze ans, se remuant, se frottant les jambes, vous serrant fortement le bras entre le pouce et l'index quand on lui présente une objection et comme s'il voulait vous introduire de force les idées qu'il défend, il a l'air d'un bon vivant; il rit volontiers de ce qu'il dit et de ce qu'on lui dit : la voix est très calme, douce quand il parle italien, un peu rude quand il parle le français qu'il connaît à

fond, mais qu'il prononce avec un fort accent italien, cherchant ses mots et traînant sur les dernières syllabes; est-ce pour voir sur la figure de son interlocuteur l'effet qu'il produit ou est-ce pour préparer la phrase suivante?

« La bouche est grande et encore bien garnie, la figure est longue, les joues sont pleines et rasées de près, le nez est fort, dominant toute la figure au-dessus d'une moustache blanche très hérissée, très courte; le front est dégarni, la tête aussi, pas un cheveu ne l'empêche de briller et de montrer qu'elle rougit aussitôt qu'il s'irrite; les yeux sont perçants, intelligents, changeants, divers, les yeux d'un homme très fort, très retors, très roublard. Mais il leur manque quelque chose! M. Crispi n'a pas de sourcils. Et aussitôt qu'on a vu ce qu'il manque à cette physionomie, on trouve à qui M. Crispi ressemble : il ressemble à M. de Bismarck sans sourcils, c'est-à-dire sans ces appendices formidables, terrifiants, qui donnent à la physionomie de l'ex-chancelier ce je ne sais quoi de sauvage, de dominateur, de fascinant.

« Et cette ressemblance une fois constatée, je crois bien qu'on a M. Crispi tout entier. Très fin, très intelligent, très italien, très avocat, il n'a pas

besoin des sourcils qui donnaient à l'autre l'air très fort, très brutal, très allemand, très soldat! M. Crispi m'a tout l'air de vouloir charmer ses interlocuteurs, M. de Bismarck voulait les terroriser. »

Voici dans son physique, dans ses mouvements, et jusque dans les ondulations du corps, un Crispi bien campé sur ses jambes.



Don Ciccio,
d'après le récit du *Figaro*.
A certains jours, plus penaud que d'autres.
(*Fischietto*, 4 octobre 1890.)

Tout en constatant que le Crispi d'aujourd'hui ne ressemble guère au Crispi d'autrefois, chose assez naturelle, M. Félix Narjoux en son livre si documenté, si sincère, si patriote, sur le ministre tombé, donne un portrait absolument identique quant aux grandes lignes. Il insiste surtout sur les points suivants, intéressants entre tous puisqu'ils serviront à constituer la particularité des croquis italiens : le front démesurément agrandi, les cheveux très rares, la moustache rude et blanche donnant à la figure une apparence martiale avec laquelle le teint rosé de la peau contraste étrangement.

Voici, d'autre part, quelques appréciations à retenir si l'on veut avoir, dans tout son relief, l'homme d'État italien :

« Crispi est fait pour dominer, il a en lui la nature d'un maître. La domination est dans son tempérament; il impose sa volonté. L'opposition, la contradiction l'irritent : au lieu de répondre aux arguments de ses adversaires, il les attaque.

« Quand les journaux *modérés* rendent compte d'un de ses discours, il n'est question que de ses emportements, de ses dures apostrophes, de ses violentes sorties, de l'insolence de ses ripostes, de ses défis audacieux, de ses gestes de possédé! Il y a, là dedans, un vrai très exagéré. Ce qu'on ne dit pas, c'est que Crispi connaît son public, sait comment il doit lui parler et comment le traiter.

« Nul n'a osé aller aussi loin que lui. Nul n'a mieux su tirer parti des circonstances, trouver l'occasion, saisir le moment favorable pour présenter ses idées et les faire accepter. Il a fini par s'imposer lui-même.

« Après avoir prononcé une de ces phrases sonores, dont l'effet est certain et qu'on retrouve dans tous ses discours, Crispi s'arrête; on le couvre d'applaudissements; il écoute et laisse



FRANCESCO CRISPI
Portrait publié par la *Illustrazione Italiana* en 1887.

errer, sur ses lèvres, un sourire d'une expression particulière; on ne le lui connaît qu'en ces moments-là.

« Parfois, à la Chambre, il rappelle Bismarck qui, assis à son banc, affectant d'écrire, de ne prêter aucune attention à ce qui se passe, à ce qui se dit autour de lui, redressant tout à coup la tête, interrompant l'orateur par quelque brutale apostrophe : Vous vous trompez. — Vous faites erreur. — C'est un mensonge. — Ce n'est pas vrai.

« Crispi, lui, affecte le même dédain pour les orateurs qui l'attaquent; sa nature, toute d'action, l'empêche de rester en place; il va, vient, cause, et, le moment venu, s'élance à la tribune. La contrainte qu'il s'est imposée déborde. Il ne cherche pas à s'assurer la bienveillance de l'assemblée; il ne cherche à l'amadouer ni par son sourire, ni par d'élégantes tournures de phrases. Il s'impose, et, les bras croisés, attend un moment de silence. Alors il lance sa première phrase, longuement cherchée, étudiée avec soin, et, les bras ouverts, les mains tendues, il se tait, prépare la période suivante. Puis, son sujet l'emporte, il n'est plus maître de lui; les phrases se succèdent

courtes, rapides; chacune d'elles contient un mot qui frappe, qui retient l'esprit et auquel les accents de cette belle langue italienne prêtent un charme particulier. »

Après l'homme physique, l'enveloppe extérieure, le vêtement. A ce point de vue je ne sais pas meilleur portrait que celui ici reproduit. Ministre bourgeois d'une monarchie libérale et parlementaire, M. Crispi est en bourgeois correct et cossu : chapeau de soie, redingote, gants, il a tout ce qui constitue le parfait gentleman et, en plus, tout ce qui indique je ne dirai pas seulement l'Italien, mais le Méridional. Ici encore M. Jacques Saint-Cère a bien vu; le portrait graphique est appuyé par le portrait littéraire; la plume explique le crayon :

« Très correct dans sa tenue presque anglaise, redingote à revers de soie, cravate blanche, chaussettes de soie, donnant l'impression d'un homme qui prend son *tub* tous les matins, les mains soignées, rien ne dénoterait l'Italien dans son extérieur, n'étaient les nombreuses bagues ornées de pierres de couleur qui brillent à tous ses doigts, n'étaient des boutons de diamants qui ornent sa chemise, qui scintillent, qui jouent à la



L'AFRIQUE CRISPINIENNE, d'après le « Livre Vert ».
(Dessin de Téja, *Pasquino*, 1889.)

* Reproduction directe de l'original en couleur (tiré en vert pour faire allusion au Livre officiel du gouvernement italien).

lumière pendant qu'il parle, qui attirent les regards, qui ont l'air de vous dire : « Tu sais, il est expert dans l'art de jouer des mots, il fascine, ses pensées ont des dessous pointus comme nous, il aime le clinquant. Il est Italien. »

A vrai dire, tout le monde aujourd'hui me paraît quelque peu « italien », car je ne sache pas que les Allemands se privent de bagues à pierres de couleur — leurs doigts en sont chargés, — ni de boutons de diamants à la chemise, ni de chaînes à breloques sautillantes. Mais à cela près, et je veux bien admettre pour un instant que la mode du clinquant et du clinquaillant soit venue d'Italie, ce portrait du vêtement, esquissé par M. Saint-Cère, équivaut à une excellente photographie.

Il ne manquerait plus à notre galerie que le Crispi des réceptions officielles, le Crispi en costume de ministre — avec le bicorne à plumes, le frac brodé, l'épée — l'ex-garibaldien doré sur tranches et chaussé de légers escarpins, l'ex-révolutionnaire se faisant admirer dans les salons du Quirinal. Or, ce grand seigneur, les caricaturistes italiens se sont souvent amusés à le représenter, mettant sans doute une douce ma-

lice à « gentilhommiser » l'ancien irréconciliable.

Si ce n'est point, à proprement parler, son portrait qu'ils donnent ainsi, c'est encore moins une caricature : la satire réside dans le fait et non dans une exagération quelconque des traits. Correct, droit, bien planté, tantôt avec l'Italie vis-à-vis de laquelle il figure comme un fils devant sa mère, tantôt avec sa chère Afrique, sa création à lui, il est véritablement homme du monde. Tel on peut le voir ici, s'appuyant sur la plantureuse reine du noir continent, et esquissant un sourire, éloigné de toute intention grotesque.

Quand on prend du Crispi on n'en saurait trop prendre. Du reste certains côtés de l'individualité humaine ne peuvent être réellement observés que sous une forme humoristique. C'est pourquoi je joins aux portraits photographiques les amusantes fantaisies du *Pasquino*. De face, de dos, de profil, de trois quarts, l'ex-ministre apparaît ainsi en des poses moins correctes, mais avec un caractère d'intimité, avec un laisser aller qui n'excluent point la ressemblance. Ce Crispi a dû être vrai à certains moments, alors qu'il s'étudiait moins ou quand il se croyait à l'abri de tout crayon indiscret.


Crispi vu de face.


De profil, à droite.


De trois quarts, à droite.


Vu de dos.


De trois quarts, à gauche.


De profil, à gauche.


Perspective inférieure (côté semelles).


Perspective supérieure. (côté crâne).

CRISPI SUR TOUTES LES COUTURES

(*Pasquino*, 1889.)

Il y a quarante ans, Grandville s'était exercé à prendre des physionomies de personnages vus d'un cinquième étage; ces études de perspective du haut d'un balcon n'étaient grotesques que par leur imprévu, par leurs singuliers effets d'optique, tout comme les images reflétées par les boules ou les glaces convexes. Les Italiens ont voulu dans le même esprit nous donner un Crispi dont les raccourcis étonnants se traduisent en surfaces planes. Après cela il sera facile de dégager la caractéristique pittoresque de l'homme, et l'on pourra suivre toutes les transformations, toutes les attitudes multiples que le crayon des observateurs humoristes fit subir à l'ancien ministre.

Un crâne à trois poils, des sourcils et des moustaches, voilà Bismarck. Une boule luisante, des moustaches de vieux grognard, un bosquet de cheveux blancs au bas du crâne, — le classique bourrelet des vieillards, — voilà Crispi.

V

L'IMAGE ET CRISPI AVANT 1887

Pauvreté de l'image avant 1880. — Ni portraits, ni caricatures.

De très bonne heure, on le sait, l'estampe allemande a vu Bismarck, parce que, de bonne heure aussi, Bismarck fut une volonté et une puissance. Crispi, lui, resta longtemps sans figure déterminée, si bien que la caricature ne put trouver en lui un type. Il a beau soulever la Sicile en 1848, être une des têtes de l'expédition des Mille en 1860, puis vice-président de la Chambre en 1865, puis fondateur de la *Riforma* en 1868, jusqu'en 1877 il ne compte pas pour l'image. C'est une personnalité de second ordre, un comparse.

En 1863 le journal *Il Lampione* de Florence publie un almanach, les « Strenna-Garibaldi ». Toutes les individualités du parti garibaldien et de la démocratie italienne sont là : Giovanni Acerbi, Alberto Mario, Giuseppe Mazzoni, Pietro Gian-

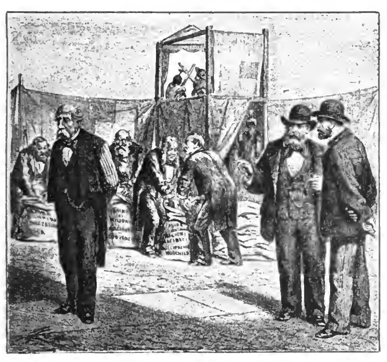
none, Giuseppe Dolfi, Antonio Martinati, Agostino Bertani; seul, chose étrange, Crispi n'y figure point.

Je cherche également sa tête, mais en vain, parmi les portraits-charge des célébrités italiennes que dessine alors Téja[et dans les journaux locaux déjà si nombreux. Il faut parcourir des années entières du *Pasquino*, du *Fischietto*, du *Spirito Folletto* pour trouver, de-ci de-là, quelque petit croquis sans grand caractère. Telles ces vignettes représentant plusieurs personnages du jour costumés pour le carnaval de 1868. Là, aux côtés de Cevinini l'arlequin, de Massari le bénisseur, de Minghetti le docteur, de Depretis l'anabaptiste, de La Marmora le chevalier de la triste figure, de Ratazzi la victime, on voit Crispi l'Indien. Quoique peu de chose, c'est un document, d'autant plus que cette qualification se retrouvera. Ici l'Indien, plus loin le Parthe : on voulait viser en lui l'isolé, l'irrégulier, sujet à lancer des flèches.


Crispi l'Indien.
(*Spirito Folletto*, 1868.)

Après 1870, la moisson n'est guère plus riche.

Et cependant seize ans durant, c'est-à-dire de 1860



Le renvoi à trois mois de la motion Sanguinetti
proposé par Crispi [1].

Tizio. — Regarde ces gens-là, comme ils sont enfarinés (ils plongent tous la main dans des sacs sur lesquels on lit : farine de millions).

Cajo [2]. — Et vois donc ce trigame qui, lui aussi, s'en va enfariné. Je le suppose du moins, puisqu'il a retourné sa veste.

(*Spirito Folletto*, juin 1885.)

1. La motion Sanguinetti avait pour but la discussion à nouveau de la loi sur la mouture.

2. Tizio et Cajo sont des personnages de la comédie italienne que l'on fait mouvoir un peu comme notre Prudhomme autrefois, ou comme Schulze et Müller dans la littérature satirique allemande.

à 1876, il avait été le chef le plus actif, le plus constant des idées libérales et de la gauche parlementaire. Mais non, Crispi... crispait, l'image le rejetait, ne le trouvant pas intéressant.

Esprit souple, ondoyant, très italien par le fait, Crispi avec ses opinions mitigées, se promenait un peu à travers tous les partis avancés. Ce manque de fixité, quoique purement à la surface, puisqu'il cherchait dès ce moment à créer « son parti », fut préjudiciable à l'expansion de sa personnalité.

Mais aussi quelle force, quelle puissance cela ne devait-il pas lui donner par la suite!

En 1877, lorsqu'il obtint enfin le portefeuille objet de ses vœux, ce fut encore peu de chose; mais dix ans après, en 1887, lorsqu'il revient tout-puissant, ce sera une levée générale de tous les crayons. Et, dès ce moment, laissant de côté les autres célébrités politiques descendues de leur piédestal, la caricature illustrera les hauts faits de Francesco Crispi, à l'exclusion de tout autre.

VI

LES CARICATURES PERSONNELLES SUR CRISPI

Crispi-César. — Crispi-Christ. — Tout le monde Crispi. — Crispi partout. — La coiffure Crispi. — Crispi seul député. — Crispi seul ministre. — L'homme-Crispi. — Le cigare Crispi. — Crispi et sa couronne de nuit. — Crispi gendarme.

D'après une légende calembourdière du *Pasquino*, Bismarck représenterait l'âge de fer, Crispi l'âge de volonté, Antonelli l'âge de quatre-vingt-dix ans.

L'âge de volonté..... d'orgueil, et de suffisance, ajoute le *Fischietto*.

Ce n'est point en effet par la modestie que brille le Pape-Radical, le Proconsul César, celui qui, volontiers, eût posé en axiome de droit public ces formules tyranniques : « Quand je parle on doit se taire » — « Quand j'ordonne on doit obéir ».

César-Crispi est également Crispi-Atlante : seul, il entend gouverner le monde, portant sur la tête ses ministères.

Avec lui, pas de lutte possible : tous les premiers sujets de la politique sont réduits à mordre la poussière. Avaler un sabre, avaler des étoupes enflammées, qu'est-ce cela? « Lui » il soulève un palais avec ses dents.

Quel homme, quel génie! Lui c'est « Lui », le grand, le seul, l'unique, le paon à la roue multicolore, l'*excelsior* de Palerme, le triomphateur, le nouveau Christ.

L'entrée de Charles-Quint à Anvers, de Mackart, se transforme, sous le crayon du *Pasquino*, en promenade de Crispi à travers le monde. Il est sur un éléphant, tenant l'Italie dans ses bras, tandis que l'Europe et l'Afrique, à ses pieds, lui tressent des couronnes. Et en avant la musique! *Le Capitan Fracassa* sonne de la trompette; la *Riforma* [1] bat la grosse caisse.

Que les méchants tremblent, que les bons se rassurent! Il est le père du peuple, il est le Christ. Sous une forme plaisante le spirituel *Don Chisciotte* nous présente ainsi ce phénomène « Ciccio-Crispo, notre Seigneur ». Écoutez la bonne parole : « De tout temps, la Providence a eu pitié des mal-

1. Ces deux organes sont, en quelque sorte, les journaux officiels de Crispi.

heureux. Autrefois, elle leur envoya le Christ; aujourd'hui elle a donné Crispi à la pauvre Italie:

« Était-elle assez à plaindre cette belle contrée, la patrie du divin Pétrarque! Des ministres sans



« Quand César ordonne vous devez obéir! »
(*Don Chisciotte*, 7 décembre 1889.)

énergie; un Parlement n'ayant pas conscience de son rôle. Grave était la situation : Crispi surgit, choisi par la Providence pour mettre fin aux maux du pays. Crispi, Cristo : la similitude des noms indique la ressemblance des actions, si extraordinaires que mille Bonghi [1] ne suffiraient pas à les transmettre à la postérité.

1. Bonghi est auteur d'une « Vie de Jésus ». Le mot « mille » est encore placé ici par allusion à l'expédition des Mille.

« Avec quelle humilité ne s'est-il pas entouré de petits ânons, se réchauffant à l'haleine de leurs naseaux aux louanges insufflatrices, et leur donnant, en échange, de l'avoine.

« Lui aussi, avec sa parole inspirée, il confondit les doctes, ne s'inspirant dans ses lois que de l'égalité et de la justice sociale.

« Et s'il n'a pas, à l'exemple du Christ, chassé les scribes du Temple, sachant au contraire profiter de leurs arguties, comme le Christ, du moins, il a toujours généreusement pardonné aux Madeleines qui avaient beaucoup péché et beaucoup aimé. »

Et voyez jusqu'à quel point la ressemblance est complète. Quand le Christ vint, tout le monde se fit Christ. A la Chambre, quand Crispi parle, tout le monde devient Crispi, la droite se confond avec la gauche, la gauche ne se peut plus distinguer de la droite, l'honorable Boccarini se convertit à Crispi, l'honorable Cadronchi se fait Crispi, l'honorable Bonghi se transforme en Crispi, l'honorable de Rudini, lui-même, qui l'eût cru! arrive par lettre cachetée à l'effigie de Crispi. Si bien que, apercevant tant de néophytes, Crispi-Christ, Crispi-modèle ne peut que remercier son

Seigneur et Maître, et rendre grâce au grand saint Antoine.

Tout le monde Crispi; Crispi en tout et partout; Crispi sachant et conduisant tout; c'était, il y a trois mois encore, la grande nouveauté du jour. Crispi bulgare, Crispi tripolitain, Crispi marocain,



Crispi vu en Bulgare. Crispi vu en Tripolitain. Crispi vu en Marocain.

La nouveauté du jour.
(*Pasquino*, 1889.)

Crispi tunisien, cela s'obtenait à l'aide d'un rien. Simples transformations par les coiffures que je recommande à Trewey si jamais le succès de son Tabarin s'épuisait. Crispi soldat en Afrique, Crispi prêtre au service de Sa Sainteté, Crispi suisse d'église, Crispi pape officiant à ses banquets, Crispi dieu de la paix, Crispi ange aux célestes harmonies; que de joyeux Crispi s'offrent ainsi à nos yeux! C'est bien là l'homme à qui le *Pasquino*

fait dire au pape : « Quoique dans des camps différents, nous n'adorons qu'un seul et même Dieu, l'encens. » C'est bien là l'homme à qui l'Europe en délire fait cette amusante déclaration : « Il y a un certain temps que vous ne m'avez parlé, que vais-je devenir ! »

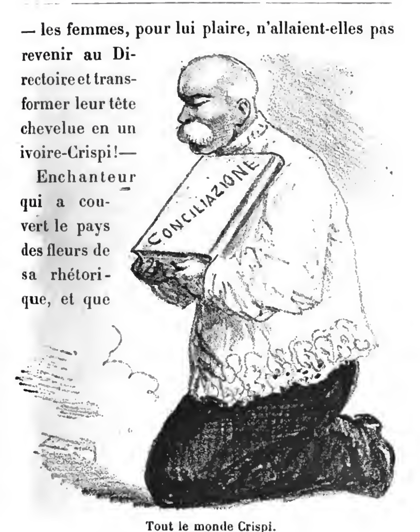


Tout le monde Crispi.
Crispi soldat en Afrique.
(*Pasquino*, 1889.)

Homme unique, omni-science, qui sait tout, qui voit tout, qui a mis l'Italie à la sauce Crispi et qui voudrait accommoder l'Europe à sa façon; qui règne jusque sur la mode

— les femmes, pour lui plaire, n'allaient-elles pas revenir au Directoire et transformer leur tête chevelue en un ivoire-Crispi! —

Enchanteur qui a couvert le pays des fleurs de sa rhétorique, et que



Tout le monde Crispi.

Crispi prêtre au service de Sa Sainteté.

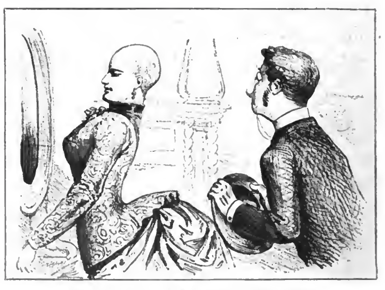
(*Pasquino*, 1889.)

l'Italie, reconnaissante, comble de bienfaits — on lui vote jusqu'à des parapluies d'honneur —

8.

Cadet-Roussel de la Triplice qui a su incarner en lui et expliquer d'une façon saisissante le mystère de la très sainte Trinité.

Homme de toutes les opinions et de tous les



Encore un sacrifice a la mode. La coiffure Crispi.
(*Pasquino*, 9 octobre 1887.)

mondes, né peuple et devenu grand seigneur, ayant inventé le « Crispschutt », se transformant en sportsman, en gymnaste, en élégant baigneur; conduisant crânement, avec un chic particulier, la charrette anglaise... de l'État, ou bien encore, jeune premier à la bouche en cœur, accompagnant l'Italie au piano et chantant d'une

voix « qui sait se faire entendre de l'Europe ».
Homme modeste dont la devise : « C'est moi qui



Départ général des ministres, le président du conseil prétendant à lui seul tout diriger. De la sorte, don Ciccio pourra répéter avec raison, suivant l'habitude qui lui est chère : « C'est moi qui fait tout. »
(*Fischietto*, 29 juillet 1890.)

fait tout » peint bien le caractère; homme qui, pour mieux cacher ses actions d'éclat, écrit *urbi*

et *orbi* : « J'ai fait de grandes choses; pour peu que vous viviez encore, vous en verrez bien d'autres »; homme ingénieux, à l'esprit toujours en éveil, qui, au pouvoir quelques mois encore,



César en robe de chambre.

« Donne-moi ma couronne de nuit. » [Le personnage aux côtés de Crispi est don Achille, son majordome.]

(*Don Chisciotte*, 7 décembre 1889.)

eût supprimé jusqu'au froid et transformé ainsi l'Italie en un paradis perpétuel... à l'usage des Anglais.

Tous les députés s'étant incarnés en lui, il serait arrivé à la fermeture des Chambres; faisant

la besogne de tous les ministres, il eût rendu tous les ministres inutiles. L'âge d'or crispinien pour l'Italie. Plus personne. Lui seul.



La nouveauté du jour.

La canne Crispi, l'épingle Crispi, la pipe Crispi, la comédie Crispi.
(*Pasquino*, 1889.)

« Moi! moi! toujours moi! » a-t-il chanté sur tous les tons.

« Lui! lui! toujours lui! » ont repris en chœur ses adversaires, les journaux à caricatures, las de tant de *crispinades*, et la première journée du

carnaval romain de 1890 nous a montré le départ du général Managgia la Rocca — autrement dit Crispi — sur un âne.

Politique, arts, lettres, théâtre, modes, jeux, industries diverses, comestibles, Crispi a été mis partout, caricaturé, ridiculisé sous toutes les formes.

Ah! il veut être tout; eh bien! il sera accommodé à toutes les sauces.

Et on le rencontre ainsi, du macaroni au cigare : macaroni-Crispi, cigare-Crispi, si bien que, pour quelques sols, on a son Crispi sur l'estomac et dans la bouche, trinité bien douce à ceux qui le portent déjà dans leur cœur.

Il n'y a pas eu de cigare Boulanger, c'est regrettable. L'Italie, plus heureuse que nous, possède réellement un cigare Crispi, cigare politique destiné à prendre place aux côtés des cigares de même espèce déjà existants, cigares Cavour, Minghetti, Sella, Magliani.

Le *Don Chisciotte*, qui ne laisse pas son esprit s'en aller en fumée, a annoncé, non sans une certaine malice, que la *Riforma* avait commandé mille des dits cigares pour les donner en prime à ses abonnés, et que Crispi avait tenu à en être

lui-même l'expéditeur, afin de pouvoir dire aux abonnés : « Moi seul ai fait l'expédition des mille [1] ! » Toujours par modestie.

Et là-dessus, le journal romain esquisse à sa façon la physionomie du cigare crispinien.

« C'est un cigare de luxe, car, quoi qu'on dise, il coûte cher. Il ne fait pas de cendre, car tout s'en va en fumée.

« Il s'allume vite, mais s'éteint de même.

« On le croirait très fort; c'est une erreur. Il ne sera point fumé par les radicaux qui lui préfèrent les cigares *Fortis* [2] (le texte italien a un jeu de mots sur « forte » et « Fortis »).

« Comme les journaux du parti, d'ailleurs, le cigare Crispi ne tire pas : cela provient de la mauvaise qualité des feuilles.

« Pour y remédier, on a donné commission spéciale à l'honorable Salandra de faire en sorte que l'Italie puisse avoir la feuille Crispi sans... Costa [3] !

1. Allusion, est-il besoin de le dire, à l'expédition des Mille avec Garibaldi.
2. Chef du parti radical dont Crispi fit son sous-secrétaire d'État à l'Intérieur.
3. Costa, député socialiste, particulièrement hostile à la politique Crispi. Il a pris la parole à Paris dans nombre de banquets.

« Le cigare Crispi n'a pas la paille longue [1] du *Papal* et du *Virginia*, mais pour la commodité des fumeurs il a une toute petite queue de paille : il faut prendre garde à ne point l'allumer de ce côté.

« Quelquefois le cigare Crispi est troué et, alors, il ne tire pas du tout. Pour remédier à cet inconvénient les marchands de tabac vendront, à un centime pièce, des petites capotes de 70 gommées à l'intérieur et protégées à l'étranger.

« Tout fait croire, du reste, qu'il deviendra un cigare à la mode.

Cigare par-ci! Cigare par-là!
Cigare en haut! Cigare en bas!
De la ville je suis le *factotum*.

« Le cigare Crispi sera surtout fumé avec enthousiasme en Sicile, où les masses populaires commencent à fredonner ce curieux couplet :

L'Apennin, Crispi et Vénus,
Réduisent Syracuse en cendres.

« Les « bouts » des « Crispi » seront excellents pour la pipe; avec eux, les ramasseurs de mégots

1. On sait que les cigares italiens, suisses, autrichiens (ceux du Tyrol du moins), ont au milieu une assez longue paille destinée à aider au tirage.

feront une rapide fortune. Si bien que cette industrie, grâce à don Ciccio, aura désormais une branche spéciale, très lucrative et très recherchée : celle des mégots Ciccio-Crispi. »



Crispi promu par la Chambre au rang de César, puis de Néron, en attendant la divinité.

(*Pasquino*, décembre 1889.)

Don Ciccio père des cigariers! Un jour, peut-être, l'Italie reconnaissante et surtout débarrassée de son trop génial ministre, lui élèvera-t-elle une statue avec une inscription notant ces qualités spéciales, ne serait-ce que pour rappeler aux générations à venir la fumée des choses humaines.

De César finir cigare, la rime n'est pas riche et la chute est cruelle.

César et Néron! c'est l'histoire tintamarresque de Crispi qui nous est ainsi donnée par les journaux italiens. Le révérend Fra Piccione qui signe au *Fischietto* des articles pleins d'humour ne fait-il pas dire à l'ex-ministre : « Je suis Ciccio et Cicciariello, Brutus et Marcellus, Fabricius et Scipion, peut-être aussi Néron, peu importe, car l'Italie entière m'applaudit. »

Hélas! le doux rêve s'en est allé. Mais quand on parcourt toute cette épopée satirique, on est étonné de la grandeur de la lutte soutenue par le crayon contre le ministre-dictateur d'une monarchie parlementaire.

Ce César en robe de chambre et en bonnet de coton, ce César qui a des couronnes de rechange, pour le jour et pour la nuit, ce César au visage encore quelque peu romain — tant le type d'une race se perpétue à travers les siècles — restera dans l'histoire comme le Bismarck du *Kladderadatsch*.

Il était monté au Capitole. Logiquement, il devait aboutir à la roche Tarpéienne.

Et puis, César c'est bon pour un temps.

Cette même caricature s'était déjà chargée de faire descendre le tout-puissant ministre de son

piédestal en le ramenant aux personnages plus prosaïques de la vie moderne. De César à Pandore il y a un monde et, pourtant, suivant le mot du *Don Chisciotte*, il n'aurait été qu'un vul-



Le verbe de Florence.

Les uns disent qu'il a été Machiavel, d'autres Stentarello (le guignol de Florence). Rien de tout cela n'est vrai, il fut simplement le brigadier Ciccio.

(Composition de Téja, *Pasquino*, 1890.)

gaire « garde civique » voulant jouer au César.

S'il en est ainsi, le dernier mot, au milieu de toutes ces incarnations, de toutes ces transformations, me semble appartenir au dessinateur Téja. Fut-il Machiavel, fut-il Bobèche, c'est peu probable; mais, à coup sûr, il fut le brigadier don

Ciccio, l'homme à la poigne, l'homme aux procès-verbaux, l'homme aux mesures violentes et quelque peu arbitraires, le conspirateur devenu autoritaire, ayant jadis goûté « du bloc » et se faisant un malin plaisir d'en faire goûter aux autres.

Brigadier! — vous avez raison, mon cher confrère du *Pasquino*, d'autant plus que cela rentrerait admirablement dans la note du jour. La Prusse ayant eu son caporal Frédéric, il fallait à l'Italie son brigadier Ciccio.

VII

LES CARICATURES SUR CRISPI « ITALIEN »

Les banquets et les discours, caractéristique de la politique crispinienne. — Caricatures du *Pasquino* et du *Fischietto*. — Crispi jongleur et comediante. — Le Crispi de 1860 et le Crispi de 1890. — Les satires du *Fischietto*. — Luttes avec les Chambres. — La caricature est surtout dirigée contre Crispi personnellement; elle ne crée pas de types. — Crispi et Biancheri. — Crispi tout-puissant; Crispi expulseur. — Crispi considéré comme le tyran de l'Italie. — Grandes compositions vengeresses de l'*Epoca*.

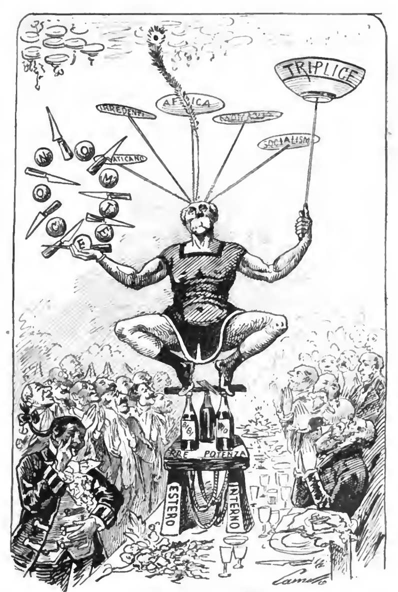
Banquets et discours, discours et banquets, telle fut la politique crispinienne. On avait déjà les expositions roulantes, les tournées dramatiques; Crispi, lui, inventa les tournées politiques à jet continu. Jamais les chemins de fer de la péninsule italique n'avaient encaissé si brillantes recettes. De Naples à Rome, de Rome à Florence, de Florence à Milan, de Milan à Turin, de Turin à Palerme — point extrême et tête de ligne, — ce furent promenades constantes, un mouve-

ment perpétuel de gens allant porter à domicile l'évangile crispinien.

Les banquets, c'est la base même de l'institution; les discours, c'est l'expansion personnelle du grand homme, en attendant l'expansion... coloniale si souvent promise à l'Italie. Reporters, venez de tous les points du globe consulter le puissant dictateur sur les secrets de sa politique; avec la modestie qui le caractérise il vous dira : « J'ai fait pour mon pays *plous* qué aucun homme : j'ai présidé en *houit* jours quatre banquets et prononcé quatre discours. Dites où trouver ministre avec pareils estomac et poumons? »

Grâce à don Ciccio, sur les guides de l'avenir on lira : « Palerme, ville d'Italie, renommée entre toutes par ses banquets »; « Turin, jadis capitale du vermout, aujourd'hui célèbre par ses agapes »; en première page de la classique rubrique : « monuments et curiosités » s'étalera tout au long la nomenclature des salles illustrées par des cérémonies crispiniennes.

Dieu veuille, dit le *Don Chisciotte*, que cette politique, qui, triomphante, pesa si lourdement sur le pays, ne le ruine pas plus tard en plaques



DON CICCIO A TURIN

Au dessert, don Ciccio a donné à ses convives une représentation spéciale des jeux indiens d'équilibre dans lesquels il est passé maître. Le pnblic enthonsiasmé a applaudi à tout casser.

Quelques-uns cependant se sont montrés réfractaires, entre autres le vieux Gianduja [1], qu'on a pu entendre marmotter entre ses dents : « Tu sais, je la connais depuis longtemps, je ne coupe plus dans tes histoires. »

(*Fischietto*, 22 novembre 1890.)

1. Le guignol de Turin. En Italie, chaque ville a son guignol qui porte nn nom particulier.

commémoratives! Ne faudra-t-il pas rappeler aux jeunes générations les hauts faits du passé, ne



Crispi remerciant Sarah Bernhardt d'être venue à Rome juste à temps pour chauffer l'enthousiasme du public à l'égard des choses maigres.
(*Pasquino*, 3 février 1889.)

* Allusion aux finances maigres de l'Italie.

faudra-t-il pas graver sur le marbre pour l'éternité : « Ici banqueta Francesco Crispi »; « Ici

parla le plus grand homme de la Trinacrie »; « Ici fut interviewé l'homme le plus ennemi du bruit et de la réclame. »

Le *Figaro* de Vienne, en ses notes humoristiques, l'avait bien jugé, lorsqu'il écrivait : « Crispi, ce n'est pas un homme, c'est la boîte à musique de la politique : a-t-il assez rasé l'Europe avec sa manivelle!

— Moi qui ai fait tant de sacrifices pour la politique, pour la prospérité de *moun* pays. La politique, on sait combien elle coûte!

— Oui, répondent en chœur les convives enthousiastes du quatre-vingt-dix-neuvième banquet : trente-cinq lires par tête. »

Prenez vos places aux exercices culino-oratoires du citoyen Crispi et *plaudite cives*! Le *Pasquino* n'a-t-il pas représenté l'Italie transformée sous l'habile politique du puissant ministre en une immense salle de banquets? Supposez un instant tous les électeurs, pâtissiers, tous les sénateurs, cuisiniers, le pays entier eût été accommodé à la Crispi, sauce Ménelick.

Ah! c'est que, vraiment, il affectionnait les banquets, don Ciccio, surtout ceux qui lui étaient offerts. Les banquets, ce fut la grande idée du

règne. Et comme pour les élections, il ne s'agissait pas de leur fixer une date à la légère, il ne fallait pas tuer la poule aux œufs d'or. Écoutez ce petit récit dialogué par le *Fischietto* sur un banquet à venir, les personnages étant Crispi et son collègue à la Justice, Zanardelli :

« Eh bien! as-tu fixé la date?

— Comment! toi aussi tu me le demandes?

— Certainement; ne faut-il pas que je me tienne prêt?

— Mais tu l'es toujours!

— Cela dépend. Quand il s'agit de faire la noce à Turin où l'on banquetaille fort bien, je prends toujours un.... apéritif au ricin.

— Ah, mon Dieu!... répondit Crispi soulagé, je respire! C'est donc la date du banquet qu'il te faut?

— Mais oui!...

— Pardon, mon ami; je ne puis encore te la faire connaître, car c'est un secret, entre moi... et Dieu. En une affaire de cette espèce, dont l'importance ne saurait t'échapper, la prudence n'est jamais de trop. D'ailleurs c'est mon habitude.

— Mais, que crains-tu?

— Ce que je crains! parbleu! que messieurs les

radicaux ne viennent dégraisser mon pot-au-feu ! »
Toujours un banquet dans l'air, toujours une



Théâtre de Montecitorio. — Dernière représentation de *Rigoletto*.

Le Duc. — Qu'une belle
Pour quelques instants
Charme mes sens.
Auprès d'elle
Je suis plein de zèle,
Et fidèle!!...

Parmi ces dames aucune n'est la préférée de don Ciccio. Qu'elles soient blondes ou brunes, de la droite, de la gauche ou de l'extrême gauche, il les aime toutes.

(*Fischietto*, 10 juin 1890.)

table dressée, toujours un discours en préparation; telle est la trinité de la politique crispinienne

à l'intérieur. Crispi, le grand équilibriste, a besoin de mouvement, d'espace, il lui faut une estrade



Théâtre de Montecitorio. Reprise du *Trouvère.*

(Déclaration de Crispi à la majorité.)

Ta main est mon partage.
De ma tendresse à jamais c'est le langage.
O toi, mon seul espoir,
Sois à la crainte inaccessible;
Tes yeux, par leur pouvoir,
Me rendront invincible.

(*Fischietto*, 10 juin 1890.)

pour mieux faire ressortir ses petits talents de société.

Voyez comme il manœuvre habilement, le jon-

gleur de la Cour, avec ses objets habituels, ses trois portefeuilles, ses trois bouteilles, ses trois colliers, ses trois amours, ses trois drapeaux. C'est un feu d'artifice de tours, c'est un moulin à paroles qui jamais ne tarit. « Je *souis* l'ami de tous les peuples », s'écrie-t-il, en brandissant le drapeau de la fraternité ; pour un peu il entonnerait le vieux refrain : « Les peuples sont pour nous des frères » (mais les mastroquets des amis alors). Sous des fleurs de rhétorique, sous des guirlandes de papier, tout est escamoté avec un art parfait. De la Triplice on passe au socialisme, du socialisme au Vatican — les affaires de la pantoufle, suivant une expression d'outre-monts — de l'irrédentisme au pays de l'ami Ménélik. Naples, Turin, Milan ou Palerme, c'est toujours la même chose, la version ne varie pas : on dirait la politique mise en roman, coupée en chapitres, habilement arrangée avec des histoires de brigands par un Tronson du Poitrail exotique. Triplice, socialisme, irrédentisme, Rome, France, Afrique, passez muscades !

Du reste un vrai charmeur ; ce n'est pas seulement, comme on l'avait toujours cru à tort, le Bismarck, c'est encore le Constans de l'Italie !



La gouvernante qui ne transige pas avec les principes.

« J'ai déjà à m'occuper des trois grandes et des deux petites. Vous, Mademoiselle, n'irez en promenade que vos devoirs achevés ! »

(Caricature de Téja, *Pasquino*, 1890.)

* Les trois grandes filles sont les puissances de la Triplice. Les deux petites personnifient l'Afrique et la ville de Rome.



Le carnaval italien de 1890.

Exhibition du masque à la mode : le capitaine La Terreur.

(Caricature de Téja, *Pasquino*, 1890.)

* Les deux personnages couchés à terre tout de leur long sont la *Banque de Sicile* et la *Banque de Naples*, dont la banqueroute fit quelque bruit.

Avec cela, très pratique et ayant des mots qui font fortune :

« Eh bien! demande-t-il à un seigneur syndic, que dites-vous?

— Excellence, que nous avons trop de vin.

— Trop de vin? Petit malheur, j'ai tant de bouteilles! »

On n'est pas plus Régence.

Tel est le Crispi que les caricatures italiennes ont su mettre en lumière, faisant ressortir le côté « comediante » du grand ministre, le montrant « officiant », pontifiant dans les banquets qui furent les véritables cérémonies de son culte. Et elles ont créé ainsi un type de charlatan avec lequel l'Italie paraît avoir trouvé, désormais, son Tartarin de Palerme, proche parent de notre Tartarin de Tarascon. L'un vu par le roman, l'autre par l'image.

Tandis que le nôtre fait la chasse aux « Teurs », celui des Italiens se proclame modestement le plus fort des hommes d'État modernes. Il les dégote tous, non seulement par ses biceps herculéens, mais encore par ses tours de passe, par son arithmétique fantastique, surtout par sa façon de traiter avec le Négus.

Malheureusement, le grand homme a des points faibles, ses illogismes : c'est par là que la satire va l'empoigner; d'abord, s'essayant, cher-



A Montecitorio.

De droite et de gauche, on a cogné dessus sans arrêt et sans mesure.
(*Fischietto*, 3 mai 1890.)

chant son type, faisant rire, puis faisant penser, empoignant après avoir amusé. Donc, aux côtés du Crispi de 1890, parvenu à son plein apogée, elle ressuscitera le Crispi de 1860, officiel lui aussi, et qui, certainement, se montrerait peu

indulgent pour l'officiel d'aujourd'hui. Le *Pasquino* met en parallèle les deux Crispi : le 5 mai 1860 en Sicile, appelant ses concitoyens à



A Montecitorio.

Et malgré cela, il a non seulement résisté à toutes les secousses, mais encore, il a fini par les fatiguer tous. Et le voilà qui se relève plus fort que jamais.

Quel ressort, grand Dieu !

(*Fischietto*, 3 mai 1890.)

la liberté ; le 5 mai 1889 conspirant à Berlin contre la liberté des peuples.

Cette mobilité sera la caractéristique du personnage : sans cesse, dans les débats intérieurs,

dans les discussions parlementaires, l'image le représente allant de la droite à l'extrême gauche, faisant à la majorité concessions sur concessions, insolent un jour, plat le lendemain, avant tout soucieux de garder le pouvoir. Un matamore, un fier-à-bras, un véritable Mangin politique.

Pendant quatre ans ce fut un déluge de petites vignettes, de traits et de bons mots contre ce Sicilien accusé d'aimer le Piémont, « surtout pour les truffes ». N'était-il pas prêt à se sacrifier à l'intérêt public, en banquetant jusqu'au sommet de l'Etna ? N'avait-il pas reçu les remerciements de tous les lithographes et dessinateurs de menus de la péninsule ? Voici les amusantes satires que le malicieux fra Piccione du *Fischietto* se plaisait à placer sous son nom, ridiculisant ainsi sous le feu des calembours l'homme et le système :

« Quelque bornée que soit l'intelligence de tes concitoyens, est-il censé écrire à un sien ami, d'emblée l'on peut voir à mon visage que j'ai une sainte admiration :

« 1° Pour le *Nebbiolo* [1], car mon gouvernement est d'une nébulosité tout à fait lumineuse;

1. Bon vin du Piémont; le texte italien est un jeu de mots sur *nebbiolo* et *nebbioso*.



CRISPI-DAMOCLÈS.

Continuant avec les honorables moribonds de Montecitorio la petite facétie crispinienne qui consiste à les laisser dans l'ignorance des élections qui doivent décider de leur sort. Tombera! Tombera pas!
Allons, monsieur, décidez-vous! décidez-vous!

(*Fischietto*, 30 août 1890.)

« 2° Pour le *Barbera* [1], parce que je traite mes ennemis d'une façon particulièrement barbare ;

« 3° Pour le *Brachetto* [2], parce que les *brache* (culottes) ont toujours joué un rôle considérable dans mon existence.

« Je n'ose avouer mon faible pour le *Barolo* et pour le *Gattinara* [3], parce que mes administrés seraient capables de mal interpréter ma déclaration.

« Ton très illustre : DON CICCIO.

« 1er P.-S. — N'accorde aucune créance au récit des journaux qui disent que je vais épater l'Europe par quelque grand coup. Grâce à Dieu, depuis que je suis au gouvernement, rien ne vient à maturité. Il est vrai que les ambassadeurs de Russie et d'Angleterre sont venus me voir, mais c'était pour avoir avec moi un échange d'idées sur la manière de fabriquer les cerises à l'eau-de-vie.

« 2e P.-S. — Les journaux annoncent que Berti

1. Également bon vin piémontais.
2. Encore un vin du Piémont.
En italien l'on dit : changer de caleçons (culotte), pour changer de veste. Ici l'allusion est directe, Crispi ayant, on le sait, changé plusieurs fois d'opinion.
Le jeu de mots porte sur *brachetto* et *brache*.
3. Toujours des noms de vins; et comme il s'agit de vins renommés, Crispi n'ose pas avouer son faible pour eux, dans la crainte de passer pour un aristocrate.

a donné sa démission de directeur général de la sûreté publique. Je te prie de ne pas reproduire cette nouvelle, car c'est un simple ballon d'essai pour savoir s'il est encore en Italie des gens assez naïfs pour croire à l'existence d'un pareil fonctionnaire.

« 3e P.-S. — Je te serai reconnaissant de ne pas suivre le mauvais exemple de l'*Opinione* et de la *Tribuna*, en prêchant la reconstitution des partis. En Italie les partis politiques se portent fort bien; ce serait dommage de les déranger, les pauvres!

« Du reste la Constitution ne saurait être en danger quand, au pouvoir, se trouvent des hommes comme moi.

« Pour copie conforme : Fra Piccione. »

Toute la politique intérieure se trouve ainsi résumée en une succession de récits ou de dessins plaisants. Luttes avec le Sénat et la Chambre, ces éternels empêcheurs de danser en rond, colères du Proconsul qui, harcelé de tous côtés, finit par envoyer sa tête à la droite, son cœur à la gauche — ce qu'un journal appellera la politique des deux mains, — prières et supplications des députés qui, sous la menace de dissolution et



LE 42e ANNIVERSAIRE DU STATUT [1]

Entre les mains de don Ciccio le statut ressemble à ce petit diable que les charlatans des places publiques montrent dans nn bocal et font monter ou descendre à volonté. Pauvre diablotin !

(*Fischietto*, 31 mai 1890.)

1. Le statut est la constitution libérale octroyée au royaume de Sardaigne en 1848, par Charles-Albert.

d'élections nouvelles perpétuellement suspendue sur leur tête, ne savent plus à quel saint se vouer et se voient finissant leurs jours au milieu des flammes du Purgatoire. Ici, il va à confesse chez les rouges et chez les noirs : là, nouveau saint Crépin, *divus Crispinus*, il cherche à arranger la



Crispi, dans un élan oratoire, envoyant sa tête à la droite défunte. (*Pasquino*, 1889.)

botte italienne et la pantoufle romaine de façon qu'elles puissent être chaussées par le même personnage; autre part, ce sont les péripéties du fameux attentat Caporali mettant en mouvement médecins, psychologues, légistes. Le *Pasquino* se demande si le ministre Crispi n'aurait pas été blessé par un certain Crispi jadis conspirateur et fabricant de projectiles pour personnages officiels.

Mais tout cela, pour si amusant qu'il puisse être, ne présente rien de très particulier. C'est l'histoire des ministres et des discussions parlementaires dans tous les pays du monde. Ne faut-

il pas toujours un personnage pour servir de tête de Turc aux attaques des députés? En Italie ce sera Crispi, en Allemagne Bismarck, en France Jules Ferry. Les incidents et les types diffèrent :



Don Ciccio, du haut du ciel, continue à faire la sourde oreille aux prières des députés qui lui demandent d'être, une fois pour toutes, sauvés des flammes du Purgatoire.

(*Fischietto*, 30 septembre 1890.)

le fait en lui-même est identique. Ici, le personnage résiste plus ou moins longtemps; là, il réduit toutes les coalitions à l'impuissance.

Durant cette lutte, la caricature italienne estelle parvenue à dégager quelques figures, à faire



LES VACANCES DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE

Enfin ! les voilà partis. Le chef pourra, au moins, confectionner tranquillement ses pâtés.
Et quels pâtés, il va faire !

(*Fischietto,* 19 juillet 1890.)

de certains types la personnification vivante des partis, ou bien n'a-t-elle vu que des individualités: voilà ce qu'il faut se demander.

De types il n'en est, pour ainsi dire, point;



L'opposition au Sénat.

Le Sénat, lui aussi, a voulu montrer à don Ciccio qu'il se moquait de ses coups de foudre, et au lieu d'un seul article, il eût, volontiers, rejeté toute la loi sur les Œuvres Pies si, pour se couvrir, don Ciccio n'avait, bien mal à propos du reste, invoqué l'autorité royale.

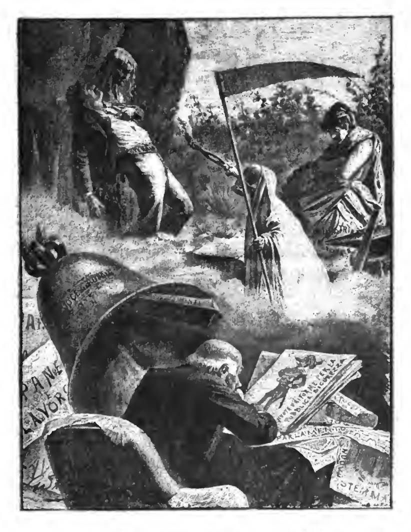
(*Fischietto*, 10 mai 1890.)

* Le sénateur qui figure ici au premier plan est censé représenter Alfieri, celui qui fit rejeter la loi sur les Œuvres Pies.

cette imagerie n'a ni ventripotents, ni individus cacochymes; elle n'a même pas inventé un paysan italien qui puisse se placer aux côtés du Jacques Bonhomme français ou du Michel allemand. Quel-

quefois — bien rarement — un vieillard plus ou moins ratatiné, au nez d'aigle, au menton en galoche, qui sera la personnification des idées réactionnaires du Sénat, et c'est tout. Un seul type se présentera avec une certaine persistance aux côtés de Crispi, don Achille, son majordome : nous le verrons sur les caricatures qui ridiculisent avec tant d'esprit le ministre italo-bismarckien.

Cette imagerie n'a pas fait mouvoir, non plus, de nombreux personnages. De tous les hommes politiques, de tous les collègues qui entourent Crispi, — heureux les ministres non caricaturés! — la plupart restèrent à l'arrière-plan. A noter parmi ceux que retiendra le crayon : Cavallotti, le poète, le dramaturge, le porte-parole de l'extrême-gauche qui, dans toutes les villes où Crispi, lors des élections, alla discourir ou banqueter, opposa discours à discours, banquets à banquets, Cavallotti qu'on fait disparaître sous la toge du professeur ou émerger d'une veste trop étroite; Bonghi, ancien ministre, philosophe érudit, traducteur de Platon; Imbriani, le tribun napolitain à la parole vibrante qui, sous ses prénoms de Matteo-Renato, sera transformé en enfant terrible; Zanardelli, qui, ministre de la justice,

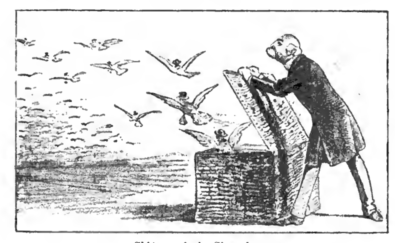


LA CRISE OUVRIÈRE ET LE GOUVERNEMENT

* La femme assise à droite représente l'industrie nationale qui se croise les bras. Devant elle la Mort qui fauche l'ouvrier tombant d'inanition. En vain la voix du peuple retentit aux oreilles de Crispi. Le ministre examine les nouveaux uniformes pour la garde civique.

(*Epoca*, 20 janvier 1891.)

passa pour l'intime de Crispi; Luzzati, qui sera ministre des finances; Antonelli, l'homme du noir continent qui, après avoir recherché la main de Mlle Crispi — le fait est à noter — jettera quelque lumière dans les ténèbres du *Livre Vert*; Bian-



Clôture de la Chambre.

Don Ciccio ouvre la pigeonnière : il faut voir avec quelle volupté les pigeons voyageurs prennent la clef des champs.

(*Fischietto*, 15 juillet 1890.)

cheri, président de la Chambre des députés.

Et encore l'image ne donnera à ces figures de second plan qu'une place restreinte; c'est dans les articles satiriques, dans les parties dialoguées surtout, qu'elles apparaîtront. Le texte suit, du reste, les particularités du crayon : comme lui, il se complaît en ces récits où, invariablement, l'un

Histoire lamentable et émouvante de Ciccio et de Joséphine et de Matteo-Renato, mauvais sujet qui, pour avoir voulu... rouler, a fini par... être roulé.



Ils allaient par la ville, heureux et tranquilles, quand, au détour de la chaussée, ils rencontrèrent *certain personnage,



Beau garçon, mais assez mauvais sujet, qui nourrissait en lui quelque idée folichonne.



Pour faire une niche à Ciccio, il lui soulève Joséphine, qui se laisse prendre (la main) sans paraître froissée.



D'où fureur du farouche Sicilien qui menace de rompre sur-le-champ avec sa bien-aimée.

* Joséphine est censée représenter M. Biancheri, président de la Chambre. Quant à Matteo-Renato l'irrédentiste, c'est, on vient de le voir, Imbriani qui, avec Biancheri, fit assaut de politesse vis-à-vis de la France. Le chien qui suit Crispi porte le nom du journal de l'ex-ministre, la *Riforma*.

des deux personnages dépouille son sexe, en ces idylles... androgynes qui déroutent nos idées, qui heurtent si violemment nos principes.

C'est ainsi que Biancheri deviendra Blanchette, la maîtresse chérie de don Ciccio, sur le sein de laquelle le tout-puissant ministre aime à reposer



Heureusement la vieille amitié sut vaincre l'outrage et la douleur. « Viens dans mes bras, petite infidèle », lui dit Ciccio.



Conclusion. Les femmes honnêtes doivent être à la coule, et, au besoin, savoir donner des leçons de maintien aux amoureux trop entreprenants.
(*Fischietto*, 15 mars 1890.)

sa blanche tête. Rendez-vous, lettres d'amour, brouilles, raccommodements, rien ne manque à ces amusantes parodies. Si Ciccio va souvent trouver Blanchette dans sa... chambre où elle l'attend seulette, c'est que Blanchette possède la clef de cette majorité si chère aux ministres. Et tout cela est d'une sentimentalité parfaite.

De là, dans la littérature et dans l'imagerie

cette sorte d'attirance, de câlinerie, de chatterie, une des particularités du caractère italien. Sous la plume ou sous le crayon, le *Vieni meco* de Crispi, ce « viens avec moi » si généreusement adressé à tous les députés, prend quelque chose d'enveloppant, revêt des allures topiques et indéfinissables. Voici, dans cet esprit, l'idylle que s'amusait à conter le *Fischietto*, idylle venant à la suite d'une courte brouille occasionnée entre nos deux tourtereaux par une sortie intempestive du jeune Renato.

« Deux heures sonnaient à Montecitorio. Blanchette, prête à recevoir son amoureux, était rayonnante de bonheur.

« Enfin la grande porte s'ouvre et don Ciccio se laisse tomber dans les bras de sa maîtresse.

« Oh! ma Blanchette, m'aimes-tu encore?

— Quelle demande! Ne t'ai-je pas toujours aimé, alors même que tu me fuyais?

— Tais-toi, mon cœur. Le passé est le passé. A quoi bon rouvrir nos plaies!

— Alors, viens-tu trinquer avec moi?

— Non, pas encore, car la joie terrestre n'est que fumée passagère.

— A ta guise, mon cher Ciccio, et en attendant

les beaux jours je dirai à mon Renato qu'il est un écervelé, qu'il doit s'incliner devant son maître.

— Dieu t'entende, Blanchette! Nos cœurs à jamais unis serviront d'exemple aux générations futures. »

L'idylle dans la politique! Théocrite et Virgile à Montecitorio. Oui, mais nous ne sommes plus à l'âge d'or, à l'époque des unions désintéressées. Quand un ministre et un président de Chambre échangent entre eux des paroles aussi douces, c'est qu'il y a très certainement sous roche quelque projet machiavélique. L'orage grondait; il allait éclater. Voici, pour faire suite à l'idylle, la catastrophe, parodiant d'une façon piquante les tentatives d'intimidation de Crispi à la Chambre. De quoi s'agit-il, du reste? D'une légère modification au règlement :

Messieurs les députés,

Monsieur le Président de la Chambre, ému par les allures tapageuses des dernières séances parlementaires, a l'honneur de vous proposer les modifications suivantes au règlement, en vous priant de les approuver pour de hautes raisons politiques et surtout..... africaines.

Art. I.

Tout député aura le droit de s'exprimer librement à la tribune..... toutefois après permission préalable du président.

Art. II.

Tout député, avant d'interpeller le gouvernement, devra

remettre le texte de son discours entre les mains du président pour avoir son approbation.

Les discours devront être écrits sur papier timbré à vingt lires.

Art. III.

Tout député qui aura l'honneur de parler aux membres du gouvernement devra se tenir yeux baissés et mains jointes : avant de prendre la parole il se mettra à genoux; son discours une fois..... terminé, il se prosternera.

Art. IV.

Tout député qui, dans la chaleur de la discussion, osera interrompre M. le Président du Conseil, sera immédiatement expulsé si c'est la première fois que pareil fait se produit; s'il récidive, on lui infligera le châtiment de la savate, et s'il « triplicie » il sera, par grâce, condamné à la réclusion pour deux mois.

Art. V.

Tout député sera obligé de recevoir *gratuitement*, le sourire sur les lèvres, les réprimandes dont M. le Président du Conseil voudra bien le gratifier. Cette conduite exemplaire pourra lui servir de titre à l'obtention d'une préfecture.

Art. VI.

Tout député, après avoir prêté le serment d'usage, sera tenu de baiser la main de M. le Président du Conseil.

Et grâce à ces simples dispositions, l'ordre social sera sauvé.

Pour le conseil de Présidence,

F. Piccione.

Crispi tout-puissant! Crispi tyran! Crispi Proconsul! Voilà bien la véritable impression qui se dégage de toute cette imagerie dirigée spécialement contre un homme. Là où les Allemands, dans un esprit toujours humoristique, virent Bismarck, les Italiens, dans un esprit bien diffé-

rent, visèrent Crispi. Le ministre a pu les éblouir, les charmer ; il n'en a pas moins pesé lourdement



Histoire romaine.

Le dictateur Crispi mettant au pas les oies capitolines (soit les conseillers municipaux de la ville de Rome) et se rendant en triomphateur au Capitole, en passant sur les décombres de la crise édiléenne, pour poser les bases d'une nouvelle Rome... *toute à lui*. Qu'il prenne garde à la roche Tarpéienne !

(*Fischietto*, 1890.)

* Cette caricature est une allusion à la grande société constituée en vue de la construction d'une Rome nouvelle. Cette société, qui était patronnée par le Conseil municipal, ayant fait faillite, Crispi en prit prétexte pour dissoudre le Conseil municipal et le remplacer par des hommes à sa dévotion.

sur eux. Il est facile de s'en convaincre, les caricatures n'ayant pas seulement la *vis comica*, mais encore une sorte d'expression de crainte et de

lassitude. On le ridiculise parce qu'on le redoute. Le rire n'empêche pas l'effroi.

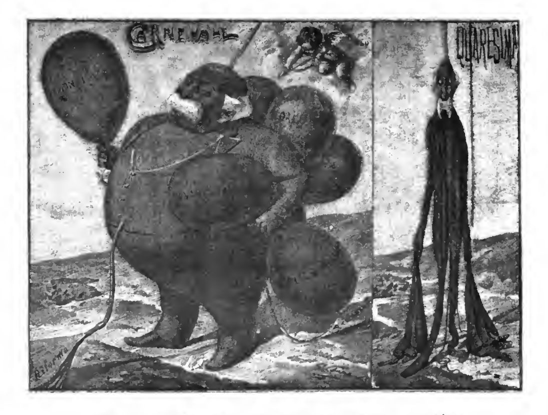
Rarement, il est vrai, l'image a aussi complètement déshabillé un homme : quand on a parcouru



A l'antichambre.

« Le maître arrive. Attention au commandement! Au premier tintement de la sonnette, vous devez tous crier en chœur : Vive le patron! »
(*Fischietto*, 6 décembre 1890.)

l'*Época*, le *Fischietto*, le *Pasquino*, la suffisance, la jactance du personnage ne font plus doute. C'était bien un ballon gonflé. Il s'était imposé par une manœuvre des plus habiles; il s'était montré rusé compère, intimidant, puis captivant l'esprit public, se servant à tour de rôle de Bismarck et de Ménélik, se disant l'intime, se lais-



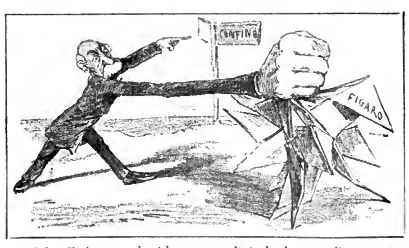
CRISPI EN TEMPS DE CARNAVAL ET EN TEMPS DE CARÊME

* Sur les deux soufflets qui le gonflent on lit : *Riforma* et *Capitan Fracassa*, ses journaux.

(*Epoca*, 12 février 1891.)

sant appeler l'*alter ego* du chancelier prussien.

La caricature a débiné le truc. Abandonné par son « cher » Bismarck, il se rejettera sur Ménélik, mais lorsqu'il sera privé de ces appuis, lorsqu'il ne pourra plus faire miroiter devant le



Si don Ciccio, en expulsant les correspondants des journaux étrangers, a cru faire montre de sa toute-puissance, il s'est bien trompé, car il n'a fait que donner une nouvelle preuve de son ...insuffisance.
(*Fischietto*, 15 avril 1890.)

* Crispi qui, en avril 1890, interdisait au *Figaro* l'entrée en Italie, accueillait à bras ouverts en septembre de la même année le représentant du *Figaro*, M. Jacques Saint-Cère.

peuple les deux personnages aux attractions multiples, il ne lui restera plus qu'à s'effacer, qu'à disparaître, s'il ne veut pas être pendu haut et court par une population désabusée.

La caricature libératrice a ainsi cloué au pilori

le tyran de Montecitorio, Ciccio l'expulseur, Ciccio le gendarme, le grand tombeur de journaux. Son remède c'était l'expulsion, il est mort d'une expulsiomanie rentrée. Voici comment le *Fischietto* s'amusait à le railler et à lui prédire sa fin :

A la porte du Palais Braschi se trouve affiché l'avis suivant :

BISMARCK DIT CICCIO

MÉDECIN-CHIRURGIEN-EXPULSEUR

Opère au dedans et au dehors.

L'Italie manquant d'un « expulseur » don Ciccio s'est dit :

« Si je me faisais expulseur! Au printemps rien n'est plus hygiénique qu'une expulsion de pustules! Et cela me vaudra des remerciements dans l'intérêt de la santé publique. Pour me faire la main j'ai expulsé des journalistes, mais j'arriverai, sans doute, à expulser quelqu'un d'autre!... Palamenghi?

— A vos ordres, Excellence.

— Nous avons expulsé d'Afrique, n'est-ce pas, Mercatelli et Scarfoglio [1] qui cherchaient à dimi-

1. Deux voyageurs pour le compte de compagnies commerciales, qui faisaient, très habilement et pacifiquement, des explorations fructueuses.

nuer notre prestige; nous avons expulsé d'Italie un Prussien et deux Français qui ébranlaient



Crispinata.

Arrivé au pouvoir avec une auréole de tolérance, don Ciccio a tenu à prouver qu'il n'était pas moins intolérant que ses prédécesseurs. Et il se livre avec volupté à la chasse aux... canards.

(*Fischietto*, 20 mars 1888.)

* Les trois personnages également en gendarmes, placés au fond, sont Depretis, Cairoli, Minghetti, les « prédécesseurs » de Crispi.

notre crédit financier à l'extérieur; il serait bon, maintenant, d'expulser quelque Italien.

— Toujours aux ordres de Votre Excellence.

— Dis un peu : ne pourrions-nous pas expulser les promoteurs du banquet de Naples [1] organisé pour miner les institutions de mes... portefeuilles?

— Vraiment, je ne saurais.

— J'en parlerai à Zandarelli!... Lui saura bien.»

Ainsi la réputation du grand expulseur a fait son chemin et don Ciccio a ouvert des bureaux pour ajouter à ses opérations habituelles tout ce qui concerne l'étude des grands problèmes.

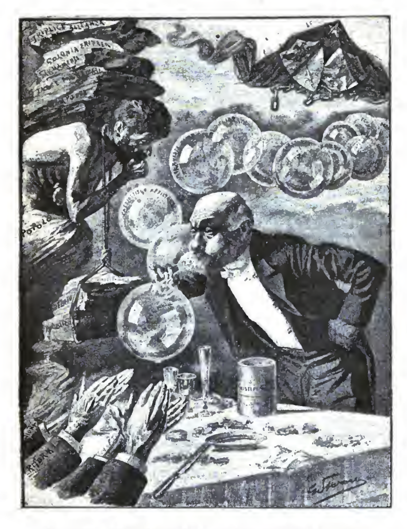
Les ouvriers sans travail s'agitent-ils dans les rues de Rome, il met en pratique son système : Expulsion.

Le député Costa le gêne-t-il, il a recours à sa seule panacée, l'expulsion... de la Chambre sous forme d'un mandat d'arrêt.

Battarelli [2] ne peut-il pas arriver à dompter les séditieux à Rome, un ordre d'expulsion est tout aussitôt signé.

Des femmes joyeuses vivaient en certain endroit retiré : dans un mouvement de généreuse impétuosité, il a également rendu contre elles un décret... d'expulsion.

1. Banquet organisé par Imbriani contre la réélection de Crispi.
2. Chef de la police romaine.



LE GRAND MYSTIFICATEUR, FABRICANT DE BULLES... DE SAVON

Composition de A. Starace à propos du discours de Florence.

Le personnage qui succombe sous le poids de ses fardeaux représente le peuple italien. Il a au cou une pierre... de taille : la dette publique.

Sur les bulles de savon on lit : *Patriotisme officiel*, *Interview Saint-Cère*, *Liberté*, *Justice*, *Economie*, etc.

(*Epoca*, 9 octobre 1890.)

13

Dehors! dehors! C'est son cri de guerre, son mot d'ordre, son drapeau. Dehors! mais il se pourrait bien que le pays à son tour perdît patience et envoyât aussi dehors le grand expulseur.



Buffalo-Bill ayant dompté à Rome les poulains du duc di Sermoneta * Buffalo-Crispi entreprend de dompter le cheval de Montecitorio.
(*Pasquino*, 1890.)

* Grand sportsman qui a les plus belles écuries de Rome.

C'est fait; le pays a rejeté le « grand expulseur », le charme est rompu. Il avait voulu jouer « au gendarme », être le premier brigadier, le plus chevronné du royaume; à son tour l'Italie s'est « gendarmée ».

La foule qui attendait « le maître », demande

aujourd'hui le coupable. Ce n'est plus comme avant 1870 : « Rome ou la mort! nous voulons Crispi », comme en 1890 « Vive le patron! » c'est: « Notre argent et notre royaume d'Afrique! »

En vain voudra-t-il avoir recours à son truc habituel, le banquet. Cela ne prend plus. En vain proteste-t-il contre ce qu'il appelle une atteinte à la liberté, au droit de réunion. C'est par des trognons de choux que le pays paraît vouloir répondre à ses réclamations.

Il avait dompté l'opposition comme un cheval rétif; le cheval, mal dressé, a repris le dessus; il avait fait trembler, à son tour il va trembler; fier, insolent, campé sur son char romain, il était monté au Capitole, le voici maintenant à la roche Tarpéienne. Il refait l'histoire à ses dépens.

Grâce à la plus machiavélique des politiques, Bismarck a reconstitué un Empire et bouleversé l'équilibre européen : Crispi n'a fait que lancer à travers l'espace d'énormes bulles de savon; de tous ses beaux projets, de tous ses discours, que reste-t-il? Du vent. Certes l'*Época* l'avait bien jugé quand elle l'appelait le plus grand mystificateur des temps modernes, quand elle le traitait de « Bismarck en baudruche ». Certes le *Don Chis-*

ciotte traduisait bien le sentiment public lorsqu'il écrivait, en parlant de certaines incongruités : « bientôt on ne dira plus : tu as fait un p.., mais tu as lâché un... Crispi. »

Don Ciccio, lui, se croyait plus solide; il pensait



On vendange !!

A bas les mains! Lorsqu'ils seront mûrs, lui seul les cueillera.
(*Pasquino*, 1890.)

* Caricature relative aux élections que Crispi se réservait de faire lorsqu'il jugerait le moment propice.

pouvoir naviguer longtemps encore contre vents et marées; il s'était grisé, il avait été pris à son propre piège. Tant qu'il serait de ce monde, les récoltes de l'Italie ne lui appartiendraient-elles pas? Tant qu'il serait là, les Bismarck et les Tisza pouvaient disparaître; à lui seul il saurait bien

13.

accomplir l'œuvre de trois et mener la Triplice en laisse. Le 3 janvier 1891, le *Fischietto* lui faisait dire : « J'ai commencé l'année en buvant à ma santé; n'est-ce pas la meilleure chose que je puisse souhaiter à l'Europe? J'aurais bien voulu faire cadeau de deux de mes portefeuilles à Rudini et à Luzatti, mais j'ai réfléchi que j'avais, pour cela, toute l'année à ma disposition. Donc à quoi bon se presser? » Le rusé Sicilien fut, on le sait, mauvais prophète. Il était aveuglé par les louanges des intéressés; il était assourdi par les brillants morceaux de son orchestre habituel aux trois chefs bruyants : *Riforma*, *Capitan Fracassa*, *Opinione*.

Et pourtant que d'avertissements durant cette année 1890, la dernière du règne crispinien! « Dès aujourd'hui détrompée et se méfiant de toi, la Triple-Alliance s'écriera avant peu : Je te connais,... filou! » lisait-on dans le *Fischietto*.

Puis voici le *Pasquino* qui nous donne un simple dialogue entre lui et son fidèle Grimaldi :

« Crois-tu qu'il soit possible de rogner encore quelque chose sur mon budget?

— Rien, à moins que l'Italie ne se décide enfin à te rogner toi-même. »



DE L'OLYMPE A LA CUISINE

« Et maintenant, ami Crispi, songeons aux choses pratiques et voyons quelle figure nous pourrons faire dans le monde avec les dix-neuf sous qui nous manquent pour constituer un franc. »

(*Pasquino*, 2 juin 1889.)

Ailleurs ce sera le *Don Chisciotte* qui, à propos de l'envoi d'Antonelli[1] en Afrique, s'amuse à énumérer ce qu'il appelle les candidats à l'étranger. « Fortis, qui est un radical à la façon anglaise, ira, dit-il, sur les bords de la Tamise[2]; Giolitti, comme tous les caissiers dont la caisse est vide, filera sur Bruxelles[3]; Gianturco sera envoyé en Allemagne pour faire la connaissance du seul pays où il soit connu; Papodopoli sera déporté en Champagne d'où il ne reviendra pas[4]; Mariotti, le traducteur de Démosthène, ira voir s'il existe encore quelque part un pays s'appelant la Grèce[5].

« Mais lui, don Ciccio, lui qui aime tant les promenades, ne pourra-t-il jamais aspirer à pareil bonheur? Pour l'instant, pas, mais avant peu ses

1. Le comte Antonelli, de la famille du fameux cardinal, restera le plus intrépide des voyageurs italiens. Sans cesse repris par la nostalgie de l'Afrique, c'est lui qui entama les premiers pourparlers avec Ménélik, roi du Schoa. On a vu plus haut (page 131) qu'il avait été un instant question de mariage entre lui et l'une des filles de Crispi.

2. Publiciste et auteur dramatique de grande valeur, fondateur du journal *Il Pungolo*.

3. Ex-ministre des finances.

4. La Champagne doit être considérée, ici, comme une allusion aux fameuses factures de cognac, champagne, et autres liquides bus à la Consulta (Ministère), et que la Chambre refusa de payer.

5. Mariotti, homme de lettres, fut sous-secrétaire d'État à l'Instruction publique en 1887.

désirs deviendront peut-être une réalité. Et il agirait sagement en choisissant dès à présent un pays plus en rapport avec ses idées de grandeur, car il est impossible, qu'un jour ou l'autre, l'Italie



Omnipotence crispinienne.

A force d'imiter le grand chancelier, don Ciccio finira par faire « chanceler » (disparaître) jusqu'au souvenir de son passé. Lui qui prétendait « démocratiser » la monarchie! Pour peu que cela continue, on le verra arrêter et conduire au poste cette Liberté toujours loyalement et scrupuleusement respectée par la Monarchie, qu'il représente... si mal.

(*Fischietto*, 8 février 1890.)

ne se décide pas à l'envoyer... promener au dehors. »

Ainsi donc, de toutes parts, on le menaçait de la botte maternelle. Lui, la sachant molle et patiente, continuait paisiblement ses exploits, frappant de-ci et de-là, se livrant comme par le



LA CRISE, composition de G. Giusti.

* En haut, dans le coin, Crispi cherche à se débarrasser de la camisole de force. C'est une allusion à la lettre qu'il écrivit jadis à Cavallotti, lettre dont il essaya vainement de nier l'existence et où il disait supporter difficilement la camisole de force dans laquelle le roi cherchait à étouffer les aspirations italiennes. Le cercle du haut est donc censé représenter la couronne d'Italie.

Les quatre personnages accrochés sont Bonghi, Saracci, Nicotera, Farini, ministres ou ex-ministres : suivant l'inscription, ce sont les larves de l'Italie momifiées dans la matrice. — Dans le bas, au-dessous des sque-

passé à son exercice favori, la chasse aux canards. Il n'avait pas pensé au revers, au fameux revers de la botte, c'est ce qui l'a tué.

Lésée dans ses libertés, trompée dans ses espérances, atteinte dans sa fortune, l'Italie a violemment secoué l'homme aux trois portefeuilles, et lui a fait payer chèrement son obséquiosité à l'égard de Berlin. De même que, pendant la guerre, nombreux furent les sous à l'effigie de Napoléon III qu'une fureur aveugle ornait du casque prussien, de même, pendant une année, Crispi put voir la célèbre pointe émerger partout du fond de sa bourgeoise coiffure.

En un mot l'Italie s'est reprise quand elle a acquis la certitude que cet homme, si avide de gloire et de popularité, avait toujours pensé à lui et jamais au pays, qu'il avait grossi les budgets sans utilité pratique, qu'il n'avait rien tenté pour relever le commerce ou l'industrie. Ou plutôt

lettes de *von* Bismarck et de *von* Crispi, on lit : « Marmottons entre nos dents un *requiescat in pace* sans plus amples discours. » A droite est le tombeau de Crispi portant comme inscription : « *Dies Iræ!* Il est mort Cecco (diminutif de Francesco, en patois); il a reçu le coup fatal, François. Il nous a débarrassés. » Une seule couronne est déposée, celle d'Imbriani.

Allusion assez piquante, sur la tombe est un fiasco, soit une de ces bouteilles entourées de paille dans lesquelles on met les vins d'Italie, manière polie de dire que le grand homme a fait *fiasco*.

(*Época*, 8 février 1891.)

lorsqu'elle s'est vue dans l'impossibilité de bouger, serrée dans la camisole de force de la Triple-Alliance, elle a jeté par-dessus bord le ministre qui l'avait de plus en plus poussée dans une voie dangereuse. Crispi, c'était fatal, devait amener Crisi..., crises financières, crises économiques, crises sociales.

« Assez parlé! assez banqueté! » a dit alors l'Italie à cet avocat casqué à la prussienne qui se pavanait triomphant et couvert de lauriers, entouré d'un triple rayon lumineux. L'Europe a retenti de tes hauts faits, tu trônes à l'Olympe des grands politiciens, tu es un homme d'État d'une habileté incontestable : soit. Tout cela est fort bien, mais il faudrait songer aux choses pratiques et la vérité est que je suis ruinée. Que faire quand il manque dix-neuf sous sur un franc! — Se débarrasser, a répondu la satire, de celui qui ruine, qui ronge le pays jusqu'à la moelle.

Et désormais l'on sent passer à travers l'estampe un souffle profond de patriotisme indigné. Telles images sont à retenir comme autant de pages historiques; documents précieux pour l'avenir.

Ici — c'est le *Fischietto* qui tient le crayon — l'Italie agonise entourée de ses enfants, sur un lit

de misère. Elle meurt rongée par le phylloxera :



Don Ciccio, de sa main droite, a voulu atteindre les esprits, et les esprits se sont vengés. Il est tombé lourdement sur son poing formidable, entraînant dans sa chute tout le banc des ministres.

(*Fischietto*, 3 février 1891.)

* Ceci est une image comme les Italiens aiment à en faire, Crispi ayant été renversé lors de la discussion du projet de loi sur les alcools qu'il voulait imposer. Les personnages dans le coin à droite sont les amis des anciens jours : Lanza, médecin garibaldien, et Sella, qui sortent du royaume des ombres, enveloppés de leur drap mortuaire, pour le poursuivre à coups de seringue et de soulier. Comme toujours Crispi est représenté avec une énorme main, la main du despotisme.

or le phylloxera c'est Crispi qui, au bord de la mer,

empile ses sacs d'écus et va gagner le large.

Là, ce sont toutes les grandes compositions de l'*Época* qui demandent à être détaillées par le menu.

D'abord : « Nos saints ». Au ciel rayonnent les têtes de Garibaldi, de Mazzini, d'Aurelio Saffi. L'Italie est assaillie de mouches venimeuses, au premier rang desquelles se voit Crispi ; dans le bas, arme au pied, un bersaglier, un soldat français, un franc-tireur de l'indépendance italienne qui paraissent attendre le moment opportun pour tuer ces bêtes malfaisantes.

Puis viennent : « Nouveau système du Dr Koch pour guérir de la Crispinade ». L'Italie, sur un fauteuil de malade, subit l'opération césarienne, on lui arrache Crispi du ventre.

« Revanche ! » La France, fière guerrière, s'appuyant sur son épée ; dans le fond les têtes de Bismarck et de Crispi rivées à la même chaîne, tandis que l'Alsace et la Lorraine font retour à la mère patrie.

« Tragi-comédie. » Crispi, soldat romain, traînant après lui le peuple en croix.

« L'Italie livrée pieds et poings liés au brigandage » tant que luira au ciel le soleil Crispi.

« Crispi-César incarnant en lui l'État et la

municipalité » recevant des trognons de choux et disparaissant sous les huées populaires.

« Ce que verra l'année 1891. » Le Temps[1], sur un rocher, tient dans le vide, au bout d'une corde, Crispi : la main du peuple, armée des ciseaux de l'indignation, va couper le fil et précipiter l'homme au fond d'un noir précipice.

Voilà ce qu'a vu cette grande allégorie graphique chassant les rats Crispi du fromage italien qu'ils rongeaient à belles dents. Quand on lui demande : « Crispi ! quel est cet homme? quels sont ses principes? » elle répond indignée : « Ce n'est pas un homme! Ce ne sont pas des principes, c'est cinq milliards volés au pays. »

Non, quoi qu'on puisse dire, quand bien même ils seraient rivés à la même chaîne, entre le Bismarck et le Crispi vus par l'image il y a tout un monde.

Là-bas, c'était la caricature bienveillante, relevée d'une légère pointe d'humour : ici, c'est la satire vengeresse.

Là-bas, le pays fut satisfait; ici, le pays a été trompé.

1. Le Temps est figuré sous les traits de M. de Rudini, aujourd'hui président du ministère qui a remplacé le ministère Crispi.

VIII

LES CARICATURES SUR CRISPI « ALLEMAND »

Ciccia, *prima donna* de la « Triplice ». — Le perroquet germanique. — Don Ciccio et les trois poils de Bismarck. — Trois têtes sous le même poil. — La Triplice tirée par ses trois cheveux. — La houppelande de Bismarck et la veste de don Ciccio. — LUI et *lui*. — « Mon ami » Bismarck. — Le départ solennel pour Berlin raconté par le *Don Chisciotte*. — Don Ciccio à Berlin voulant rendre à l'Europe un service exemplaire. — De l'inconvénient d'apprendre l'allemand comme un perroquet à l'aide d'un « Manuel ». — Otto *von* Crispi. — Mon ami Caprivi. — L'entrevue de Milan.

Le premier acte de la trilogie crispinienne est terminé; le tyran de Montecitorio disparaît; il n'y a plus ni gendarme, ni « banqueteur ». Un nouveau personnage entre en scène, Mlle Ciccia, à la fois *prima donna* de la Triple-Alliance et première danseuse du théâtre de la cour à Berlin, dont les débuts seront très remarqués. C'est une artiste pleine de grâce et d'une prodigieuse habileté, écrivait-on de Rome à la chancellerie prussienne lorsqu'elle apparut pour la première fois au milieu du concert européen. Depuis, elle a

gagné tous ses galons et conquis tous les cœurs. Quand Bismarck dut abandonner la direction des affaires politiques on lui confia les rênes du char de la Triplice, et l'Europe étonnée crut qu'elles étaient toujours tenues en mains par le vieux diplomate.

Toutefois, pour d'aucuns, Mlle Ciccia serait un perroquet germanique, espèce rare et très particulière, dont il se trouve quelques échantillons dans la péninsule italique. Ce perroquet voyageur aurait même fort amusé par sa gentillesse et par ses exploits les habitants des différentes cités. Loin d'avoir, à la façon de ses congénères, un faible pour les mots gras et les polissonneries, il ne se plaisait que dans la fréquentation des grands personnages et dans les conversations diplomatiques. Du reste, il cause volontiers et, comme il a acquis une certaine célébrité, les journaux, toujours à l'affût de l'extraordinaire et de la nouveauté, se sont empressés de reproduire ses dialogues habituels :

« *1re demande.* Connais-tu Bismarck, Jacko?

— Oui, oui, oui, c'est mon *plous* intime ami.

2e demande. As-tu vu Bismarck, Jacko?

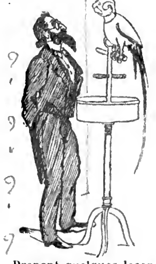
— Oui, oui, oui.

— Et que t'a-t-il dit?

— Que j'étais le *plous* grand homme d'État de la terre. »

A cette modestie on reconnaît le seigneur don Ciccio, transformé pour la joie du public en perroquet d'outre-Rhin.

Voir Bismarck! Jouer au Bismarck! Avec le grand chancelier diriger en maître les affaires de l'Europe, est-ce que cela ne fut point la constante préoccupation de Crispi, est-ce que cela ne passa pas chez lui à l'état de monomanie aiguë?



Prenant quelques leçons d'allemand.
Bonjour, monsieur!
(*Don Chisciotte*, 30 avril 1889.)

* Le personnage ici figuré sous les traits d'un professeur paraît être l'Allemand naturalisé Italien Friedlander, directeur de l'Agenzia Stefani-Reuter.

D'où l'amusant personnage créé par la caricature italienne, un Crispi se plongeant dans l'eau bismarckienne, cherchant, par tous les moyens, à acquérir le physique de son ami. N'existe-t-il pas, entre les grands hommes, certains rapprochements naturels, certains airs de famille? Ministre de la Triplice, il a trois por-

tefeuilles, trois colliers, trois femmes; il lui faut les trois cheveux de Bismarck. Que ne fera-t-il point pour arriver à orner son crâne



Don Ciccio continuant à *bismarckériser*.

Son occupation journalière consiste à observer si les trois fameux poils apparaissent à l'horizon de son crâne chauve.

(*Fischietto,* 3 avril 1888.)

de ces trois poils désormais historiques, inventés par l'imagerie berlinoise, et que la caricature italienne va transplanter sur le crâne chauve et luisant de son premier ministre. Si ce fut

une opération longue et délicate, le succès, il faut le reconnaître, répondit aux efforts. Grâce à certaine pommade diplomatique destinée à faire pousser le triple cheveu sur les têtes illustres, grâce surtout à son génie naturel, Crispi, qui consacrait à l'opération bismarckienne jours et nuits, vit bientôt apparaître à son horizon crânien les germes de la chevelure célèbre. Grande fut sa joie lorsque dans le miroir, devenu son confident intime, se dressèrent à hauteur voulue, droits et fiers, les poils si impatiemment attendus.



Joie de don Ciccio, le grand homme de la Trinacrie, des trois femmes, des trois colliers, des trois portefeuilles, en se voyant pourvu des célèbres trois cheveux de Bismarck.

(*Fischietto,* 29 mars 1890.)

* Les trois colliers dont il est question ici sont l'Annonciade, qui fait de Crispi le cousin du roi, la Légion d'honneur et l'ordre éthiopien, quelque peu fantaisiste, de Ménélik.

Dès ce moment, Crispi était prêt à remplir le rôle auquel il allait être appelé par la démission de Bismarck; dès ce moment, il était sacré pre-

mier ministre de la Triple-Alliance. De simple roi de cœur, il devenait subitement roi de carreau, roi d'épée; à son tour, il dirigerait, lui, Italien, le

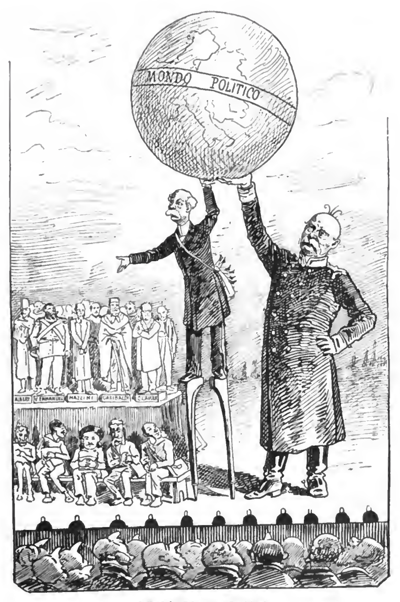


Quand il voulut s'approcher du roi d'épée (roi de carreau), Crispi se trouva changé en roi de cœur.

(*Pasquino*, 1887.)

concert des puissances du Nord. Honneur sans pareil et pour lui et pour son pays!

S'il faut en croire ceux qui ont l'oreille des chancelleries, les trois cheveux ne se perdent jamais, les trois cheveux sont un dépôt sacré; suivant les circonstances on les voit se dresser



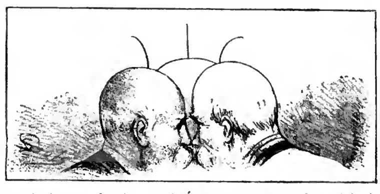
LE DISCOURS CRISPI

« Avec ceux-là j'ai fait l'Italie; avec mes collègues, j'améliorerai l'état du pays; avec « mon ami Bismarck » nous sauverons l'Europe. »

(*Fischietto,* 29 octobre 1887.)

* Les personnages assis sur le banc, au premier plan, sont les collègues de Crispi. A remarquer les six jambes qui sortent du portefeuille du premier ministre car c'est une nouvelle allusion à ses trois femmes.

sur une seule et même tête ou s'éparpiller sur trois têtes différentes. C'est à Bismarck qu'il faut attribuer l'idée de leur division. Dans la crainte de voir son œuvre disparaître, il résolut de confier à Crispi et à Kalnocky partie de son précieux talisman, si bien que pendant un temps, on put



Trois têtes sous le même ...poil. Échange de vues entre les trois instigateurs de la Triplice.

(*Pasquino*, 1889.)

voir trois ministres à un poil former le grand conseil de la Triplice aux trois cheveux possédés en commun. Plus tard, ils échurent, tous trois, à Crispi, jusqu'au jour fatal où, le ministre remercié, ils se trouvèrent sans emploi. En vain par la voie du *Don Chisciotte* et autres organes européens, a-t-on demandé un ministre pour les trois cheveux de M. de Bismarck, ils paraissent ne plus pouvoir rencontrer crâne assez illustre,

terre assez fertile. Don Ciccio l'avait bien dit : « Après moi, *plous* personne il saura continuer l'œuvre de moi et de *moun* ami Bismarck ». O homme modeste, tu ne t'étais point trompé!

Telle est, sous le crayon des humoristes italiens, la seconde incarnation du plus grand homme de la Trinacrie.

Dès l'entrevue de Friedrichsruhe, cette face nouvelle viendra s'ajouter au type en quelque sorte classique du tyran de Montecitorio.

Cette imagerie, pour égayer le public, n'aura pas seulement les trois cheveux; elle évoquera nombre d'attributs particuliers, elle empruntera au casque prussien sa pointe légendaire, elle ira chercher dans la garde-robe du seigneur Crispi certains vêtements historiques et quelque peu oubliés.

« As-tu connu Garibaldi? demande-t-on au perroquet de Bismarck.

— Oui, oui, oui! c'est *loui* il m'a aidé à faire l'Italie. »

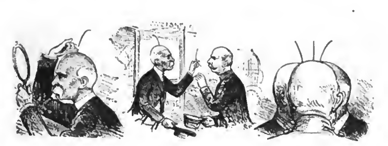
Et, tout naturellement, la chemise rouge de l'expédition des Mille se placera aux côtés de la houppelande de Bismarck. Chemise et houppelande, passé et présent, amours de jeunesse et

amours séniles, les deux pièces les plus importantes du musée Crispi!



On a dit que Crispi était allé prendre la becquée auprès de Bismarck.

La vérité est que Bismarck l'a invité pour lui faire en mains propres un dépôt précieux,



Que Crispi, après avoir conservé ce qui était nécessaire à sa plantation personnelle,

A remis à Kalnocky lors de son retour.

Si bien que, maintenant, la Triple-Alliance est plus étroitement unie, chacun ayant en tête le même objet.

La vérité sur l'entrevue de Friedrichsruhe ou la Triple-Alliance tirée par ...ses trois cheveux.

(*Pasquino*, 1887.)

La houppelande du chancelier de fer : quelle veste pour le ministre italien! Jouer au Bismarck,

cela est bien; encore faut-il en avoir la taille! Voilà ce que comprit et ce que se chargea de montrer par une succession d'images la caricature italienne.

Le *Don Chisciotte*, pour donner plus de piquant à cette satire, fit intervenir dans la lutte un personnage comique, don Achille, le majordome de Crispi, don Achille, petit gringalet, disparaissant sous son bicorne à glands, surmonté, lui aussi, du célèbre paratonnerre. Crispi est si grand que pour atteindre jusqu'à lui, pour lui parler, don Achille est obligé de se servir d'une échelle.

Confident intime, le majordome veille sur son maître avec un soin maternel, il sait combien précieuse est sa santé. Les trois cheveux, la pointe, la houppelande sont l'objet de ses plus délicates attentions. C'est lui qui sera chargé de voir si les trois cheveux poussent; c'est lui qui devra dire si le vêtement bismarckien est à la taille du ministre.

Tous les jours, il ira jeter son coup d'œil sur le jardin Crispi-Bismarck : le miroir ne réflétant rien, son regard africain suppléera aux infidélités du verre de Venise. Mais c'est en vain qu'il arrose; le terrain paraît ingrat.

Tous les jours, entre lui et son maître, s'échangent d'augustes paroles montrant quel



Le pauvre don Ciccio ayant endossé la houppelande de Bismarck.
(*Pasquino*, février 1888.)

intérêt tous deux prennent à la plantation du talisman chevelu.

« Anne, ma sœur Anne! ne vois-tu rien pousser?

— Rien, rien, le terrain est toujours uni.

— Pas même, seulement, le germe d'un des trois cheveux?

— Pas l'ombre d'un.



Entre LUI et *lui*.

(En présence de la menace d'une nouvelle capote de soixante-dix.) Décidément, je joue de malheur. En France, on me traite de *porte-chicanes* (*chicaneur*), en Allemagne on me prend pour un *porte-veste*.

* Le texte italien a un jeu de mots entre *attaccabriga* et *attaccapanni*.
(*Don Chisciotte*, 23 mai 1889.)

— Que devenir?

— Je vous les ferai commander à vis! »

Des trois cheveux l'on passe à la houppelande :



L'ENTREVUE DE FRIEDRICHSRUHE

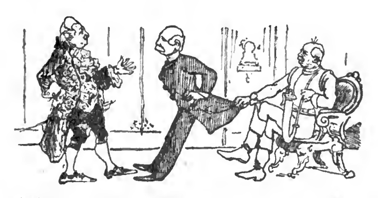
Si Son Excellence le Président du conseil est allée trouver Bismarck pour donner à l'Italie une place plus prépondérante dans le concert européen, espérons au moins qu'elle a en réserve un morceau de musique italienne, et qu'elle ne se bornera pas à être un vulgaire accompagnateur des œuvres allemandes.

(*Fischietto*, 1887.)

« La capote de « l'ami » Bismarck me va-t-elle?

— Excellence, elle n'est pas à votre taille.

— Bien certainement, ces gens du Nord n'ont pas tenu compte de l'ampleur italienne! »



Mirabeau. — Et un homme de la Révolution, comme toi, aurait peur de marcher de l'avant?

Don Ciccio. — Non point, mais j'ai là quelqu'un qui me tire sans cesse à l'arrière.

(*Don Chisciotte*, 26 avril 1889.)

Et c'est toujours dans le même esprit, un feu d'artifice de plaisanteries, de bons mots, annotant, soulignant la marche et les progrès de « l'influenza germanique ». Plus de macaroni, plus de musique italienne! Crispi mange, à tous ses repas, des saucisses de Francfort et ne veut plus entendre que du Wagner. C'est ainsi que l'Italie prend place dans le concert de la Triplice.

Je fais ma partie, répond don Ciccio aux mécontents, à ceux qui trouvent que les intérêts de Donizetti ou de Verdi sont quelque peu sacrifiés. « *Moun* ami Bismarck il aime beaucoup le bruit, mais la mélodie italienne elle est encore *plous* forte que son trombone rayé. » Donc, consolez-vous, braves gens !



« Qu'en dis-tu ? Si je me présentais à Otto [1] avec ma veste de 1860... retournée ! »
(*Don Chisciotte*, avril 1889.)

[1] Otto von Bismarck.

Du reste, « mon ami Bismarck » est un peu comme ces personnages fictifs sur le compte desquels l'on met tout ce qui advient de fâcheux. Ainsi Ciccio voudrait bien marcher de l'avant, lui, le grand révolutionnaire, mais ce farceur d'Otto sans cesse le tire, le retient par les pans de son habit. Ainsi Ciccio voudrait bien être agréable à ses amis de Paris, et l'on sait combien il les porte dans son cœur, mais il ne peut rien faire sans l'assentiment d'Otto. Ainsi Ciccio, homme simple et sans détours, estimant que, seuls, les imbéciles ne changent jamais, ne craindrait nullement de se montrer à l'Europe avec sa veste retournée, mais Otto lui a fait comprendre que ce pourrait être



MYTHOLOGIE DU JOUR

Est-ce Jupiter qui a fait ravir Ganymède? Est-ce Ganymède qui a appelé ce rapt de ses vœux? Dans tous les cas, le nectar sera pour Jupiter.

(*Pasquino*, 1887).

dangereux, qu'on pourrait ainsi reconnaître l'ancien conspirateur, et si cela venait à se savoir, quel scandale dans les chancelleries!



« Plus moyen de reconnaître l'ancien révolutionnaire, n'est-ce pas?
— En rien.
— Bien. Il ne me reste plus qu'à prendre du tabac dans la tabatière que me donna l'empereur. »
(*Don Chisciotte*, avril 1889.)

Toutes ces transformations, toutes ces modifications dans son allure, dans son attitude extérieure, c'est le chancelier de fer qui les lui impose, par amitié, par sympathie. Lui, toujours démocrate, toujours ami des peuples contre les oppresseurs, toujours partisan de la paix universelle, voudrait aller porter par toute l'Europe l'évangile de la fraternité, banqueter et toaster; il modère ses transports pour ne pas effrayer « *moun* ami » Bismarck. « Nous sommes, dit-il, les deux esprits du monde : je *souis* l'ange de la paix, il est l'ange de la guerre. Je *souis* le vent du Sud, il est le vent du Nord, et nous soufflons tous les deux ensemble, pour le *plous* grand bien de l'humanité, afin que la terre, elle *pouisse* jouir d'une

température régulière. » Crispi changé en rose des vents, couvrant de fleurs la surface du monde habité! Nous marchons de surprises en surprises. Les idylles succèdent aux idylles.

Le voyage à Berlin est chose décidée. Crispi, le premier de l'État, Crispi, sacré dictateur et que le Roi voudrait faire comte, devient pour la satire, le prince « Vicebismarck ».

Don Ciccio prend des leçons d'allemand et de maintien : il cherche à se donner une allure, une contenance, un costume. Don Achille sort les décorations de son maître — sans la médaille des Mille, par exemple — les galons et les broderies : pompons, panaches, épées de gala. L'ancienne chemise rouge se poudre et, sur sa poitrine, place, avant la lettre, l'aigle noir qu'on ne manquera pas de lui donner — à Berlin, c'est le vase de Sèvres de la diplomatie —; il porte catogan; des pieds à la tête il est ancien Régime.

Les journaux humoristiques ne tarissent pas en plaisanteries.

« Quelle bonne fortune pour Votre Excellence d'aller dans la patrie de Luther!

— Pourquoi?

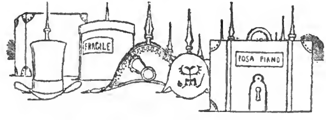
— N'est-ce pas le pays de la *Riforma* [1] ! »

Autre part — c'est la nuit — l'image le représente songeur, sur la terrasse du Palais.

« Quel ciel, le ciel d'Italie !

— Merveilleux : tout à fait... bleu de Prusse. »

Ailleurs, on le voit allant demander des renseignements à une agence d'assurances.



Provisions pour le voyage de Berlin.
(*Don Chisciotte*, 19 mai 1889.)

— Votre agence assure contre les périls du voyage ?

— Oui, signor ; que désirez-vous assurer ?

— Je voudrais être garanti contre certaines pertes.

— S'il en est ainsi, ne soyez pas inquiet. Vous perdrez l'Italie, comme l'autre fois [2]. »

Voici, du reste, le départ solennel pour Berlin,

1. La réforme de Luther et la *Riforma*, journal de Crispi.
2. Allusion à l'entrevue de Friedrichsruhe.

décrit et illustré par le *Don Chisciotte*. C'est une page de bon comique qui a sa place indiquée ici.

« Tout avait été réglé d'avance pour le départ solennel de Crispi et de sa suite. Sur une table se trouvaient, soigneusement alignés, malles, caisses, cartons à chapeaux, les objets les plus essentiels, et cet ensemble, avec les pointes émergeant de toutes parts, présentait l'aspect d'une ville orientale aux minarets éclatants, vue à vol d'oiseau.

« Le matin, dès l'aube, la grande procession a commencé à défiler à travers les rues. A la tête du cortège marchait don Ciccio. Derrière lui, don Achille tenant par les pans la fameuse capote historique, afin de ne pas laisser traîner dans la poussière un vêtement doublement illustre. Sur le passage don Achille reçut des blanchisseuses un accueil enthousiaste auquel il répondit en agitant son mouchoir.

« L'honorable Buffardeci [1], chef de la majorité, suivait en bon ordre. Au centre on voyait di Sandonato [2], qui, à cheval, cherchait à forcer les

1. Député crispinien.
2. Député qui avait cherché à forcer les rangs du parti crispinien.

rangs; tandis que la *Société des meilleurs radicaux* fermait la marche avec son drapeau portant pour inscription les mots : « Forts à l'intérieur. Respectés à l'étranger. »

« Au débouché de la rue Nationale, don Achille, le fier majordome qui, jusqu'alors était resté absorbé dans ses rêveries intimes, fit part à don Ciccio de ses impressions.

« — Oh ! comme on voit bien les splendeurs dorées des cortèges germaniques, mon maître, et comme cela sied à nos profils de guerriers antiques !



En route pour Berlin.

Don Ciccio revêtu de la capote dont Bismarck lui fit don.
(*Don Chisciotte*, 19 mai 1889.)

« Puis, pris subitement d'un doute terrible, et secouant vigoureusement le bras de son auguste maître :

« — Répondez-moi, ô Sire, le prince chancelier Otto I de Bismarck doit avoir un vestiaire bien garni ?

« — Certainement.

« Don Achille, alors, avec une anxiété croissante :

« — Et dans sa garde-robe, a-t-il beaucoup de manteaux pareils à celui dont il vous a gratifié?

« — Oui, beaucoup.

« — Et ces manteaux, les offre-t-il à tout le monde?

« — A tout le monde, non certes; seulement aux hommes de grande valeur, à ceux surtout qu'il désire bien mettre en vue.

« A ces mots, laissant tomber les bras en signe de désespoir, don Achille s'écria :

« — Malheureux que je suis! vouloir enfiler un vêtement de cette taille. Loin de me mettre en vue, son ampleur m'étoufferait et ferait entièrement disparaître ma personne.

« A ces mots, don Ciccio fronça les sourcils et on l'entendit murmurer avec des soupirs :

« — Ah oui! ce qui m'arrive, justement.

« Tandis que s'échangeaient ces augustes paroles destinées à être retenues par l'histoire, le cortège continuait sa marche vers la gare. A la queue, le coin des radicaux de choix, régnait une certaine confusion. Un *bon révolutionnaire* était en train de discuter avec un *excellent pétroleur*.

« — Lorsque nous prendrons congé de don Ciccio, il faudra lui souhaiter un prompt retour.

« — Non point! répondit le pétroleur, mais, au contraire, crier : « Au revoir! le plus tard possible! »

« — Tu ne tiens donc pas à le revoir bientôt?

« — Si fait, mais je désirerais également qu'il fît à Berlin un long séjour, car ce serait un signe évident qu'il y est bien vu.

« Les deux radicaux, malgré leur conception différente du patriotisme, finirent cependant par se mettre d'accord, et le cortège ne fut plus troublé, dans sa dignité, jusqu'au moment où, éprouvant le besoin de conférer avec Carlo Dossi, don Ciccio s'écria :

« — Dossi? Où est Dossi [1]?

« Mais, étant à la tête du cortège, il ne recevait aucune réponse.

« — Que devenir sans Carlo Dossi? Il sait l'allemand de telle façon que, quand il le parle, il arrive à casser les oreilles à tout le monde; puisque, suivant le proverbe, la langue allemande n'a pas d'os, mais nous casse le... dos... si (*fa rompere... il dossi*).

1. Écrivain et journaliste, gros bonnet de la franc-maçonnerie italienne, occupant une très haute situation au ministère des affaires étrangères et ayant joui de toute la confiance de Crispi.

« En fin de cause, pour mettre la main sur l'introuvable, don Ciccio charge don Achille de donner un coup d'œil sur le cortège, et dans ce but, il empoigne l'illustre majordome, puis le hisse sur sa tête.

« Malheureusement, juste au moment où, tout fier de se trouver ainsi perché sur un pareil observatoire, il allait s'écrier :

« Mais je ne me trompe pas! c'est lui!

« Don Ciccio lâcha les bras et don Achille, tombant sur la pointe du casque, vit toutes les étoiles du firmament. Cet incident produisit un certain refroidissement dans les sentiments sympathiques que le majordome affichait à l'égard de l'Allemagne.

« — Oh ! oui, l'Allemagne est une grande puissance, s'exclama-t-il douloureusement. Mais il ne fait pas bon à lui tomber sur la tête.

« Enfin le cortège parvint à la gare au milieu des acclamations enthousiastes de tous les amis qui accompagnaient don Ciccio.

« L'illustre ministre monta tout de suite dans le wagon-lit qui lui était réservé et, après avoir lu quelques lignes du *Capitan Fracassa* et de la *Riforma*, il s'endormit paisiblement, pendant que

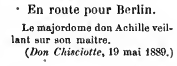
son infortuné majordome consolait sa... dignité blessée avec cette sage pensée :

« Enfin! mon seigneur et maître réprésente... un parti! »

« Départ grotesque, arrivée grotesque! A la douane allemande on demande à don Ciccio s'il n'a pas quelque chose à déclarer.

« — Rien qui soit sujet aux droits dans vos bagages?

« — Ils ne contiennent que mes principes de gouvernement.



En route pour Berlin.
Le majordome don Achille veillant sur son maître.
(*Don Chisciotte*, 19 mai 1889.)

« — Oh ! alors l'Italie a déjà payé. »

A Berlin, il fréquente les journalistes qui veulent bien dîner à ses côtés, cela ne s'était jamais vu. Il reçoit des députations, entre autres celle de la jeunesse allemande figurée par six étudiants centenaires ayant quelque peine à se tenir sur leurs jambes. Mais, avant tout, il s'est promis qu'il ne rentrerait pas en Italie sans avoir rendu à l'Europe un éclatant service. Et que fait-il pour cela? Ouvrez le *Don Chisciotte*. Désespéré, résigné à tout, il va chez un marchand de porcelaine.

« Que désire monsieur? lui demande le marchand. Un service à thé, à café?

« — Non, il me faut absolument un service... à rendre à l'Europe. » Et il quitte les magasins après s'être entendu dire partout : « Pour cela adressez-vous à M. de Bismarck. Lui seul tient cette marchandise. » Il va chez le prince-chancelier et, grâce au *Don Chisciotte*, nous sommes assez heureux pour pouvoir sténographier une des conversations échangées entre les deux hommes d'État.

« Hier soir, après avoir assisté à la troisième revue, M. Crispi se trouva en présence du prince de Bismarck qui, sans autre préambule, lui dit en français, et tout en regardant sa montre :

« — Vous allez vous montrer, je pense; l'heure est arrivée de rendre à l'Europe un de ces éclatants services...

« — Déjà ! » répondit en allemand don Ciccio; car personne n'ignore que depuis six mois l'illustre ministre apprend la langue de Goethe et de Heine et qu'il sait, par cœur, toute la seconde partie du *Manuel de la conversation allemande* du docteur Ebeling. Son professeur étonné des aptitudes vraiment extraordinaires dont il fait preuve, ne cesse de répéter :

« — Quel élève intelligent! Quelle mémoire!

« Les admirateurs de la politique crispinienne vont même jusqu'à dire qu'il a oublié ses principes d'autrefois, uniquement pour ne pas se charger la mémoire outre mesure. Comment pourrait-il se rappeler tant de choses?

« Donc Crispi se rendit tout aussitôt chez Bismarck, bien décidé à s'exprimer en allemand. Le prince était seul, assis dans un grand fauteuil de velours rouge.

« Crispi, s'inclinant profondément, prononça ces paroles mémorables :

« — Bonjour, bonsoir, bonne nuit, monsieur, madame et mademoiselle (*Manuel, page 4*).

« Bismarck, quelque peu surpris, le fixa un instant; après quoi il lui dit à son tour :

« — Oh! bonjour, mon ami! Désirez-vous vous rafraîchir?

« — Merci, non, mais le chien de l'ami de mon cousin a le collier plus beau que le chien de l'amie de ma belle-sœur (*Manuel, page 9*).

« Bismarck en entendant pareille incohérence eut un moment de stupeur, et pensa que son petit ami avait dû s'oublier avec le vin du Rhin. Brusquement, il lui demanda :

« — Avez-vous dîné? Quelle heure est-il bien?

« — Oui, monsieur.

« — Quelle heure, dis-je?

« — Non, monsieur.

« — Comment, vous ne savez pas l'heure! s'écria Bismarck perdant patience.

« Et Crispi, quelque peu humilié, murmura :

« — Il n'est pas encore midi. Il n'est pas encore minuit. Il n'est pas encore deux heures (*Manuel, page 22*).

« Le chancelier fronça les sourcils.

« — Qu'avez-vous? lui dit-il. Seriez-vous mal à l'aise?

« Et Crispi :

« — Je me sens, ce matin, un peu indisposé. J'ai mal à la tête, aux dents, au cœur, aux yeux, à la gorge, à la langue, à la poitrine, et enfin aussi au foie (*Manuel, page 47*).

« Que de maladies ! murmura Bismarck, puis il reprit :

« — Parlons un peu de choses sérieuses. Possédez-vous encore, en Italie, votre ancienne popularité?

« Crispi ne comprit point ce qu'on lui demandait. A tout hasard il riposta :

« — Quel temps! Quel mauvais temps! Il y a des brouillards, il vente, il tonne, il grêle, il neige, la pluie tombe à torrents (*Manuel, page 74*).

« Résigné à tout, Bismarck pensa en lui-même : « Singulier personnage! Peut-être ne s'exprime-t-il qu'en style poétique! Ces Italiens sont gens à imagination tellement vive! Voyons.

« — Et de l'argent en avez-vous?

« — Je n'y suis pas encore arrivé, répondit Crispi, en français cette fois.

« — Comment?

« — Mais oui. La réponse à cette question se trouve probablement dans la troisième partie du *Manuel*, et je vous le répète, je n'y suis pas encore arrivé.

« La conversation dura ainsi quelques minutes; après quoi, Bismarck congédia son hôte assez sèchement en lui disant :

« — Une autre fois, mon cher ami, quand vous viendrez ici pour rendre des services à l'Europe, vous aurez soin d'être un peu plus au courant de notre langue. »

La grande plaisanterie du voyage de Berlin, des conversations officielles ou intimes entre ministres, ce fut encore la capote des anciens

jours, la houppelande de Bismarck, la veste remportée par Crispi qui, à plusieurs reprises, avait eu maille à partir avec le chancelier.

Du reste, toujours la même idée : Bismarck-colosse, Crispi-nabot; Bismarck prenant les airs protecteurs d'un maître, Crispi ayant l'attitude d'un jeune élève à qui l'on a tiré les oreilles; Bismarck jouant au vieux rond-de-cuir qu'on vient troubler dans son repos, dérangé dans ses habitudes, Crispi accompagné de son fidèle Achille, jouant, à la fois, à l'espiègle et à l'homme d'importance. Ici encore la palme appartient au *Don Chisciotte*.

Tous deux sont à Friedrichsruhe, dans le parc du prince. Subitement Otto ressent une certaine fraîcheur. Galamment, don Ciccio lui offre pour se couvrir sa culotte de 1860.

Tous deux sont absorbés dans des discussions diplomatiques :

« Alors, vous tenez donc absolument à renouveler le *traité*?

— Si vous saviez comme je vais être *traité* à mon retour en Italie. »

Ce sont les deux chanceliers, les deux piliers de la Triplice, les deux confidents qui ont

l'oreille des souverains, les deux augures qui, entre eux, ont dû rire plus d'une fois; seulement l'un est LUI et l'autre n'est encore que *lui*.

Mais aussi, il était parti Crispi tout court; il revint « von Crispi » : une semaine durant, les journaux humoristiques s'amusèrent à l'affubler de la particule tudesque. Il était parti avec sa capote; il revenait grandi, si ce n'est avec la taille, du moins avec l'étoffe d'un homme d'État. Bismarck avait été généreux avec lui, il lui avait donné une garde-robe bien fournie; désormais on ne pourrait plus parler de ses vestes. A Berlin, il avait gagné les cœurs, il avait fait des conquêtes : les Allemandes s'étaient éprises de ce profil antique, de ce César de médaille. On ne disait plus dans la brumeuse Germanie : « Voir Naples et puis mourir », mais bien : « Voir Crispi et le



LUI à *lui*.
Après lui avoir fait cadeau d'une seconde capote.

« Maintenant, tu pourras dire que tu as l'étoffe d'un homme d'État. »
(*Don Chisciotte*, 25 mai 1889.)

suivre ». Bref, malgré les mécontents, malgré les plaisanteries du *Don Chisciotte*, le voyage avait été un triomphe pour don Ciccio.

De retour à Rome, Crispi n'eut plus qu'un désir : rendre au chancelier ses politesses. Du reste, cela était devenu pour lui une nécessité politique. Il avait tant et tant parlé de son ami Bismarck, il avait raconté sur leur intimité tant de choses que, chaque jour, ses amis le pressaient de leur montrer Otto, Otto le charmeur, Otto le Romain. Dites-lui que les Italiens désirent le voir, il ne saurait rester insensible aux prières d'un ami tel que vous. Et vous lui montrerez votre musée des antiques, section des capotes, faveur réservée aux grands personnages.

Le malheur voulut que Bismarck fût envoyé en villégiature forcée à Friedrichsruhe. Un coup dont Crispi eut quelque peine à se remettre. Privé de son meilleur ami, quelle responsabilité n'allait pas être la sienne! Toutefois il ne se laissa point désarçonner et, avec sa modestie habituelle, se tint à peu près ce langage : « Bismarck, Caprivi; Caprivi, Bismarck. Toujours trois poils et *oune* paratonnerre! » A ceux donc qui menaçaient de faire du tapage si on ne leur donnait Bismarck, il

dit : « L'année dernière je n'ai pas pu vous faire voir « mon ami Bismarck » ; cette année je vous



Caprivi à Milan.

Suivant l'usage du Nord, qui veut que les personnages échangent entre eux leur uniforme, certains espéraient que Crispi allait revêtir la tunique de général allemand et Caprivi la toge du magistrat italien.

(*Pasquino*, 1890.)

montrerai « mon ami Caprivi », ce qui est *oune* même chose. »

« — Caprivi, mon petit Caprivi, viens chez moi, lisait-on en un style éploré dans le *Fischietto*, tu admireras à ton aise ma capote de 1859.

« — Peu m'importe ta capote! Je ne saurais me déranger pour pareilles balivernes.

« — Viens, je te montrerai *oune* belle petite chose que j'ai faite en m'amusant.

« — Qu'est-ce encore?

« — L'Italie parbleu!

« Viens donc, tu m'aideras à refaire la carte d'Europe! Et puis tu sais, j'ai besoin de me promener à ton bras, afin d'imposer silence à ceux qui troublent mes loisirs. »

Caprivi se laissa attendrir, Caprivi vint; le colosse germain se fit même tout petit, laissant croire complaisamment que, désormais, la Triple-Alliance avait pour centre Rome, pour grand chancelier don Ciccio.

Crispi triomphait, il pouvait « montrer » son chancelier. Ici encore, *Don Chisciotte*, *Fischietto*, *Pasquino* nous tiennent au courant des incidents de l'entrevue de Milan. A Caprivi on fit voir l'allié des anciens jours, ce pauvre Napoléon III relégué dans une cour; bras dessus, bras dessous on alla déposer une carte au *Secolo* pour le remercier de ses réclames à l'égard de la Triplice et, finalement, on tint un conseil secret dont les détails les plus intimes connus grâce à un courageux journa-

liste transformé pour la circonstance en cariatide, se peuvent résumer en ce dialogue épicé :

« *Crispi.* — Eh bien! comment trouvez-vous le risotto à la milanaise?

Caprivi. — A la hauteur de sa réputation; seulement je l'eusse préféré moins safrané. »



Premières amours.

Hommages de Caprivi à la « prima ballerina » de la Triple-Alliance. (*Pasquino*, 29 juin 1890.)

Les questions les plus graves de la politique européenne revêtent, entre nos deux compères, une allure tout intime :

« Avez-vous de l'appétit? demande Caprivi.

— Un appétit grand comme ma politique.

— Ce café vient d'Afrique? hasarde, au dessert, le chancelier germanique.

— D'Afrique, il ne nous vient que de mauvaises nouvelles. »

Et les jeux de mots, les recherches de rapprochements, de similitudes dans les deux noms, pleuvent drus comme grêle.

Caprivi, Crispivi; Crispi, Capri, tous deux ne sont-ils pas fils de la même patrie? Pourquoi l'*isola de Capri* ne deviendrait-elle pas, désormais, l'*isola de Caprivi*?

Ce fut le dernier triomphe de Crispi et de la politique allemande, de cette politique dont la principale raison, dit un écrivain italien, était alors l'intérêt et l'ambition d'un ministre.

Vis-à-vis de cette attitude, la caricature ne désarma pas : après avoir abaissé Crispi devant Bismarck, elle le marqua au front du paratonnerre prussien, ce qui n'empêcha pas l'orage de fondre sur son crâne ministériel.

Caprivi avait rendu la politesse faite à Bismarck. Aujourd'hui il reste seul; aujourd'hui, les deux meneurs de l'entente italo-germanique ont fini de parader. M[lle] Ciccia, *prima ballerina* de la Triplice, n'attire plus les regards des spectateurs au théâtre de Montecitorio et lui-même, le pauvre perroquet germanique, est remisé au rancart. Lui qui causait si bien, lui qui savait dire comme nul autre « moi et *moun* ami Bismarck »! Les

mauvaises langues de la capitale romaine prétendent que tous deux ont été rejoindre un certain Crispi qui, jadis, fit quelque bruit.

C'est égal! On chercherait vainement dans la caricature italienne un crayon qui ait été favorable à la Triplice.



IX

LES CARICATURES SUR CRISPI « AFRICAIN »

Historique de la question africaine. — Don Ciccio et sa « belle étoile d'Italie ». — Don Ciccio couvant l'œuf africain. — Ménélik « notre amik ». — Son entrevue avec don Ciccio. — La visite des Marocains au « Musée Crispi ». — Le trône de Ménélik. — Crispi dans ses rôles multiples.

L'Allemagne d'un côté, l'Afrique de l'autre; Bismarck, Ménélik, tels furent les deux rêves, les deux soutiens de la politique crispinienne, répondant si bien aux désirs de l'Italie elle-même : être une des grandes puissances européennes, peser d'un certain poids dans le concert des nations, et avoir un empire colonial. Aussi quel mirage n'exerça pas sur les esprits cet empire africain baptisé par avance du nom pompeux d'empire d'Erythrée, cet empire qui, avec la Triplice, fut la force de Crispi et qui, aujourd'hui, disparaît, s'efface de la carte, ne laissant aux Italiens que des rêves déçus, des ambitions non satisfaites et

ce petit îlot de Massaouah dont il n'y a rien à tirer ni à attendre.

Il me paraît nécessaire, vu le peu de lumière fait à cet égard, de retracer en quelques lignes l'histoire des conquêtes (!!) de l'Italie dans l'Afrique orientale.

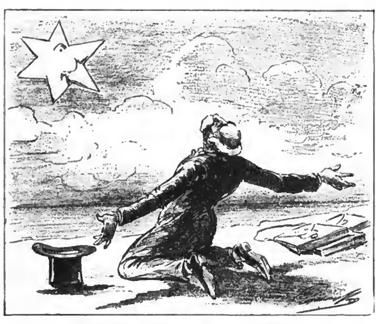
Pendant assez longtemps ses efforts demeurèrent impuissants contre la ferme volonté du Négus d'Abyssinie qui repoussait toute ingérence sur ses domaines. Ce fut là la première période, la période militante. Puis les complications surgissent entre le Négus Johanné, ses généraux et le roi de Schoa. Alors l'Italie jugea que le moment était venu pour elle d'intervenir utilement et de réussir par l'intrigue là où ses armes avaient échoué.

Elle aida de toutes ses forces les adversaires du Négus, et lorsque ce dernier succomba, elle put croire — et elle crut un instant — que rien n'empêcherait plus l'Abyssinie de tomber entre ses mains.

C'est de ce moment que datent ses relations diplomatiques avec le roi Ménélik I[er], qui s'est joué d'elle de la plus adorable façon.

Il a obtenu des Italiens tout ce qu'il leur a

demandé, et non point des promesses vagues, mais des armes, mais de l'argent, mais une aide effective.



Choses africaines : la prière de Crispi.

« Oh! ma belle étoile d'Italie, toi qui nous as permis d'acquérir des provinces tout en perdant des batailles, toi qui as brillé en Afrique, par pitié, continue à couvrir de ta bienfaisante influonce mes dangereuses entreprises, de façon quo mon entêtement puisse paraîtro de la sagesse, mon imprudence de la prévoyance, et de la sorte je pourrai, ponr un long temps encore, régner sur l'Italie, sur l'Afrique, sur le monde entier, enfin. Ainsi soit-il! »

(*Fischietto*, 27 mars 1890.)

En retour, il leur a promis beaucoup de choses et ne paraît jamais avoir songé à tenir ce qu'il promettait. Il a reçu à sa cour mission sur mission, notam-

ment l'agent principal de M. Crispi, le comte Antonelli, le véritable meneur de toute cette affaire; il a envoyé de son côté à Rome des ambassadeurs que M. Crispi montra au populaire italien pour bien affirmer son triomphe. Ménélik enfin laissa établir, rédiger un traité de protectorat — celui-là même dont M. Spuller a si facilement donné acte — que M. Crispi fit publier par toutes les trompettes de la renommée, mais il se garda bien de le signer. Et aujourd'hui il déclare que jamais de sa vie il n'a entendu se placer sous le protectorat italien; et il invite le comte Antonelli et ses amis à déguerpir le plus tôt possible d'Ankaber, sa capitale.

Ainsi s'écroule, ainsi s'écroulera, très certainement, tout cet échafaudage éthiopien, sur lequel reposait une partie de la puissance crispinienne; ainsi disparaît ce miroir aux alouettes, vulgaire appeau à l'usage du bon public.

Ce qui est intéressant, c'est de constater que, là encore, la caricature a vu juste, que, là encore, elle a trouvé matière à satires amusantes contre celui qui trompait le pays ou, du moins, s'abusait étrangement, toujours confiant en son étoile, cette étoile que tant d'autres politiciens, avant lui,

invoquèrent et pensèrent également devoir briller pour eux seuls.

Crispi-Ménélik, c'est la troisième face de don Ciccio.

Il aura, sous le crayon des dessinateurs, sa politique africaine, ses amours africaines, sa cour africaine. Quand, à la Chambre, on discutera sur sa chère Erythrée il prendra la parole entièrement blanc, deviendra rouge, passera au violet et finira noir. Le noir lui sied : c'est un merveilleux décor pour sa moustache blanche.



Pour s'amuser comme un autocrate africain, le petit Ciccio ne se gène pas de saigner à blanc la caisse déjà épuisée de sa mère.

(*Fischietto*, 15 février 1890.)

Sans cesse il prépare quelque couvée nouvelle; sans cesse il prétend faire son petit autocrate africain. Cela coûte à l'Italie pertes d'hommes, pertes d'argent. Peu importe : il faut à don Ciccio son empire, sa guerre, son roi. Avec 2 millions il s'engage à livrer une colonie de première

qualité, marchant sur des roulettes, ayant un personnel complet, chameaux, dromadaires, mulets, ânes, police et fonds secrets, police des mœurs pour l'inspection des caleçons des indigènes, éclairage, service de courriers entre Ménélik et « Lui », sans oublier les dépenses imprévues — budget de la guerre africain — tels que achat d'alcool camphré, arnica, emplâtres, bandages phéniqués et autres destinés à soigner les contusions légères que ces bons négros ne manqueront pas d'octroyer aux colons italiens en guise de don de joyeuse arrivée. Tous, produits de la péninsule, du reste, comme les médecins et les pharmaciens pour lesquels on fondera un lazaret colonial. Cela s'appelle ouvrir un débouché aux industries et aux carrières nationales.

En vain tous les hommes d'État de l'Italie s'élèvent-ils contre cette façon de comprendre les intérêts du pays; en vain le clan des anti-africanistes mène-t-il une campagne bruyante contre ces noirs projets [1], don Ciccio repousse tous les assauts avec un aplomb imperturbable et répond

1. Parmi les députés qui furent les plus opposés à la politique africaine, il faut citer Plebano, Ferrari, Imbriani, de Zerbi, Bancarini, tous hommes de valeur.



ŒUF DE PAQUES

L'autruche continue à couver l'œuf africain.... Dieu veuille que le nouveau ne soit pas, comme les précédents, un malheureux poulet mort-né.

(*Fischietto*, 20 avril 1889.)

Les noms qui figurent sur les œufs font allusion à la fois aux essais de colonisation de l'Italie et aux massacres qui en résultèrent.

comme suit aux chiens qui cherchent à le mordre. Voici, du moins, l'amusante version du *Fischietto* :

« Oui, messieurs, mon ami et très dévoué Ménélik ne s'est pas porté sur le Tigré avec tout l'entrain désirable, parce que les députés qui sont allés là-bas lui ont dit que le traité italo-éthiopien n'avait aucune valeur. C'est donc par votre faute, messieurs, que notre fidèle allié Ménélik n'ajoute plus foi à notre parole, qu'il refuse et la couronne de notre empire et les deux millions qui lui restent à toucher à notre caisse.

« Le traité que la Chambre n'a pas encore approuvé, c'est moi qui l'ai rédigé et signé, messieurs : je crois que cela suffit. Du reste, une fois pour toutes, soyez bien assurés d'une chose, l'Afrique est un continent noir, or qui dit noir, dit un pays où l'on ne doit pas voir clair! Voilà la vérité, toute la vérité.

« En attendant, le pape conspire contre nous. Le jour où je serai tombé, il voudra sa revanche et il lancera dans les rues de Rome tous les Indiens de Buffalo-Bill. Dans cette guerre africaine que vous me faites, on sent la main du prêtre. Serez vous anti-patriotes jusqu'au point de voter

contre moi? Dieu mérci! je ne suis pas enrhumé comme M. Tirard... et je me charge encore de vous faire voir les étoiles en plein midi. »

Mais Ménélik ne venait pas, et c'était Ménélik qu'il fallait, Ménélik confident intime depuis la chute de Bismarck, Ménélik promis au peuple comme curiosité africaine, Ménélik protégé par son caleçon et par don Ciccio. Le noir, le traître Ménélik restait sourd aux supplications, et aux couplets les mieux tournés. En vain, lui chantait-on :

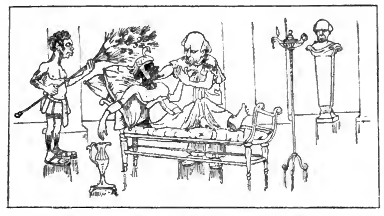
L'Abyssinie est un paradik
Un pays vraiment chik
Truck, trick, trick, trick,
Vive le négus Ménélik!

Et c'est un grand bonheur
D'être roi de noirceur
Quand on pense que : qui! quik!
Ciccio-Crispi est notre amik.

En vain, au carnaval, vit-on se promener, comme chez eux, des Ménélik et des Ménélika ; cela ne suffisait point à calmer les justes impatiences de gens qui se sont payés un roi et qui tiennent à voir, malgré cirage et ténèbres, s'ils en ont pour leur argent.

Enfin Ménélik vint. Il était temps : don Ciccio allait s'adjuger la couronne, pour ne point la

laisser tomber en mauvaises mains. Une couronne en Calabre, n'est-ce pas une fille dans un corps de garde? Bientôt, comblé de caleçons d'honneur — c'étaient ses vestes à lui — le sultan d'Oppiat dut songer au retour. Voici en



Comme César, Lui aussi a ses amours africaines avec Cléopâtre Makojonem.
(*Don Chisciotte*, 10 décembre 1889.)

quels termes le *Don Chisciotte* raconte sa visite d'adieu au grand maître de la Trinacrie :

« Hier l'ambassadeur makoionien a fait sa visite d'adieu au président de la Société de géographie, lequel lui a remis une magnifique longue-vue.

« Après quoi l'illustre prince s'est rendu au ministère des affaires étrangères où il a eu un entretien avec le président du conseil.

« L'honorable Crispi en le voyant armé de l'ins-

trument en question eut tout aussitôt l'idée, avec le flair politique qui lui est habituel, d'étaler devant lui, sur la table, une de ces maisonnettes et quelques petits arbres en bois, comme il s'en trouve dans tous les bazars. Et pour donner à l'ambassadeur un aperçu de la richesse nationale, il l'engagea à s'armer de son télescope en lui soufflant à propos dans l'oreille : « Voulez-vous voir le futur palais du parlement? »

« Makoionem s'empressa de regarder et fut tout aussitôt surpris de la grandeur et de la beauté du bâtiment.

« Mais comme, au fond, il était un Makoionem assez roublard il eut vite démêlé la tromperie, et faisant apporter par un de ses suivants, dans le cabinet du ministre, plusieurs défenses d'éléphant, il dit à don Ciccio, en lui présentant la longue-vue :

« — Regarde, cher ami, tous les trésors que je lègue à ton pays.

« Puis, s'approchant de la fenêtre, après avoir, au préalable, changé de côté la longue-vue :

« — Regarde là-bas. Tu verras comme ils sont petits et comme ils apparaissent lointains, les quatre millions dont tu m'as fait cadeau.

L'IMPRESARIO ROSELLI FAISANT VO



Prima donna
de la Triple-Alliance.

Amoureux
avec la France.

Père
avec la Grèc

..ITOUR DON CICCIO DANS SES RÔLES DIVERS.



Père noble
Grèce et la Bulgarie.

Tyran
à Montecitorio.

Et galant
avec l'Erythrée.
(*Pasquino*, 1890.)

« L'honorable Crispi fut lui-même étonné de la véracité de cette assertion.



La visite des Marocains à Crispi.

Les journaux de Rome rapportent que Crispi a reçu splendidement et avec la plus grande courtoisie l'ambassade marocaine. Après avoir conduit ses illustres visiteurs à travers les galeries de son Musée historique, après leur avoir donné les explications les plus détaillées sur chaque objet précieux conservé par lui, depuis la chemise rouge de Garibaldi (1860) jusqu'à la capote de Bismarck, faisant miroiter à leurs yeux une grande corne en corail : « Voilà, messieurs, leur a-t-il dit, le secret de *ma* toute-puissance, *mon* talisman contre *mes* ennemis,... je le fais voir quelquefois, mais jamais il ne me quitte ». Et sur ce, les ambassadeurs ahuris se sont écriés :

« Allah veuille, seigneur, vous le conserver longtemps encore! »

(*Fischietto*, 21 janvier 1890.)

* Les dents d'éléphant qui figurent ici, en si grand nombre, personnifient la puissance africaine de l'Italie. Quant au groupe des trois Grâces, c'est encore une allusion aux trois femmes de Crispi.

« Alors reprenant la longue-vue des mains du ministre, et la braquant sur ce grand homme d'État, le prince Makoionem s'écria avec animation :

« — Oui bien, tu es un grand homme!

« A ces mots l'honorable Crispi esquissa un sourire de complaisance, murmurant à part lui :

« —Jusqu'ici l'Europe seule me contemplait; désormais, l'Afrique, elle aussi, aura les yeux sur moi. »

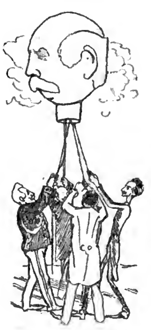


Le trône du roi Ménélik.

(Reproduction fidèle pour les lecteurs du *Don Chisciotte*, 29 novembre 1889.)

Ménélik, il est vrai, devait bien cela à celui qui lui avait procuré liste civile, couronne, trône! Un meuble d'art, reproduit lui aussi par le *Don Chisciotte*, comme les interviews et les entrevues célèbres. Un meuble couronné par don Achille, aigle aux ailes éployées du nouvel empire, et ayant pour pieds les souliers du maître, — bottines anglaises à talons plats et élas-

tiques; 12 fr. 50 vernies. Sur le dossier, don Ciccio remettant à Ménélik un acompte à la panse ventrue; sur les bras, la tête de Ciccio, polie comme un ivoire du XIII[e] siècle ; sur le devant du coffre, Ciccio, en déesse fécondante de la nature, faisant croître et pousser les petits empires négros.



Pour l'exposition de Paris.

En ballon captif, afin de l'empêcher de voler vers Asmara.

(*Don Chisciotte*, 26 avril 1889.)

Marocains, Éthiopiens, Tunisiens, Ménélikiens, tous les Africains ne furent-ils pas ses préférés? Avec eux ne le voit-on pas toujours souriant, toujours empressé, heureux de pouvoir enfin rencontrer des gens qui le comprennent et qui ne le noircissent pas de tous les crimes. Eux ne méconnaissent ni *sa* toute-puissance, ni *son* talisman, ni *sa* bonne étoile.

S'il n'était attaché au rivage par sa grandeur, comme il volerait vers ces contrées lointaines où règne la politique de l'ophtalmie; comme il

irait rejoindre à Asmara ou dans une quelconque des autres couvées manquées ses noires amours, Cléopâtre Makojonem.

Tout cela la caricature italienne l'a rendu avec esprit, trouvant dans les dents d'éléphant, dans les cornes d'ivoire, un accessoire aussi décoratif que pittoresque. On verra chez elle jusqu'à des Crispi ayant aux oreilles ou en guise de breloques, des cornes en corail. Image vivante, blanche personnification de la puissance africaine, de cet empire colonial que l'Italie avait cru saisir et qui s'envolera en fumée avec la même facilité que son argent!

Le plus drôle — et là l'Afrique-Crispi devient un véritable roman comique — c'est que Ménélik a, lui aussi, une carte à payer qui va le faire quelque peu blanchir. On lui a donné de l'argent, c'est vrai, mais pour pouvoir mieux lui en prendre. Et quand on le met en demeure de confier aux ingénieurs italiens la direction de ses mines d'or, il répond, non sans une noire malice : « Ah! oui, lorsque ces mines me fourniront beaucoup d'or, moi aussi je prêterai de l'argent à l'Italie, et je placerai, pour les faire fructifier, mes capitaux dans les banques italiennes ».

Ainsi finit la trilogie, je veux dire le triptyque Crispi, côté Italie, côté Allemagne, côté Afrique. Et l'on ne saurait quitter les crayons italiens sans constater, une dernière fois, avec quel sens parfait du pittoresque et de la satire, ils ont vu



Les ministres à Berlin, dans une intimité qui va chaque jour grandissant.
(Almanach de *La Rana*, 1890.)

toutes les faces du personnage : *Prima donna* de la Triplice, jouant avec la France à l'amoureux jaloux, père noble avec la Grèce et la Bulgarie, despote avec l'Italie, galant avec l'Érythrée; c'est bien cela !

Don Ciccio tombé, le crayon s'apaise : lâché par ses collègues, repoussé par le roi, abandonné dans la lutte par Bismarck, puis par Ménélik, le dictateur n'a même plus son fameux parti d'opposition.

Et qu'a-t-il fallu pour arriver à un tel résultat?

Une petite boule tombant dans une petite urne.

L'idée est debout, les cadavres sont à terre, rivés à la même chaîne, l'anneau de la Triple-Alliance forgé ici même par le crayon de Blass.

Ci-gisent *von* Bismarck, *von* Tisza, *von* Crispi.

Qu'ils reposent en paix!

X

LES CARICATURES FRANÇAISES SUR CRISPI

Esprit des caricatures dirigées contre Crispi. — Bismarck représente le drame, Crispi la comédie. — Pas de Crispi sans Bismarck. — Types du personnage. — Un portrait-charge par Luque. — Les caricatures du *Don Quichotte*, du *Pilori*, de la *Silhouette*. — Verve des dessinateurs. — Quelques compositions originales : l'œuf Crispi, par Blass. — Les événements politiques traduits et expliqués par l'image. — Tiret-Bognet et la Triple-Alliance. — Conception philosophique de ses caricatures. — Bismarck et Crispi obtenus à l'aide de la silhouette des mains, par F. Trewey.

Alors que la caricature italienne est restée si longtemps sans voir celui qui devait être son « grand chancelier », il ne faut point s'étonner si la caricature française n'a connu Crispi que sur le tard.

Et quand les traits de l'homme d'État sicilien commenceront à se populariser parmi nous, ce ne sera point pour lui être agréable que l'image le mettra en vedette.

Bismarck, je l'ai démontré ailleurs, avait été, vers 1867, dans les bonnes grâces de la presse

satirique parisienne qui le proclamait « très gai, très affable, très courtois, très bon enfant »; d'emblée Crispi fut considéré comme un personnage antipathique.

Flatterie et antipathie d'autant plus inexplicables que Bismarck était, dès ce moment, le bouledogue, le personnage rogue, cassant, que nous avons appris à connaître à nos dépens et que Crispi, tout au contraire, était souple, adroit, insinuant, comme il s'est toujours montré depuis.

Plus tard, à la suite des terribles événements de 1870, les types s'accentueront; dès 1877 la caricature française verra en Crispi la contre-partie, pour ainsi dire, de Bismarck : l'un représentant à ses yeux le drame, l'autre la comédie; l'un personnage tragique à la Hamlet, l'autre tenant de Guignol et de Pulcinella.

Au fond je ne vois pas en France une animosité personnelle à l'égard de Crispi, mais bien plutôt une sorte de déception provenant d'un manquement à ce qu'on était en droit d'attendre de l'ex-garibaldien. La satire a donc traité le ministre italien comme s'il était un des nôtres. Don Ciccio, l'ancien expulsé de Turin en 1851, l'ancien député de Castelvetrano en 1860, ne pouvant « faute de



POLITIQUE ITALIENNE

Caricature de J. Blass.

(*Pilori*, 22 janvier 1883.)

monnaie » se rendre à son poste et venant en 1889, doré sur tranches, échouer au banquet de gala de Berlin, entre deux princes, presque aux



Dumanet. — T'as beau faire, mon vieux Crispino, tu ne m'épateras pas avec tes blagues.

Caricature de H. de Sta, 1888.

côtés de l'empereur d'Allemagne, cet orgueilleux cachant ses sentiments intimes sous les dehors d'un patriotique dévouement, lui a paru aussi

amusant, aussi grotesque que maint politicien français brûlant aujourd'hui ce qu'il adorait hier.

Et ceci une fois admis, elle s'est acharnée sur l'homme qui personnifiait la politique italienne; elle a fouillé son passé, elle a cherché à le ridiculiser sous toutes les formes, ne craignant pas, à l'occasion, les détails plus ou moins scabreux de la vie intime, l'accusant même de détournements qui ne furent jamais prouvés, et qui, dans tous les cas, ne regarderaient que ses concitoyens.

Elle a vu en Bismarck un créateur, en Crispi un imitateur; ici, l'homme de fer, à la volonté inébranlable; là, le pantin dont un plus puissant tire les ficelles. Ici, l'homme qui impose sa volonté; là, celui qu'on fait marcher. Et, véritablement, les Italiens ne sauraient lui en vouloir, puisque, eux aussi — on a pu en acquérir la conviction — ne l'ont pas traité autrement lorsqu'il s'est trouvé en présence de l'Allemagne.

Dans la grande pièce humaine qui trop souvent se joue à nos dépens, Bismarck représente le drame, Crispi la comédie : l'un fait frémir, l'autre fait rire. Bismarck est le directeur du grand théâtre des « Puppazzi » européens; Crispi est le



UNE LEÇON DE MANDOLINE CHEZ M. DE BISMARCK

« — Attention, ou je tape sur les doigts! »

(*Triboulet*, 16 septembre 1888.)

premier sujet, la première poupée. Telle est, traduite de mille façons particulières, l'idée générale qui se retrouve à chaque page.

Ce que j'écrivais dans mon *Bismarck* sera, ici, confirmé par les images elles-mêmes :

« Pas une caricature sur la politique italienne, sur Crispi, sans qu'on ne voie quelque part, un bras, un casque, une ombre connue, indices révélateurs de cette influence allemande qui nous paraît toute-puissante en la circonstance. Ici, c'est Crispi prenant une leçon de mandoline chez M. de Bismarck qui lui dit : « Attention, ou je tape sur les doigts! » Là, c'est, à propos de l'entrevue de Friedrichsruhe, la joie du chancelier étonné d'avoir pu, à son âge, faire la conquête de la belle Italie qui lui répond : « Remerciez-en Crispi, un bien habile entremetteur ». Ailleurs, il chausse la grande botte italienne, et à Crispi qui lui demande si cela va, il répond : « Comme un gant ». Autre part, l'on aperçoit un pantin — Crispi — dont la ficelle est tirée par l'inévitable personnage. »

Bismarck est le maître, Crispi est un élève du père fouettard, de celui qui a su arriver à dresser toutes les chancelleries, tenant à leur usage

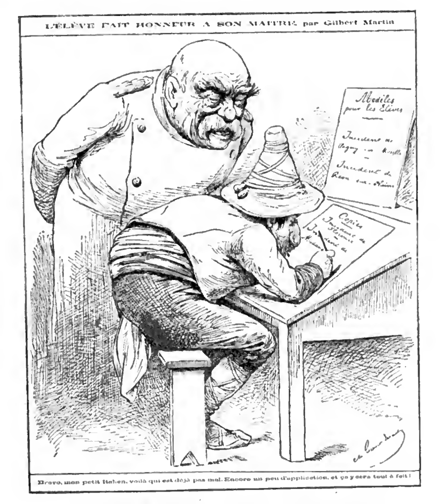
magasin d'incidents de frontières et de notes diplomatiques. Crispi est même un élève docile, intelligent, absolument hors ligne. Il copie servilement, mais il copie bien : bon papier, bonne encre, bonne écriture. Là où l'ogre du Nord avait écrit : « Incident de Pagny-sur-Moselle — Incident de Raon-sur-Plaine », le renard du Sud met : « Incident de Florence — Incident de Modane », et le tour est joué.

On avait eu les « Bismarckiades » de *Herr Prinz von* Bismarck, on a les « Crispinades » *del signor* Crispi Crispino.

Bismarck joue du fusil à aiguille, Crispi pince de la guitare. Il attire le chaland, tandis que le maître reste derrière la coulisse, observant l'effet produit par les exercices variés de son « meilleur élève ».

Donc, deux points caractéristiques sont à observer dans l'imagerie française : d'une part peu de Crispi sans Bismarck; d'autre part un Crispi particulièrement italien, si ce n'est comme type, du moins comme costume, comme attributs.

Notre caricature n'a pas seulement vu le Bismarck international, elle a vu quelquefois le chancelier de l'Empire allemand dans ses démêlés



CARICATURE PUBLIÉE DANS « LA NATION » (27 février 1888).

* Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que *La Nation*, journal quotidien, a publié toutes les semaines pendant près de deux ans une caricature de Gilbert-Martin.

intérieurs, dans ses différends avec le Reichstag; Bismarck remplit à lui seul le sujet; il peut se passer de tout accessoire; son iconographie n'a pas que des compositions de fantaisie, mais aussi des portraits-charge.

Crispi ne vient sous le crayon de nos dessinateurs que lorsque surgit un incident quelconque du côté de la frontière italienne : Massouah, Zula, Tripoli, affaires tunisiennes, algériennes ou marocaines.

En 1877, lors de sa tournée à travers l'Europe, il vient à Paris, il a une entrevue avec le Dieu du jour, Gambetta. La caricature, il semble, va s'emparer du personnage, d'autant plus que si deux augures ne peuvent se regarder sans rire, deux Italiens, si ce n'est de nationalité, du moins de race et de caractère, ne peuvent s'entretenir des moindres affaires sans jouer au plus fin. Ouvrez les journaux quotidiens ils annoncent « l'événement », à grands renforts de « manchettes »; parcourez les illustrés il n'y a rien : ni portraits, ni images satiriques. Et pourtant la conversation entre le Génois-Niçois et le Sicilien méritait quelques coups de crayon. Ce croquis à la plume de M. Narjoux le démontre suffisamment :



LES HOMMES DU JOUR, par Luque.

M. CRISPI.

(*La Caricature*, 3 novembre 1888.)



« Gambetta parla beaucoup. Il s'efforça de convaincre Crispi des avantages d'une république italienne, d'une république espagnole, et d'une triple alliance latine. Crispi se dérobait, non que l'idée lui déplût.... pour l'avenir; mais le promoteur de l'idée l'inquiétait. A la fin, fatigué, dit-on, de l'insistance avec laquelle Gambetta se mettait en avant, prenait la première place, le reléguant à la seconde, tranchait du maître et décidait toutes choses, Crispi coupa court à l'entretien par un mot dur, dont l'authenticité n'a pas, du reste, été établie. »

Pourquoi ce silence? Peut-être faut-il l'attribuer à un mot d'ordre venu d'Italie, donné par ses ennemis et complaisamment suivi en France. Peut-être la méfiance est-elle à l'ordre du jour vis-à-vis d'un personnage dont on ne connaît pas encore les sentiments intimes? Quoi qu'il en soit, le voyage de Crispi ne laisse aucune trace dans l'imagerie française.

J'ai dit que Crispi n'apparaissait presque jamais seul. Le portrait-charge de Luque en est la meilleure preuve.

Le voici, en effet, gesticulant et sautillant, montrant le poing, laissant tomber des mains énormes,

véritables boulets, le regard irrité, et prêt à se jeter sur l'ennemi. Très brave, très arrogant parce qu'il se sait en sûreté, car c'est derrière le casque prussien, immense coupole à pointe, posée par terre, qu'il exécute sa mimique expressive. Pas besoin de Bismarck, ses armes parlantes sont là. Mais ne t'avise point, seigneur Crispi, de coiffer l'éteignoir; sous ce casque gigantesque tu perdrais la tête... et le reste. En somme, portrait d'une merveilleuse exécution, fort ressemblant, le seul qui se puisse comparer aux têtes du *Pasquino* ou du *Fischietto.*

J'ai dit que Crispi était, presque toujours, représenté en Italien. Une seule fois, Blass, pour me servir des propres termes de sa légende, lui « colle sur l'œuf » les trois cheveux de Bismarck; une seule fois, un autre caricaturiste a l'idée de planter le paratonnerre prussien sur son chapeau à plumes de coq. Au fameux banquet de Turin (1877) où il porta la santé de toutes les têtes officielles, couronnées et autres, on lui met en main, en guise de verre, le casque germanique, façon assez originale de verser du champagne dans une coupe sanglante. Mais, ceci noté, il apparaît invariablement costumé en bersaglieri ou en

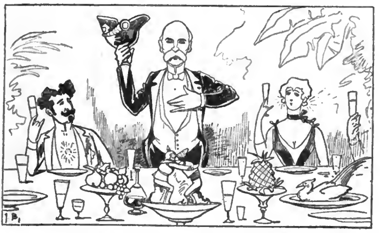


INCIDENT DE FLORENCE

Marianne. — Vous avez beau, signor Crispi, vous coller sur l'œuf les trois cheveux de Bismarck, vous ne serez jamais, à mon sens, un homme a poil.

Caricature de Blass (*Triboulet*, 22 janvier 1888).

brigand calabrais, au tromblon évasé, au feutre conique orné de la plume de paon, suivant le type popularisé par les personnages d'opéra-comique. On est même surpris en voyant combien peu l'imagerie française a fait usage d'une figure bien



Le banquet de Turin. — Un brindisi à la Crispi.
Caricature de Blass (*Triboulet*, 30 octobre 1887).

en situation et qui devait si admirablement répondre aux sentiments du public.

Avec Crispi, comme avec Bismarck, les crayons et les journaux se montrent sous leur aspect habituel. *Don Quichotte*, *Triboulet*, *Pilori*, *Silhouette*, *Grelot* font pour l'homme d'État italien ce qu'ils ont fait pour l'homme d'État allemand. Ils le caricaturent à leur point de vue personnel, sui-

vant leur esprit particulier, ne s'inspirant pas plus du type italien qu'ils ne s'étaient inspirés, jadis, du type germanique. Leur Crispi est plus ou moins ressemblant; la physionomie les inquiète peu. Ce qu'ils cherchent, c'est à traduire par le crayon, l'incident, l'événement politique du jour. La botte italienne, la veste de Crispi, les crispinades du vieux galantin, autant de lieux communs, souvent interprétés. Quelquefois, le premier ministre sera un des bouledogues que la Triplice lance sur la France; d'autres fois, costumé en Napolitaine, il dansera avec Bismarck, aux accords d'une *Santa Luccia* quelconque.

Sous le crayon de Blass la composition sera toujours de bon ton; sous le crayon de Pépin elle ne craindra point les vulgarités. Moloch ira chercher la note africaine en nous montrant Crispi « peintre breveté, pour souverains », occupé à badigeonner, à passer au noir, son roi de prédilection. Faute de Ménélik, il faut savoir se contenter de Dinah-Salifou.

Dans toutes ces images, la question financière apparaîtra souvent : on se complaît à représenter l'Italie appauvrie, ruinée par Crispi. « Tu m'as mis sur la paille, mon François, mais tu es



AUMONE A CRISPI

M. Crispi a besoin d'argent : il flatte la France, les opportunistes s'y laissent prendre.

Caricature de Blass (*Pilori,* 5 octobre 1890).

beau, je t'aime quand même! » Ici, le dictateur sera en chanteuse des rues tenant à la main un papier sur lequel on lit : « Nouvel emprunt italien



Ce bon monsieur Crispi.

« Bas les pattes! Vos crispinades sont trop intéressées, vieux galantin! »
Caricature de Blass (*Triboulet*, 5 octobre 1890).

500 millions. » — C'est « la cigale et la fourmi » de La Fontaine mise à la portée des événements politiques —. Là, véritable bandit, chef de bri-

gands, armé jusqu'aux dents, il dirigera personnellement les opérations ayant pour but le crochetage de la banque de France. La caisse ou la mort! C'est le 1er mai des États ruinés par des dépenses excessives, succombant sous le poids des impôts et des charges sans cesse accrues.

« M. Crispi a besoin d'argent. Il flatte la France et les opportunistes s'y laissent prendre. » — Telle est la légende d'une caricature de Blass sur laquelle figurent, à côté de l'homme d'État italien, des personnages français aux profils connus. Une des seules, si ce n'est l'unique de son espèce; car alors même qu'il se trouve mêlé à nos affaires, Crispi aura toujours pour partenaire Bismarck ou Caprivi. N'est-il pas l'homme, la chose des chanceliers germaniques? Si, par hasard, on le montre faisant la cour à la France, c'est toujours dans un but intéressé, parce que la vieille Gaule est le pays des gras pâturages et des coffres rebondis. Bouledogue lancé par la Triple-Alliance ou mendiant venant chercher nos sous pour rétablir l'équilibre des finances italiennes, ces deux faces du personnage seront les plus popularisées par le crayon des dessinateurs.

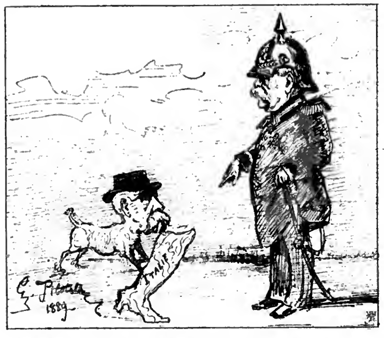


LA BOTTE ITALIENNE

Crispi. — Ça va-t-il?
Bismarck. — Comme un gant.
La France. — Prenez garde, c'est une botte à revers.

Caricature de Willette (*Triboulet*, 16 décembre 1888).

Dans cette caricature, la botte italienne, je l'ai dit, tient sa place et, naturellement, Crispi remplit l'office de cordonnier, à moins que la botte ne lui donne des preuves non équivoques de son



Bismarck. — Crispi, tu me bottes !

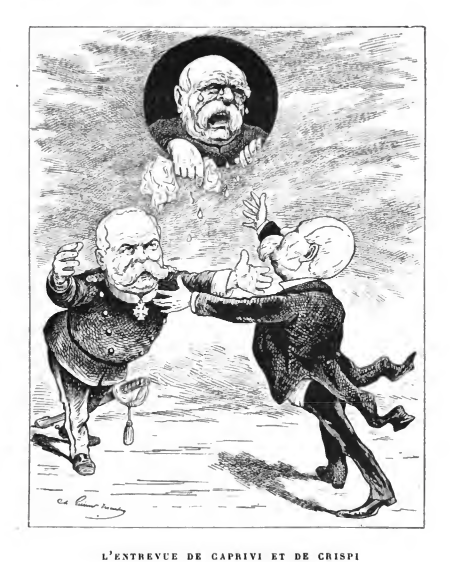
Composition originale de Pilotell.

mécontentement. C'était le sujet tout trouvé, le sujet qui s'imposait pour la démission : l'Italie envoyant promener, d'un coup de pied, ministre et marchandise. Mais auparavant déjà, Willette avait eu recours à cette manière classique de

figurer la péninsule. En une composition aux allures symboliques, il a représenté Crispi chaussant Bismarck; un Crispi à la grosse tête, aux yeux rêveurs, à l'attitude interrogatrice. Antérieurement aussi, Pilotell avait usé de la botte, transformant le ministre en chien docile qui apporte à son maître, féroce avaleur de provinces et de royaumes, l'objet convoité. Ce « Crispi, tu me bottes ! » est bien le cri du gamin de Paris, toujours à l'affût de quelque irrévérence, toujours prêt à lancer quelque pétard.

Dessinateur et poète, Gilbert-Martin, chaque semaine, fait défiler sous les fourches caudines de son crayon et de sa plume, événements et hommes du jour. C'est ainsi que la « crispinade » se trouve représentée dans son *Don Quichotte* en une succession de planches coloriées. *L'entrevue de Caprivi et de Crispi*, *Le terrible accident de M. Crispi*, *Après les jours gras*, autant de bons tableaux comiques. Ce n'est pas seulement un incident, un fait-divers illustré; c'est bien réellement la dramatisation, la représentation drolatique d'un fait historique, en tenant compte du caractère particulier des personnages.

Voici d'abord l'entrevue des deux ministres.



L'ENTREVUE DE CAPRIVI ET DE CRISPI

Caricature de Gilbert-Martin (*Don Quichotte*, 15 novembre 1890).

Ici, la muse de Gilbert-Martin va servir à expliquer le crayon du même Gilbert-Martin. Un peu de poésie comico-légère ne messied point en pareil cas; surtout lorsque l'artiste joint à la verve du caricaturiste la verve de l'écrivain, et a recours à la plume pour expliquer ce que son crayon ne pourrait rendre en une seule image :

L'ENTREVUE DE CAPRIVI ET DE CRISPI

Naguère quand dans sa puissance
Bismarck trônait rogue et brutal,
Comme une idole qu'on encense
Il restait sur son piédestal,

A ses pieds il voyait la foule
Des adulateurs prosternés.
Et les grands se roulaient en boule
Sous ses talons éperonnés.

Dans l'orgueil ayant pris racine,
Jamais il n'aurait fait un pas
Au-devant des courbeurs d'échine
Qui l'approchaient bien bas, bien bas.

En ce temps-là, landerirette,
Qui n'est pas éloigné de nous,
Crispi, plus plat qu'une galette,
N'osait lui parler qu'à genoux.

Pauvre Crispi! sous l'œil du maître
Il abritait son pavillon,
Et son plus beau rêve était d'être
Le sapajou de ce lion.

Pour aller quêter son sourire
Et lui baiser le bout des doigts,
Avec transport le pauvre sire
Eût grimpé jusque sur les toits.

Mais comme une étoile qui file,
L'astre de Bismarck s'est éteint;
Le monstre avait des pieds d'argile,
Il n'est plus ni flatté ni craint.

Perdu dans un lointain nuage,
Exilé dans un sombre coin,
Il réfléchit sur le lâchage
Et montre vainement le poing.

Son titre, son pouvoir, sa place,
Un autre occupe tout cela;
C'est Caprivi qui se prélasse
Aux lieux d'où Bismarck s'écroula.

Et conformément à l'adage
Donec eris fortunatus,
Crispi lâche sans marchandage
Bismarck, comme un vieux prospectus.

Vive Caprivi! Quelle fête!
Au moins celui-là, moins grigou,
Ne va pas, par vanité bête,
Se poser en grand Manitou.

Il sait rendre une politesse,
Et sans se croire compromis,
Il arrive en grande vitesse
Pour faire visite aux amis.

Pour le coup, Crispi s'émerveille,
Crevant d'orgueil, joyeux, ravi,
Lui, le sapajou de la veille,
Devient l'égal de Caprivi.

Il étreint son hôte, il l'inonde;
Et Caprivi, très esbrouffé,
A toutes les peines du monde
A ne pas en être étouffé.

Bismarck, que sa disgrâce exile
Et qui n'a plus qu'à se fouiller,
Rirait bien de ce vaudeville,
S'il avait le cœur à railler.



LE TERRIBLE ACCIDENT DE M. CRISPI

Caricature de Gilbert-Martin (*Don Quichotte*, 7 février 1891).

Mais, dans l'impuissance, il enrage
De n'être plus qu'un soliveau,
Et sur son douloureux naufrage,
On le voit pleurer comme un veau.

CH. GILBERT-MARTIN.

Laissons Bismarck pleurer et Crispi triompher. Depuis novembre les événements ont marché. Caprivi, modeste violette, cachant sa grandeur dans une obscurité propice, reste seul, dernier ministre officiel de la Triplice.

Après les jours gras, le carême. Les Italiens nous ont montré le ballon Crispi dégonflé; Gilbert-Martin, lui, a trouvé le terrible accident arrivé au dit signor. N'a-t-il pas, lui-même, qui le croirait! crevé la grosse caisse à l'aide de laquelle il faisait en Europe si formidable tapage. Et, dès lors, tout est enfoncé.

Ecoutez l'histoire véridique et lamentable arrivée à un ténor italien trop grand admirateur de Wagner, ce qui, en politique, peut avoir les plus funestes conséquences :

L'HORRIBLE ACCIDENT DE CRISPI

O Ciel! ô deuil! Est-il possible?
En vain on en voudrait douter;
Crispi, qu'on disait invincible,
Comme un bouchon vient de sauter.

Suivant jusqu'à la fin la trace
De Bismarck, qu'il singeait en tout,
Il a plongé dans la disgrâce
Et reçu le suprême atout.

Pauvre Crispi! Sa grosse caisse,
Avec quel zèle et quelle outrance
Il la faisait ronfler sans cesse
Dans le but d'embêter la France...

Ce Jupiter de pacotille,
Avec son tonnerre en fer-blanc
Dégringolé comme une quille,
N'a plus qu'à rester sur le flanc.

Et j'offre comme mausolée
A ce sous-Bismarck écharpi
Une grosse caisse fêlée,
Avec ces mots : Ci-gît Crispi!

Donc désormais, fini de rire. Bismarck et Crispi, les deux compères des jours heureux, sont réduits à la portion congrue. Les voici — dernier acte — faisant piteuse mine devant un hareng.

APRÈS LES JOURS GRAS

Le Carnaval a clos son bec.
Voici maintenant le carême
Qui vient lui succéder, avec
Sa mine longue et son teint blême.

Après les galas savoureux
Et l'abondante boustifaille,
Les lendemains sont rigoureux;
C'est le revers de la médaille.

Ah! certe ils ont longtemps duré
Les jours insolents de bombance
Où von Bismarck s'est empiffré
D'orgueil et de toute-puissance.



APRÈS LES JOURS GRAS

Caricature de Gilbert-Martin (*Don Quichotte*, 14 février 1891).

Il a duré longtemps aussi
Le grand carnaval de cocagne
Où Crispi, de morgue farci,
A singé l'ogre d'Allemagne.

Mais pour rabattre leur caquet,
On leur a rogné la pitance;
Tous deux ont reçu leur paquet,
Et font désormais pénitence.

. . . .

Autour des lugubres dîneurs
Règnent le vide et le silence;
L'empressement des flagorneurs
Ne survit pas à l'opulence.

Plus de rampants valets de cour,
Le bras armé d'une serviette,
Et se disputant tour à tour
L'honneur de les changer d'assiette.

Plus d'encens, plus d'amis, plus rien.
Les revers sont impitoyables,
Et de tout le prestige ancien
Il reste, hélas! deux pauvres diables.

O destin louche et hasardeux,
Quand on croit tenir la victoire!
Un méchant hareng saur pour deux
Est la morale de l'histoire.

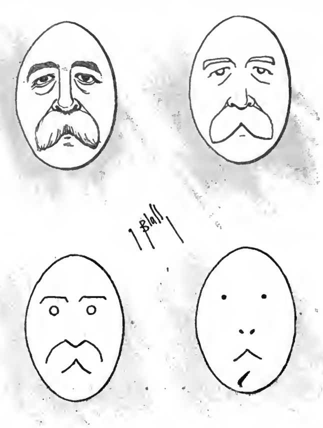
. . . .

Bismarck lève un regard navré
Sur son compagnon d'infortune,
Et Crispi, défait, effondré,
A l'air plus bête que la lune.

Alors, dans le chagrin cuisant
De ce qu'on leur fendit l'oreille,
Tous les deux trinquent en disant:
« A la nôtre, ma pauvre vieille! »

Ch. Gilbert-Martin

Fermons la parenthèse ouverte pour ces rimes amusantes empreintes d'un comique de bon aloi.



LES QUATRE PHASES D'UN ŒUF HISTORIQUE

Composition inédite de Blass.

La verve de nos caricaturistes est loin d'être tarie, du reste. Voici Blass qui se présente, à nouveau, devant nous, non plus le Blass du *Pilori*



LA GRENOUILLE VOULANT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF

Composition inédite de Blass.

et du *Triboulet*, anecdotier au jour le jour, mais un Blass inédit, trouvant une page nouvelle pour les fables de La Fontaine, ou gravant sur des œufs les traits du personnage historique aujourd'hui plus tondu que la dernière des coquilles.

Après les contemporains dans leur assiette, de Gill, pourquoi ne verrions-nous pas les contemporains dans un coquetier? Que d'œufs à gober! chose, à vrai dire, plus facile que s'il s'agissait des personnages eux-mêmes.

La grenouille et le bœuf ont été servis à bien des sauces : il leur en manquait une, la sauce Crispi-Bismarck que nous donne ici le crayon de Blass. Combien ne serait-il pas curieux, à ce propos, de rechercher l'influence exercée sur l'image par les fables du bon La Fontaine, tant il est vrai que les choses humaines restent éternellement d'actualité. Celui que tenterait cette recherche à coup sûr nouvelle, trouvera sur les deux animaux souvent anoblis une collection de dessins extraordinairement riche.

Que de personnages, en effet, ont été, depuis un siècle, ainsi transformés par le crayon des dessinateurs! Que de prédécesseurs de Bismarck et de Crispi ont ainsi défilé dans cette amusante galerie,

jadis hommes d'État illustres, aujourd'hui parfaitement oubliés. Que de figures bien en place au second rang voulant se gonfler outre mesure, éclatèrent ainsi piteusement, finirent comme Crispi, pauvres grenouilles politiques, devant le bœuf à la mode!

Ici plus précis que la plume, le crayon paraît avoir vu juste : il donne dès aujourd'hui l'appréciation que, par la suite, l'histoire portera sur le personnage dont les emphatiques déclarations mirent plus d'une fois l'Europe en joyeuse humeur.

Du Capitole à la roche Tarpéienne! Le voyage classique pour les hommes d'État dégommés, surtout lorsque leur lieu de séjour est Rome. On peut s'y rendre en omnibus tout aussi commodément que de la Madeleine à la Bastille, écrivait jadis le *Tintamarre*, mais le retour ne paraît pas s'effectuer d'une manière aussi facile. Crispi vient, à ses dépens, d'en faire l'expérience. Après avoir si longtemps attendu l'appel de son numéro, après avoir vu passer devant lui, au grand complet, tant de chars ministériels, il avait, enfin, escaladé les marches qui conduisent au *summum* des honneurs, mais les hauteurs sont traîtresses à ceux



LES SOIRÉES DE FRIEDRICHSRUHE

« — Voyons, Crispi, vous n'avez donc plus d'atout? »

Caricature de Blass (*Triboulet*, 8 février 1891).

qui craignent le vertige, et la plate-forme de la gloire est étroite, si bien que, patatras, voulant toujours monter, Crispi *tumbavit et fecit pouf!* Adieu triples portefeuilles, honneurs, privi-lèges!

Histoire lamentable crayonnée non sans humour par Moloch en quatre petites images qui pourraient servir de leçon à tous les hommes d'État présents ou futurs, et qui nous donnent un Crispi au sourire narquois, à l'œil fin, à l'attitude très italienne.

A ce Crispi bon enfant et quelque peu « farceur » succède le Crispi dégommé tombant sous le coup des accusations qui atteignent assez souvent les hommes politiques déchus, encensés outre mesure durant leur période de toute-puissance.

Voici donc, après le Crispi des jours gais, un Crispi de mélodrame courbant la tête sous les foudres que lui lancent ses ennemis. Il était blanc, il était lumineux; le voici noir, sombre et plein d'effroi. Lui, mis en accusation! Lui, le grand patriote qui a tant fait pour son pays, lui qui fut en quelque sorte l'éducateur, l'inspirateur de tous les héros de l'indépendance! Tant de noirceur



DU CAPITOLE A LA ROCHE TARPÉIENNE

Composition inédite de Moloch.

23.

entre-t-elle dans l'âme humaine! Certes, on conçoit qu'il recule épouvanté.

Tel est l'homme vu par l'imagerie française, soit au cours des événements, soit après coup, alors que le crayon n'étant plus serré de près par l'actualité, peut synthétiser, résumer ses impressions en une seule forme graphique.



Crispi sous les foudres ennemies.
Composition inédite de Moloch.

Du reste l'image n'entend pas uniquement annoter les événements au jour le jour; maniée par des hommes d'observation elle vise plus haut, elle prétend, elle aussi, dégager l'idée générale des choses. C'est, en quelque sorte, la philosophie de l'art sous sa forme satirique, le droit à la pensée graphique réclamé contre ceux qui voudraient faire du crayon un simple amuseur sans portée.

Certes cet esprit de généralisation n'est pas donné à tout le monde, mais il ne reste jamais sans interprète dans le pays qui a eu Daumier, Gavarni, Grandville, Cham. Et ici je trouve Tiret-Bognet dont les compositions sur Crispi, Bismarck et la Triple-Alliance, véritables tableaux satiriques, peuvent être comparés à des articles savamment étudiés.

Le dessinateur a vu en artiste et en philosophe; entre ses mains le crayon est devenu une arme puissante et pleine d'esprit — ce qui ne nuit jamais — dirigée contre le vent guerrier soufflant à la fois du pays de Luther et du pays de Dante, contre l'accumulation des canons, des obus et autres engins de destruction. Indirectement, il se trouve répondre aux attaques de l'imagerie italo-germanique, à ces attaques mentionnées ici même tendant à faire passer la France pour l'alliée du cléricalisme.

Homme de progrès, il met à nu le complot tramé par la Triple-Alliance monarchique contre la liberté des peuples, il démasque les bons amis de la paix tenant leurs assises secrètes autour d'un tonneau de poudre, il montre Bismarck et Crispi s'entendant comme larrons en foire pour



AMOURS ALLEMANDES

« Ne laisse donc pas ta pipe à c't' enfant, all'va se faire mal. »
Caricature de Tiret-Bognet (*Petit National*, août 1888).

prendre les faibles au trébuchet. Le chancelier de la Mort estime que les souricières doivent être ouvertes et non fermées, le monde étant peuplé



« Ça doit être du propre! »

Caricature de Tiret-Bognet.

(*Petit National*, août 1838.)

de gogos faciles à attraper, et il élève dans ces principes son jeune ami Crispi, fort attentif au spectacle qu'il sait devoir lui être donné.

Tiret-Bognet a fait ainsi de Bismarck une



LES AMIS DE LA PAIX!!!

« Zuze un peu,... mon bon,... si c'étaient des foudres de guerre.... ! »

Composition inédite de Tiret-Bognet.

manière de colosse, usant de sa prestance pour enjôler la jeune Italie, la cajolant, la prenant sur ses genoux, lui donnant à goûter aux ivresses de la pipe germanique.

Voyez-le enlaçant à la taille la svelte Romaine : on dirait Faust et Marguerite à travers les champs, non pas ceux de la légende, mais des personnages nouveaux incarnant en eux les passions et les idées du jour.

Bismarck-Satan, esprit infernal, représentation vivante du mal sur la terre, tel apparaît celui qui nous a ravi notre amie, notre alliée de Magenta et de Solférino. Du reste rien de blessant pour cette Italie au cœur volage, cette vraie *dona mobile* en laquelle le zouave des jours de gloire reconnaît son « ancienne ».

Italia fara da se : soit, mais alors, pourquoi se ranger sous l'orbite de l'ogre germanique!

Quoi qu'il en soit, c'est dans les belles compositions de Tiret-Bognet qu'il faut voir le véritable esprit français, hostile non pas à l'Italie, mais aux politiciens oublieux du passé ayant fait entrer le pays dans cette constellation de la « Triplice » qui lui coûte si cher en argent et en honneurs. Tout cela pour pouvoir parader autour de l'Ourse

majeure, pour s'entendre appeler puissance prépondérante, pour faire partie de la ligue des potentats européens!

Loin d'oublier en quoi que ce soit le passé,



Silhouettes politiques créées par Trewey : Bismarck.

c'est, au contraire, au passé que fait appel le crayon de Tiret-Bognet.

A l'Italie entraînée malgré elle dans une voie contraire à son développement historique, il oppose l'Italie d'autrefois si foncièrement française, et devant Crispi, conscrit prussien, s'en allant, piteux, son casque sous le bras, il plante Garibaldi tenant fièrement en main ce drapeau



ADIEUX A CRISPI

Composition inédite de Tiret-Bognet.

qui n'est pas un inconnu pour nous, le drapeau à la noble devise : « En avant l'Italie pour l'humanité ! » le drapeau des peuples et de la solidarité internationale.

1890 ne pouvant, malgré tout, effacer dans les cœurs français 1859 et 1870 : voilà le sens, voilà la



Silhouettes politiques créées par Trewey : Crispi.

portée des images ici reproduites. Elles montreront au moins à l'Italie que les esprits distingués, que les crayons individuels tiennent à repousser toute solidarité avec les barbouillages sans nom de certaines feuilles... publiques.

Bismarck et Crispi, tous deux se sont-ils assez joués de nous! Tous deux ont-ils assez tendu pour nous la corde des provocations, agité le petit

jeu des incidents de frontières! Guignol-Bismarck qui n'est un secret pour personne, même pas pour les Italiens, puisque le *Fischietto* en a souvent montré les poupées.

A notre tour, jouons avec leur tête : si « jeu de main est jeu de vilain », du moins cette façon de toucher aux profils augustes sera bien innocente. Elle ne fera tomber aucune tête avant l'heure et, grâce au génie inventif de Trewey « l'ombrophile », les enfants pourront s'amuser à silhouetter sur la muraille Bismarck et Crispi.

Bismarck et Crispi, du temps de leur toute-puissance deux points noirs à l'horizon; aujourd'hui, de par Trewey dont les doigts habiles tiennent en main toutes les célébrités, deux profils du royaume des ombres!

Crispi ne saurait s'en plaindre. Lui qui aimait tant son ami Ménélik, fatalement devait finir en figure du noir continent. L'histoire ancienne avait Scipion l'Africain : l'histoire moderne possédera Crispi le Négus.

XI

QUELQUES CARICATURES ÉTRANGÈRES

Crispi sous le crayon des caricaturistes allemands, autrichiens, suisses, anglais. — Vignettes du *Kladderadatsch*. — Comment les Viennois représentent le chancelier de fer. — Crispi et le *Nebelspalter*. — Le Crispi gentleman des Anglais. — On demande une caricature africaine.

L'Italie est une « grande puissance », je le veux bien, d'autant que cette grandeur lui coûte assez cher pour ne pas rester purement fictive; mais il ne faudrait pas en conclure que Crispi est un homme universel, car en dehors de l'Italie et de la France, sa personnalité paraît avoir peu occupé l'image. Contrairement à Bismarck il reste local, ce qui caractérise bien son rôle : personnage dirigé et non dirigeant. Quant à sa notoriété française, elle provient de ce fait que la France a vu en lui un ennemi.

Donc qu'il cherche à étonner le monde par ses actions d'éclat — un mythe comme le fameux plan Trochu — ou qu'il voyage à travers les capitales

européennes, à Vienne ainsi qu'à Berlin, il reste inconnu. De-ci, de-là, une petite vignette et c'est tout.

Le voici aux côtés de son souverain, dans la capitale du nouvel empire allemand. Il a assisté à des fêtes, à des entretiens officiels, on lui a fait des ovations. Bismarck, *coram populo*, lui a serré la main. Bien certainement, les journaux vont au moins lui consacrer quelques vignettes allégoriques. Ouvrez *Kladderadatsch*, *Ulk*, *Berliner Wespen*, *Lustige Blætter*, rien : pas le moindre petit Crispi, pas le plus petit fond de chapeau conique. Le moment n'est pas à la caricature, il est vrai; mais l'allégorie, elle, ne perd jamais ses droits. Donc, ce silence peut paraître singulier.

La vérité c'est que Crispi pèse peu dans la balance de la Triplice.

Quelques vignettes du *Kladderadatsch* sont, cependant, particulièrement intéressantes, d'abord par leur facture aujourd'hui très artistique — des bois traités avec grand soin — ensuite par la parfaite ressemblance du personnage, soit qu'on le costume en brigand plus ou moins calabrais, soit qu'on l'habille en fonctionnaire prussien. On ne saurait moins faire pour un ministre de la Triplice.

Chose assez caractéristique, les dessinateurs allemands le placent rarement aux côtés de Bismarck, et, fait plus singulier, ne le représentent jamais aux prises avec la France. En revanche,



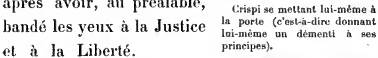
L'homme malade : « A quoi bon vous disputer... la galette (la domination)? Le gâteau n'est-il pas à moi !...

(*Kladderadatsch*, 2 novembre 1890.)

on verra, à propos des affaires africaines, apparaître Crispi et l'Angleterre ; un côté que les caricaturistes français ont absolument négligé.

Partout aussi, se montrent l'inévitable botte — on ne peut y échapper — et, quelquefois, les souvenirs garibaldiens, allusions aux principes de l'ancien Crispi, brûlant en 1890 ce qu'il adorait en 1860. C'est à cet esprit que répond la vignette

du *Kladderadatsch*, le tout-puissant ministre se précipitant lui-même à bas des escaliers. Ceci vise du reste l'expulsion du journaliste Grünwald correspondant de la *Frankfurter Zeitung* — organe anti-bismarckien — qui, comme ses confrères du *Figaro* et de l'*Agence Havas*, ayant déplu au dictateur, s'était vu signifier un arrêté d'expulsion. Le *Kladderadatsch*, en un amusant article, concluait que le véritable expulsé c'était Crispi soufflétant ainsi tous ses principes libéraux d'autrefois, les jetant par-dessus bord avec une désinvolture sans exemple, après avoir, au préalable, bandé les yeux à la Justice et à la Liberté.



Crispi se mettant lui-même à la porte (c'est-à-dire donnant lui-même un démenti à ses principes).

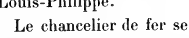
(*Kladderadatsch*, avril 1890.)

D'Allemagne passons en Autriche. Les journaux à grandes caricatures coloriées paraissent ne s'être guère souciés du signor Crispi, et rarement, bien rarement, le spirituel *Figaro* — noblesse oblige! — lui accorde quelques petites vignettes, quelques petits sujets d'actualité. Mais ici, Juch tient le crayon et l'on sait avec quel esprit, avec quel sens esthétique il

manie cet outil, entre ses mains toujours arme redoutable. Juch qui a trouvé pour représenter certains personnages nombre de créations amusantes et typiques appartenant dès aujourd'hui à l'arsenal de la caricature, nous montre quelquefois aux côtés du ministre italien un singulier chancelier de fer; et ce bonhomme a obtenu un tel succès que les gamins de la cité du Danube s'amusent à le charbonner sur les murs, comme les gamins de Paris crayonnaient, autrefois, la poire Louis-Philippe.



L'Entrevue de Milan.
Crispi et le chancelier de fer.
(*Figaro*, novembre 1890.)



Le chancelier de fer se changeant en poèle de fer, ce n'est pas seulement une ressemblance fortuite, c'est encore une piquante allusion à la réalité, d'autant plus que ce poêle personnifie à la fois l'homme et la fonction. Après Bismarck, Caprivi. Quelquefois aussi ce poêle prend tournure; il se donne des gestes et des attitudes; des points viennent animer la physionomie, et alors le chancelier de fer s'humanise. Crispi l'homme fort, le *plous pouissant*

homme d'État du monde, soulève le poêle comme une plume légère. Au besoin il jonglerait avec, donnant ainsi devant l'Europe étonnée, une représentation de gymnastique diplomatique.

Comme indication générale l'on peut dire que les quelques rares caricatures relatives aux affaires italiennes trouvées dans les journaux autrichiens ne sont favorables ni à Crispi ni à l'Italie. Le personnage n'est guère prisé et le pays paraît toujours se souvenir que la monarchie piémontaise s'est constituée aux dépens de l'Autriche.



Crispi parti, l'Italie va reprendre son vieux rôle de mendiante.
(*Figaro*, 7 février 1891.)

La Suisse, qui s'occupe assez souvent de l'Italie — elle ne saurait oublier l'irrédentisme dont les vues menacent le Tessin — a toujours fait preuve dans ses caricatures d'une sympathie fort modérée à l'égard du « trois-poils » italien, don Ciccio. Étant pour la liberté des peuples, elle ne pouvait, cela va de soi, se montrer favorable aux meneurs de la Triple-Alliance. Le *Nebelspalter*, dont les



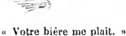
HAUTES VISÉES

Crispi. — Quoi! vous en seriez bientôt réduits à monrir de faim. Allez, brave homme, et dites aux vôtres qu'ils peuvent mourir, mais qu'en mourant, ils doivent encore crier : « Vive la Sainte-Alliance! »

(*Nebelspalter*, 7 septembre 1889.)

caricatures obtinrent ici-même, l'année dernière, un si grand succès, et dont les dessinateurs ne manquent ni d'esprit ni de talent, a consacré plusieurs grandes pages à la néfaste politique de sa voisine. Le Crispi vu par les crayons helvétiques est toujours d'une ressemblance assez exacte quoi-




« Votre bière me plait. »


« Vos vins sont excellents, quoique un peu jeunes, peut-être ! »

Les célébrités du jour.

(*Moonshine*, 29 octobre 1887.)

que le visage soit un peu bouffi, quoique la physionomie générale soit empreinte de la bonhomie particulière aux hommes d'État suisses. Combien, à ce propos, ne serait-il pas curieux pour un observateur, de rechercher les rapprochements existant entre les types italien, suisse et savoisien,

tous trois étant personnifiés par la grosse moustache tombante!

Souvent le *Nebelspalter* a été caustique à l'égard du « signorini Crispi » qu'il aime à représenter en petit bambin tenu à la main par Bismarck, le grand précepteur et « éleveur de ministres ». Quand on lança le canard d'une entrevue Carnot-Crispi, il publia une caricature — Carnot tendant, de la Corse, la main à Crispi — au-dessous de laquelle se lisait la légende suivante :

Crispi. — Êtes-vous seul, mon cher Carnot?

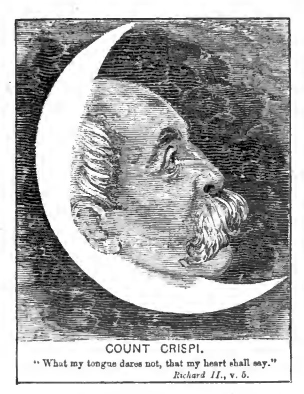
Carnot. — Non, j'ai quarante journalistes à mes trousses; mais ne vous effrayez point, je les ai lâchés.

Cette « Crispini-carnotade » finit comme elle avait commencé, par la chasse aux... canards.

Dernier Crispi : le grand homme de la Trinacrie vu par les Anglais. J'ai déjà fait observer à propos de mon *Bismarck en Caricatures* combien peu l'image anglaise s'occupait des personnages étrangers, quelle que soit leur renommée, tant que ces personnages n'intéressaient pas d'une façon directe la politique britannique. Je ne reviendrai pas sur ce point.

Deux ou trois têtes, quelques vignettes relatives

aux affaires africaines, tel est le bilan de la caricature anglaise sur Crispi, caricature fort bien


COUNT CRISPI.
"What my tongue dares not, that my heart shall say."
Richard II., v. 5.

Le comte Crispi.

« Ce que ma bouche n'ose dire, mon cœur le dira. »
(*Moonshine*, 1 septembre 1888.)

dessinée, comme le montreront à nouveau les images ici reproduites.

Le *Moonshine* s'est, entre tous les journaux, créé

une spécialité des grandes pages consacrées aux célébrités — petits croquis toujours amusants — et des portraits-charge publiés sur la couverture même dans un croissant-omnibus. Ces derniers constitueront dans leur genre une collection absolument unique, aussi précieuse pour la physionomie des hommes politiques, que les grands portraits en couleur de la *Vanity Fair* ou de la *Revue Illustrée*. Ces portraits à peine chargés rappellent par plus d'un point les contemporains de Gill mis dans leur assiette.

Tel est donc le comte Crispi dessiné par les Anglais — plus rien, on le voit, de don Ciccio ou de Crispino — toujours correct, toujours parfait gentleman, même aux côtés de Garibaldi; un Crispi habillé à la dernière mode, coupe britannique, conservant cependant une physionomie bien personnelle quand il figure en intimité avec le bouledogue germanique. Prenez mon vin, goûtez ma bière! Échange de bons procédés, politique internationale, fruit de la Triple-Alliance!

Si Crispi n'a pas fait comme Bismarck le tour du monde, il peut se consoler en songeant que, partout, il a été apprécié à sa juste valeur. Il ne

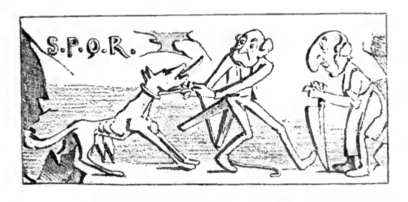
manque à sa célébrité qu'une seule chose, difficile à trouver, malheureusement, une caricature africaine.

Puisse-t-il la rencontrer! Ménélik veuille la lui fournir!



La botte ainsi ressemelée, on pourra marcher un certain temps.

(*Kladderadatsch*, décembre 1890.)



Découverte à Rome d'un bas-relief : le sénateur Nason allant au Champ de Mars, pour y sacrifier.

(*Fischietto*, 28 juin 1896.)

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'ICONOGRAPHIE DE CRISPI

PORTRAITS-CHARGE

Portrait-charge par Luque dans « la Caricature » (3 novembre 1888).

Portrait-charge dans le « Moonshine » de Londres (1er septembre 1888).

FRANCE

LE TRIBOULET (*Caricatures de Blass et Roland*).

30 octobre 1887. *Le banquet de Turin.* Un brindisi à la Crispi, — par Blass. (Voir page 241.)

8 janvier 1888. *La Posture de Teisserenc de Bort.* Il signor Crispi : Monsieur l'ambassadeur de la République, je proroge votre traité de deux mois, c'est tout ce que je peux faire pour vous, — par Blass.

15 janvier 1888. *La Révocation du duc de Torlonia, syndic de Rome.* Crispi : L'excellentissima signor duca doit savoir qu'on n'est pas impunément l'ami du pape. Allez-vous-en ! — par Roland.

22 janvier 1888. *Marianne* : Vous avez beau, signor Crispi, vous coller sur l'œuf les trois cheveux de Bismarck, vous ne serez jamais, à mon sens, un homme à poil, — par Blass. (Voir page 238.)

26 février 1888. *Marianne aux triples alliés* : Ouvrez donc l'œil, mes petits vieux! vous allez voir que mon ours moscovite exécute le maniement d'armes mieux qu'un soldat prussien.

4 mars 1888. *Le jouet de l'Année* (Bismarck faisant tourner, entre deux remparts de baïonnettes, une roue sur laquelle se trouvent Crispi et John Bull), — par Chassegal.

15 juillet 1888. *Crispi* : Casus belli *Triboulet* : Oui, il caso è bello..., par Roland. (Voir page 300.)

12 août 1888. *Triboulet* : Tu as de la chance d'avoir affaire à la R. F. C'est avec ça que mon roi répondrait à tes provocations, — par Roland. (Voir la planche ci-contre.)

19 août 1888. *Dansons! Dansons! La France paiera les violons!* (Bismarck dansant avec Crispi costumé en Italienne), — par Roland.

2 septembre 1888. *Crispi* : Dis-moi donc, je te prie, ô Moïse, comment tu t'y es pris pour te tirer de la mer Rouge! — par Roland.

16 septembre 1888. *Une leçon de mandoline chez M. de Bismarck.* Attention, ou je tape sur les doigts. (Voir page 228.)

16 décembre 1888. *Bismarck chaussant la botte italienne que lui essaie Crispi*, — par Willette. (Voir page 246.)

17 mars 1889. *La dernière veste du signor Crispi.* Est-ce bien la dernière?... — par George Coutan.

2 juin 1889. 1. *Le roi d'Italie part pour Berlin avec Crispi.* 2. A leur arrivée ils prennent la livrée de la maison de Hohenzollern. 3. Pour égayer l'Empereur et Bismarck ils jouent des airs napolitains. 4. Rentrés à Rome ils passent une revue de leurs troupes, qui leur tournent le dos, — par Guydo.

5 octobre 1890. *Ce bon monsieur Crispi.* Bas les pattes! vos crispinades sont trop intéressées, vieux galantin! — par Blass. (Voir page 245.)

8 février 1891. *Voyons, Crispi, vous n'avez donc plus d'atout?* (Crispi et Bismarck jouant aux cartes), — par Blass. (Voir page 266.)



Triboulet. — Tu as de la chance d'avoir affaire à la République Française. C'est avec ça que mon roi répondrait à tes provocations.

Caricature de Roland (*Triboulet*, 12 août 1888).

15 février 1891. *La politique de Crispi*, — par Blass.
22 mars 1891. *Le Krach Crispi*. Pourquoi se plaindre? Voici un actif assez respectable (Crispi s'en allant avec un sac d'écus, et laissant à son successeur des têtes de morts), — par Blass.

LE PILORI (*Caricatures de Blass*).

22 janvier 1888. *Politique italienne*. (Voir page 224.)
12 février 1888. *Kss, Kss, Kss*. (Bismarck lançant Crispi et l'Autriche en chiens sur la France et la Russie.)
29 juin 1890. *La quadruple alliance*. L'Allemagne embrasse l'Angleterre, l'Angleterre embrasse l'Autriche, l'Autriche embrasse l'Italie, c'est le quadruple baiser de la quadruple alliance.
5 octobre 1890. *Aumône à Crispi*. M. Crispi a besoin d'argent; il flatte la France, les opportunistes s'y laissent prendre. (Voir page 242.)
8 février 1891. *La chute de Crispi*. En moins d'un an, Bismarck et Crispi par terre, ça va mal pour la Triple-Alliance, — par Vignères.

LE DON QUICHOTTE (*Caricatures de Gilbert-Martin*).

25 février 1888. *Il signor Crispi*. (Bertrand et Raton.)
15 juin 1889. *Le concours international de Gymnastique*. Bismarck sur le trapèze, tenant Crispi entre ses dents.)
19 avril 1890. *Le dernier exploit du signor Crispi*. (Crispi expulsant d'Italie le correspondant de l'*Agence Havas* et celui de la *Frankfurter Zeitung*.)
18 octobre 1890. *Le discours de M. Crispi*. (Crispi, sur une branche d'arbre, présente un discours à la France en lion, à l'Italie en loup, au pape en renard.)
14 février 1891. *Après les jours gras : Bismarck et Crispi*. (Voir page 258.)

LA SILHOUETTE (*Caricatures de Moloch*).

8 juin 1890. *Crispi faiseur d'empereurs!!!* Encore un petit coup de pinceau, et, comme empereur africain, Votre Majesté pourra faire la pige avec Dinah-Salifou.
10 août 1890. *Métempsycose politique*. (Crispi figure dans une planche de transformations.)
30 novembre 1890. *Les élections italiennes*. L'Italie : Oh! mon



Crispi. — Casus belli !
Triboulet. — Oui, il caso è bello...

Caricature de Roland (*Triboulet*, 15 juillet 1888).

Crispi, tu m'as ruinée, déconsidérée, et je meurs de faim. Mais je te trouve beau et je t'aime.

8 février 1891. *Crispilotade* : La botte de Damoclès. (Voir la planche ci-contre.)

LA NATION, *journal quotidien* (*Caricatures de Gilbert-Martin*).

25 février 1888. *L'élève fait honneur à son maître.* Bravo, mon petit Italien, voilà qui est déjà pas mal. Encore un peu d'application, et ça y sera tout à fait! Incident de Florence. (Voir page 232.)

1888. *Tous deux bien logés.* Une barrière, deux barrières, il n'y a pas comme ça pour faire aller le commerce! Quand les grands font des sottises, c'est « Populo » qui les paie. Bravo, signor Crispi!

LE CHARIVARI.

25 avril 1890. *Crispi e la comare.* Frère... il faut mourir! (La mort montrant à Crispi les tombes d'Andrassy et de Tisza), — par Draner.

11 octobre 1890. Monsieur Crispi..., il y a un journaliste français qui vient interviewer monsieur.

— Français!... donnez-moi un képi!... (Crispi est encore coiffé du casque allemand, il vient sans doute de recevoir un envoyé d'Allemagne; dans le fond on voit plusieurs uniformes de rechange), — par Henriot.

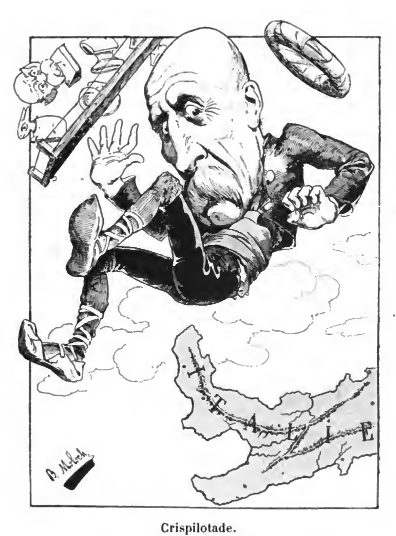
21 octobre 1890. *Crispi-Crampon.* (L'opinion publique arrachant Crispi qui se cramponne au fauteuil de la présidence), — par Baric.

16 février 1891. *Rudement sec, votre macaroni!*

— Monsieur, c'est son espèce : le macaroni Crispi... ainsi nommé parce qu'il ne veut pas filer.

23 février 1891. *Il me semble qu'on applaudit mon successeur.*

— Qu'est-ce ça peut vous faire, signor Crispi? Aplati comme vous l'êtes, vous devriez bien sentir que vous ne remonterez jamais sur la corde. (Crispi, costumé en saltimbanque, des bandages au bras et à la jambe, regarde un danseur de corde qui tient un énorme portefeuille en guise de balancier. Sur une affiche on lit : Théâtre politique. La Triple-Alliance. Exercices d'équilibre financier), — par Draner.



Crispilotade.

La botte de Damoclès.

Caricature de Moloch (*La Silhouette*, 8 février 1891).

LA BOMBE.

2 juin 1889. *L'Arme au pied.* (Crispi et Humbert en chiens que l'empereur d'Allemagne lance sur un gâteau de Savoie et sur un bouquet de violettes de Nice. Un squelette revêtu de l'uniforme français sort de dessous terre tenant à la main un papier sur lequel on lit : « C'est le sang français versé à Magenta, Palestro, Solférino, etc., qui a fait ton trône en fondant l'unité italienne »), — par Paul de Semant.

LE GRELOT (*Caricatures de Pépin*).

4 mars 1888. *Un Quiproquo, ou la grande colère de « il Rufiano Crispi ».* (Crispi conduisant derrière lui à la frontière française un groupe de femmes. Sur un écriteau on lit : Douanes françaises. Impôt sur les génisses italiennes : 30 francs.)

15 octobre 1888. *Guillaume II au pays des r....* (Crispi y figure).

30 juin 1889. *La Triple-Alliance à l'Hippodrome.* Comment cela finira-t-il? (L'Autriche en cheval ayant sur son dos l'empereur d'Allemagne en lion; Crispi en chien; derrière, Bismarck en écuyer.)

17 novembre 1889. *La cigale et la fourmi.* (Crispi, en chanteuse des rues, tenant à la main un papier sur lequel on lit : Nouvel emprunt italien, 500 millions. Derrière lui, Bismarck, en chiffonnier, vient demander l'appui de la France.)

15 février 1891. *Aux grands maux les grands remèdes.* (Crispi, en chef de brigands, assistant au crochetage de la Banque de France.) *Légende* : Désormais il ne nous reste, et nous ne sommes pas les seuls, étant donné la situation actuelle, qu'une porte de sortie : déclarer la guerre à la France, prendre ses coffres-forts d'assaut ou faire faillite. (*Gazette de Venise*, 18 janvier 1891.)

LA JEUNE GARDE (*Caricatures de Tartarino*).

9 octobre 1887. *Sympathique entrevue.* (L'Italie b..... le derrière à Bismarck); au-dessous on lit : Cris.....pi! quel dévouement! — par Germinal.

2 septembre 1888. *Quichotte-Bismarck et Rossinante-Crispi.* Hue, cocotte! (Bismarck à cheval sur Crispi.)

3 août 1890. *Les affaires italiennes.* A la rue les gêneurs. (L'opinion publique jetant Crispi par la fenêtre.)

12 octobre 1890. *Il signor Crispi, d'après nature* : Je crois la marchandise de mauvais aloi (Pot de miel dont l'ombre est censée donner la silhouette de Crispi).

1 mars 1891. *Actualité* (Crispi allant rejoindre Bismarck au rencart).

LE TROUPIER (*Caricatures de Gustave Frison*).

N° 44 (1888). *Chien savant italien dressé en liberté par Mein Herr von Bismarck.* Cet animal intelligent court, saute, fait l'exercice à la prussienne, et lève la patte au premier commandement. (Bismarck tenant en laisse Crispi en chien.)

N° 46 (1888). *Les Italiens en Afrique.* Crispi : Les Anglais nous ont fourré dans un guêpier dont nous sortirons difficilement. — L'Anglais : Pendant ce temps-là les guêpes du Soudan nous laissent tranquilles en Égypte.

N° 47 (1888). *L'Entrevue de Bismarck-Crispi* (Crispi consultant la somnambule Bismarck).

N° 55 (1888). *L'Entrevue de Rome.* Adorable! elle sent le linge sale... — Oh, mon rêve! il parfume le saucisson à l'ail... — Crispi : Les imprudents, ils vont faire pleurer notre Santa Madone.... (Entrevue entre le Roi d'Italie et l'Empereur d'Allemagne.)

N° 164 (1890). *La guérison de la phtisie.* En vérité, mon cher Crispi, voilà une malheureuse petite femme qui travaille trop et que vous faites crever de faim! Entre nous, si elle en réchappe, ce serait grâce à un régime sérieux, que vous, Crispi, vous ne lui donnerez jamais ; il lui faudrait la liberté!...

N° 175 (1891). *Les Brancardiers de la Triple-Alliance.* Qui de trois ôte un, reste deux!...

LE COURRIER FRANÇAIS.

1888. *La mia figlia.* M. Bonnat en était très content, — par Forain... (Crispi présente l'Italie à Bismarck assis devant lui, dans un fauteuil.)

ITALIE

EPOCA, à Gênes (*journal quotidien*).

28 juin 1890. *Dissolution... pour la patrie.* (Crispi aide l'Autriche à étrangler la société irrédentiste « Pro Patria ». — L'Italie pleure dans un coin.)

3 septembre 1890. *La loi est égale pour tous.* (Crispi conduit en prison par deux gardes civiques. Dans le coin à gauche est un placard sur lequel se trouve l'article 90 du nouveau code, relatif aux voix achetées ou obtenues d'une façon illégale dans les élections.)

28 septembre 1890. *Le bouc émissaire de la tribu de Juda.* (Crispi jetant des pierres à Seismit-Doda, ex-ministre des finances.)

9 octobre 1890. *Le grand mystificateur, fabricant de bulles... de savon.* (Voir page 144.)

22 octobre 1890. *La politique du pendule.* (Crispi figure le balancier d'une horloge remontée par la corruption, la cupidité, le despotisme.)

26 octobre 1890. *La pomme prohibée.* (Crispi, en Ève, veut cueillir une pomme sur laquelle on lit : Kassala. Autour de l'arbre portant cette pomme est enroulé un serpent personnifiant l'Angleterre.)

1 novembre 1890. *La fête de tous les Saints.* (Crispi, en mouche venimeuse, grimpe après l'Italie. En haut on voit les têtes de Garibaldi, Mazzini et Manin. Dans le bas un bersaglier, un soldat français et un franc-tireur contemplent ce spectacle.)

5 novembre 1890. *Aide-toi, le ciel t'aidera.* (Pendant la période électorale, Crispi, sous l'égide des chefs de la Triple-Alliance, achète les électeurs et leur fait comprendre de voter pour les alliés. Au bas, on lit : Je m'aiderai moi-même.)

7 novembre 1890. *Hypnotisme politique.* (Un magnétiseur est monté sur une boîte portant : Élections 1890. Il lance son fluide sur Crispi et sur Kalnocki.)

11 novembre 1890. *Le Passé et le Présent.* (Épisodes de la vie de Crispi.)

12 novembre 1890. *L'immense banquet de Turin.* (Crispi se moque des maçons occupés à agrandir l'entrée de la salle du

grand hôtel de l'Europe (hôtel où eut lieu le banquet), car il estime qu'aucun local ne sera jamais assez vaste pour contenir son immense personnalité.)

22 novembre 1890. *Le Cirque Crispi : Exercices électoraux.* (Crispi fait sauter à des cavaliers une barrière sur laquelle on lit : *Élections*. Le premier cavalier, Antonelli, tombe en sautant la barrière.)

23 novembre 1890. *La Grande Journée.* (Un médecin politique fait à l'Italie l'opération césarienne : il lui extirpe la tête de Crispi. Le sang est recueilli dans des vases portant les mots : Afrique, Triple-Alliance, Banqueroute, etc.)

9 décembre 1890. *La camisole de Francesco Crispi.* (A gauche, Crispi ligotté dans sa camisole de force regarde en désespéré le portefeuille de la présidence du Conseil suspendu aux branches d'un arbre sur lequel on lit : *Pouvoir*. A droite, il s'est débarrassé de ses entraves et atteint le portefeuille qu'il convoitait.)

12 décembre 1890. *L'accord dans le Cabinet entre les chiens et les chats. — La démission de Giolitti.* (On voit une rangée de niches figurant les ministères : celui de la guerre est représenté par un chat en furie; celui de la marine par un bouledogue à l'air bonasse; celui de l'instruction publique par un chien endormi; celui de l'agriculture par un angora à l'air calme, celui du trésor (nouvelle création crispinienne) par un rat. Crispi chasse avec le pied le chien *Giolitti*, et flatte le dogue *Grimaldi*, placé dans la niche figurant le ministère des Finances. Un autre petit chien sur lequel on lit : « Grâce, Justice », regarde Crispi en le suppliant. (Voir pour Giolitti et Grimaldi la gravure de la page 17.)

25 décembre 1890. *La Crèche politique.* (Crispi et Biancheri présidant à la naissance de la XVIII[e] législature sous la protection de la majorité de la Chambre, représentée par un âne, un bœuf et autres bestiaux. Dans les nues, l'apothéose de la Triple-Alliance. Autour de la crèche, le peuple italien affamé et protestant.)

3 janvier 1891. *Ce que verra 1891.* (Le Temps, sous la figure de M. de Rudini, tient d'une main sa faux, de l'autre un fil auquel est suspendu Crispi au-dessus d'un profond abîme. Une main sur laquelle on lit : *Le Peuple*, se prépare à couper le fil avec les ciseaux de l'indignation.)

7 janvier 1891. *Ce que Crispi a trouvé dans les bottes de Noël.* (Crispi, en polichinelle, tient d'un air songeur une botte de laquelle sort le nouveau député Imbriani. Dans un coin, le

bon génie lui montre que les bons seront récompensés et les méchants punis.)

20 janvier 1891. *La Crise ouvrière et le Gouvernement.* (Voir page 128.)

2 février 1891. *La Crise ministérielle.* (Des souris sur lesquelles on lit : agriculture, finances, trésor, guerre, etc., sont chassées par un balai sur lequel est écrit : « Volonté du pays. » Une de ces souris figure Crispi.)

3 février 1891. *La Dernière de don Ciccio.* Ferme, ferme, tu finiras par être enfermé à ton tour. (Crispi, écrasé sous le vote de méfiance de la Chambre, est obligé de céder la place à la droite libérale et donne sa démission.)

8 février 1891. *La Crise.* (Voir page 154.)

11 février 1891. *Crispi en Carnaval et Crispi en Carême.* (Voir page 138.)

14 février 1891. *Le Carême.* (Crispi en prêtre donne les cendres aux nouveaux ministres, ses successeurs, en leur disant : « Souvenez-vous que vous n'êtes que poussière et que vous irez en poussière. » Il leur impose pour pénitence l'expiation de ses propres péchés, c'est-à-dire de faire des économies auxquelles personne ne pensait sous sa dictature.)

15 février 1891. *L'assiette au beurre... parlementaire brisée.* (La chute de Crispi a rendu aveugles les députés — ils ont un bandeau sur les yeux — qui assomment sans distinction les anciens ministres, amis ou ennemis.)

27 février 1891. *Restitution.* (Les têtes de Crispi et de Bismarck attachées à la même chaîne voient avec épouvante l'empereur d'Allemagne rapporter à la France l'Alsace et la Lorraine.)

6 mars 1891. *Ministère vieux, ministère neuf.* (Crispi, à la tête d'une bande, essaie de forcer une porte sur laquelle on lit : « Ministère ». Dans un médaillon on voit un char portant le nouveau ministère qui montre à la foule des pancartes avec le mot : « Economies ».)

28 mars 1891. *Le retour d'Antonelli.* (Antonelli est chassé à coups de pieds par un noir tenant à la main un sac d'écus. Crispi, qui veut voler à son secours, est retenu par l'Italie qui lui tire l'oreille.)

Voir également les collections du *Pasquino* (Turin), du *Fischietto* (Turin) du *Don Chisciotte* (Rome), journal créé par les

gallophiles spécialement en vue de renverser Crispi, de la *Rana* (Bologne), et de tous les journaux à caricatures. On trouvera des portraits de Crispi dans le volume *Garibaldi et son temps* et dans l'*Illustrazione Italiana*.

L'imagerie populaire a également produit de nombreux portraits enluminés entourés de faisceaux de drapeaux et autres attributs. (Voir, notamment, une grande pièce ayant pour légende : *Album della Conciliazione*.)



Don Ciccio se transformant en symbole vivant de la Trinacrie.
(*Don Chisciotte*, 4 novembre 1890.)



Je n'ai jamais connu qu'un seul libéral : Napoléon III (Crispi).



Caprivi n'est point fort comme Bismarck.

L'interview Crispi-Saint-Cère (traduction en images).
(*Don Chisciotte*, 3 octobre 1890.)

TABLE DES GRAVURES

CLASSÉE PAR PAYS

IV. — CARICATURES FRANÇAISES.

V. — CARICATURES ALLEMANDES, AUTRICHIENNES, SUISSES, ANGLAISES.

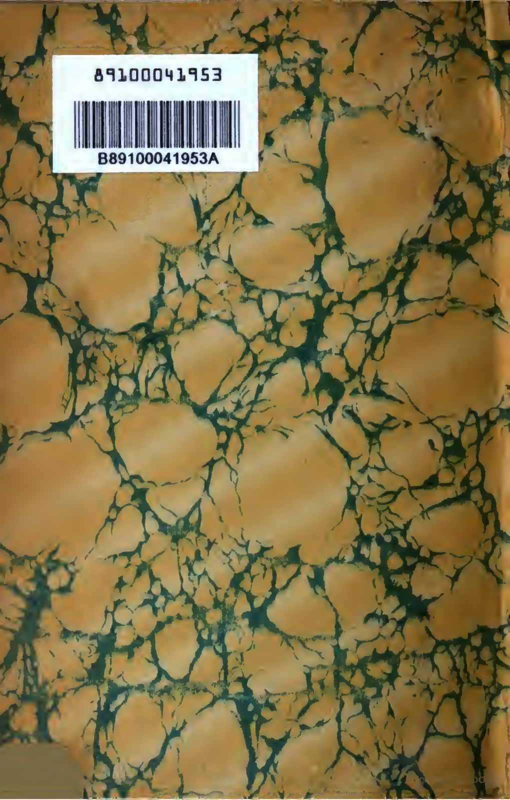
TABLE DES MATIÈRES

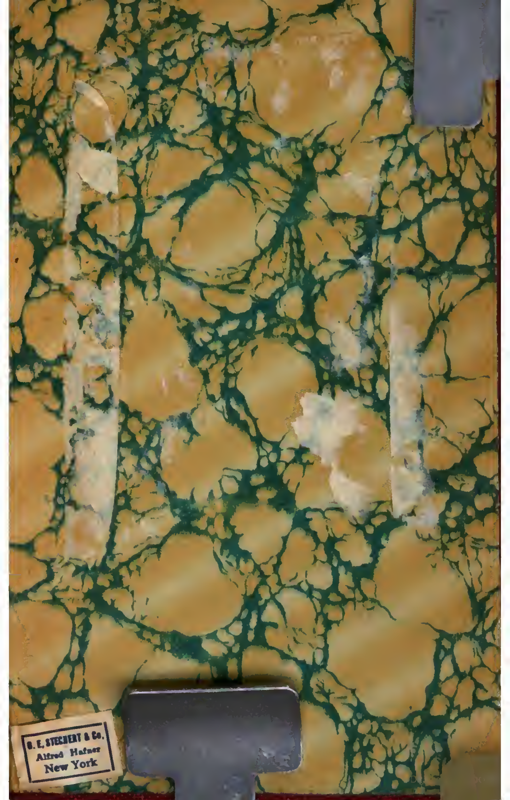


Crispi rappelant la Chambre.

(Alm. de la *Rana*, 1890.)

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.


89100041953
B89100041953A



G. E. STECHERT & Co.
Alfred Hafner
New York



89100041953
b89100041953a